

Gaëtan Fustec

Présentation du 6 décembre 2020 pour l'Université du Canard Réfractaire.

2020

ou

**Bicentenaire pour le texte que Fourier
avait intitulé en 1820 :**

« *Détérioration Matérielle de la Planète* »

- I. Présentation de l'opuscule posthume de Charles Fourier dans la forme sous laquelle il avait initialement été publié en 1847 dans les pages du journal La Phalange.
- II. Quelques éléments historiques permettant de comprendre le sens original de ce texte depuis le contexte scientifique, économique, politique et social qui est le sien.
- III. Discussions sur l'éventuelle pertinence que ce texte pourrait toujours avoir aujourd'hui malgré les différences considérables qui séparent la situation de son époque et celle que nous connaissons.
- IV. Documents de références.

gaetan.fustec@live.fr

Le contenu de cette communication est tiré d'une thèse de doctorat en histoire des techniques réalisée à l'Université de Nantes. Il est possible d'y faire référence sous cette forme :

Gaëtan Fustec, « *Histoire de la gouvernance des communs dans l'habitat participatif* ». Thèse à paraître en 2021

Gaëtan Fustec

Présentation du 6 décembre 2020 pour l'Université du Canard Réfractaire.

I. Présentation de l'opuscule

Détérioration Matérielle de la Planète est un collage de trois différents textes sur le changement climatique provenant des cahiers manuscrits que Charles Fourier. Leur rédaction semble pouvoir être daté entre 1820 et 1823.

Ils ne seront toutefois publiés pour la première fois sous la forme de cet opuscule qu'à titre posthume, en 1847, dans les pages du journal de l'École Sociétaire : La Phalange.

Resté relativement méconnu après cette date, cet opuscule a ne sera à nouveau republié, commenté et corrigé (C'est à dire remis dans une forme plus proche de celle du texte manuscrit original de la main de Fourier) par René Scherer en 2001 dans un livre intitulé :

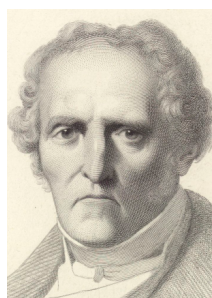
« L'Écosophie de Charles Fourier. »

On trouvera deux textes dans l'annexe de cette présentation :

1) Les 80 pages du texte de **Détérioration Matérielle de la Planète** dans sa première édition de 1847.

2) Les 8 pages d'un article intitulé : « **Réflexions sur la diminution progressive des eaux** » publié en 1798 dans les pages du journal « La Décade Philosophique » par le chimiste et ingénieur agronome Antoine Alexis Cadet-de-Vaux.

Plus ancien, ce texte fait partie des références scientifiques sur lesquels Charles Fourier va s'appuyer 20 ans plus tard pour élaborer ses conclusions au sujet des désordres climatiques que l'activité de la civilisation industrielle et l'économie libérale humaine occasionnent.



Le contenu de cette communication est tiré d'une thèse de doctorat en histoire des techniques réalisée à l'Université de Nantes. Il est possible d'y faire référence sous cette forme :

Gaëtan Fustec, « Histoire de la gouvernance des communs dans l'habitat participatif ». Thèse à paraître en 2021

II. Éléments de contexte historique

- Fourier et Cadet de Vaux, parlent tout deux de la question du changement climatique non en terme de réchauffement mais ... en terme de refroidissement. Il ne s'agit pas d'une erreur d'observation. Cette période de l'histoire environnementale est aujourd'hui désignée sous le nom de « Le petit âge glaciaire » : https://fr.wikipedia.org/wiki/Petit_%C3%82ge_glaciaire
- Au moment où Fourier écrit, les énergies fossiles (charbon, gaz, pétrole) ne sont pas encore aussi massivement employée qu'elle ne le seront à partir de 1850. La principale source d'énergie employé pour le chauffage et l'industrie reste donc le bois de chauffage. La conséquence : une déforestation massive qui était déjà présente durant l'ancien régime mais qui s'intensifie avec l'industrialisme.
- Fourier est loin d'être le seul à écrire sur la question du changement climat au début des années 1820-30. Parmi les auteurs de références que Fourier cite à ce sujet se trouvent notamment :
 - Cadet-de-Vaux
 - Antoine François Rauch
 - Alexander Von Humboldt
- Contrairement à ces auteurs, la spécificité de la position développée par Fourier est que s'il s'accorde avec eux sur l'existence et la porté du même mal, il s'oppose en revanche avec eux sur l'analyse sociale de l'origine du problème et sur le type de solutions institutionnelles qu'il faut y apporter.

Si Cadet-de-Vaux et Antoine François Rauch estiment nécessaire que l'état intervienne de manière décisive en faveur du reboisement et des codes forestiers, Fourier lui estime que la tendance à la surexploitation des ressources naturelles qu'il juge inhérente à la civilisation industrialiste et libérale est trop générale pour qu'il soit crédible d'y mettre fin par une simple intervention de l'état sans rien changer à l'individualisme et à la concurrence sauvage qui régie cette société inventée par les économistes de la révolution française.
- Pour Fourier dès lors, il est impossible d'empêcher la détérioration des climature sans changer de société. Ce changement de société n'est toutefois pas possible sur le mode de la révolution/coup d'état. On entre pas en harmonie avec des canons des fusils et des baïonnettes. Pour changer de société il faut réaliser l'association intégrale à l'échelle d'une commune et pour Fourier, le moyen qui permet cette réalisation de l'ordre sur la base de la

Le contenu de cette communication est tiré d'une thèse de doctorat en histoire des techniques réalisée à l'Université de Nantes. Il est possible d'y faire référence sous cette forme :

Gaëtan Fustec, « *Histoire de la gouvernance des communs dans l'habitat participatif* ». Thèse à paraître en 2021

Gaëtan Fustec

Présentation du 6 décembre 2020 pour l'Université du Canard Réfractaire.

liberté c'est le Phalanstère. Manoir d'une association professionnelle de tout les habitants d'une commune rurale qui gèrent ensemble le territoire et les ressources naturelles dont ils sont seulement les usufruitiers devant la nature.

III. Discussions sur l'éventuelle pertinence que ce texte peut toujours avoir aujourd'hui.

Il reste éventuellement discutable que l'intervention de l'état ne soit pas suffisante pour empêcher des problèmes tels que le déboisement. Cette question fait encore débat aujourd'hui.

Historiquement les codes forestiers qui apparaissent après 1827 ne sont pas ceux auxquels Fourier fait allusion et juge inefficace.

Historiquement deux faits doivent être intéressants ici et doivent être pris en compte :

- Hier comme aujourd'hui, l'efficacité des Codes Forestier peut se faire au désavantage des plus pauvres : https://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre_des_Demoiselles

- La problématique de la déforestation devient urgente et d'actualité pour les gouvernements à mesure que se développent les énergies fossiles. Ainsi, si beaucoup l'École Sociétaire (Les fouriéristes) fait partie des premiers mouvements politiques à se mobiliser sur la question du changement climatique avant 1850, après cette époque, la question semble moins présente dans le débat de société.

Le contenu de cette communication est tiré d'une thèse de doctorat en histoire des techniques réalisée à l'Université de Nantes. Il est possible d'y faire référence sous cette forme :

Gaëtan Fustec, « Histoire de la gouvernance des communs dans l'habitat participatif ». Thèse à paraître en 2021

MANUSCRITS DE FOURIER.



—
DÉTÉRIORATION MATÉRIELLE

DE LA PLANÈTE.

—

(4^e cahier souci, 11^e pièce, cote 9.)

SOMMAIRE.

- I. Détérioration matérielle de notre planète.
- II. Des fléaux internes ou aromaux.
- III. Des fléaux externes ou atmosphériques.
- IV. Des fléaux superficiels ou cutanés.
- V. Aperçus de cosmogonie; arômes, analogies, pensées diverses.
- VI. Sur le goût du merveilleux.

I. DÉTÉRIORATION MATÉRIELLE DE NOTRE PLANÈTE.

Il aurait convenu d'ajouter aux prolégomènes une section sur le monde antérieur et postérieur à la Civilisation, c'est-à-dire sur l'état primitif des sociétés, et surtout de l'Édénienne, dite Paradis Terrestre, puis sur la société 6^e qui est l'objet des recherches de la Civilisation toute occupée de découvrir des garanties sociales, sans pouvoir en donner même aux rois et aux grands, encore moins au peuple.

Je crois avoir suffisamment dénoncé les erreurs principales des savants et des peuples, la folle confiance de ceux-ci pour des écrivains qui ne veulent observer aucune des règles qu'ils nous recommandent,

qui laissent en arrière une foule de sciences encore intactes, qui méprisent les témoignages de l'expérience constatant que la Civilisation est un cercle vicieux, qui refusent de s'exercer sur le plus intéressant des problèmes, celui du mécanisme domestique des sociétés primitives où régnait le bonheur, et qui, chargés de perfectionner le système social, de l'élever aux plus grandes et aux plus économiques réunions, n'ont spéculé que sur la plus petite possible qui est la famille, et ont refusé toute recherche sur l'association sous prétexte que les résultats seraient trop beaux.

On a vu, dans la 3^e section, qu'en s'imposant la tâche d'étudier l'homme, l'univers et Dieu, ils ont par le fait esquivé les trois études pour lesquelles il n'était d'autre voie que le calcul analytique et synthétique des attractions passionnelles. Prêchant sans cesse l'unité qu'ils donnent pour but de leurs théories, ils ont ridiculisé le seul agent d'unité entre Dieu, l'homme et l'univers : l'Attraction passionnelle, qui devait être leur première étude, est devenue l'objet de leurs critiques et détractations constantes.

Il n'est donc plus possible de douter que le genre humain n'ait été complètement dupe des 4 sciences philosophiques, et leurs auteurs n'ont d'autre parti que l'aveu d'impéritie, à défaut de quoi ils seraient par le fait coupables de perfidie. Qu'ils se rangent donc sous la bannière des expectants qu'ont suivie les plus honorables d'entre eux depuis Socrate jusqu'à Voltaire, et qu'ils profitent sans hésiter de la capitulation que je leur ai ménagée.

Avant de passer à la théorie, j'ai une dernière considération à faire valoir, c'est la détérioration matérielle de la Planète qui périclité et décline à vue d'œil, par impossibilité de supporter une si longue durée de l'état subversif. Le sujet semble un peu scientifique, mais je m'efforcerais de le mettre à portée de tout le monde. C'est une discussion qui intéresse particulièrement les Français et autres nations européennes, chez qui l'on voit la température se vicier rapidement, les excès climatiques devenir habituels et les cultures faire des pertes successives. Il n'est presque plus possible de cultiver l'oranger en Provence, il a gelé à Nice dans l'hiver de 1820; l'olivier perd tous les ans quelques vallées et a rétrogradé d'environ 4 degrés depuis 50 ans. Le nord éprouve les mêmes dommages; la vallée de Namur a passé consécutivement 7 ans sans obtenir de récoltes de vins. Les saisons semblent travesties, ramenant l'hiver à l'époque du printemps et tombant dans des excès continuels sans transitions ménagées. Bref, il est incontestable que la prolongation de la lybbe sociale cause un progrès rapide dans les vices climatiques, et c'est une des considérations à faire valoir pour démontrer l'urgence de sortir promptement de l'état Civilisé, Barbare, Sau-

vage, et remédier aux souffrances matérielles de la planète par la même opération qui mettra un terme aux misères humaines.

Qu'on ne reproduise pas, à l'idée de modifier l'atmosphère de la planète, l'argument banal de notre faiblesse. Les sceptiques demandent comment un pygmée tel que l'homme pourrait influencer un céleste tel que la Terre? J'ai déjà répondu que l'estimation de pygmée est très-inexacte, que la coque d'un œuf est plus grande que l'œuf et que le genre humain qui entoure partout et exploite le globe est réellement plus grand que la planète même.

Ne voyons-nous pas le travail de l'homme opérer des modifications climatiques vraiment énormes? Québec et la Touraine, pays de même latitude, présentent une différence de 10 à 12 degrés, quant aux températures, preuve incontestable de l'influence de l'homme sur les climats; mais est-il borné à l'influence de culture? Il en peut exercer beaucoup d'autres dont il n'a pas connaissance et dont je lui dévoilerai le mystère.

S'il est vrai que tout soit lié dans le système de l'univers, il doit exister unité entre le matériel et le passionnel, et influence respective de l'un sur l'autre; le désordre passionnel doit amener le désordre matériel, et *vice versa*. Si donc une planète croupit trop long-temps dans la subversion sociale ou état de lymbe Civilisée, Barbare, Patriarcale et Sauvage, le matériel du globe en est affecté; il doit décliner en température, s'appauvrir en produits et en facultés, comme un jeune homme qui compromet dans les débauches sa santé et sa fortune.

Les globes sont sujets à commettre pareille folie, et notre planète a fortement affaibli sa santé et diminué sa fortune en donnant dans les travers sociaux, dans les sciences ennemies de l'expérience, qui en prolongeant la durée de la lymbe, ont envenimé les infirmités matérielles qu'elle engendre.

Chacune des 4 phases du mouvement social,

- Subversion ascendante,
- Harmonie ascendante,
- Harmonie descendante,
- Subversion descendante,

sans être limitée à un terme fixe, a pourtant des limites approximatives qu'on n'exécède pas impunément. Un globe qui végète trop long-temps en 1^{re} phase, dans les périodes malheureuses nommées lymbes obscures, voit par degrés décliner sa santé et court même le risque d'en périr, comme un animal qu'on prive de l'exercice des facultés sexuelles. On voit des jeunes filles languir et mourir par suite de cette privation. Les globes sont sujets aux mêmes accidents, le nôtre en est menacé :

le retard de copulation est le premier vice qui doit fixer notre attention dans l'examen du désordre, du dérangement sanitaire de la planète.

Notre globe est, comme Saturne, planète annulaire, sauf qu'elle doit porter son anneau en couronne polaire, au lieu de l'avoir comme Saturne en ceinture équatoriale. Tant qu'il n'a pas cet anneau qui existait lors de la 1^{re} création, il ne peut pas procréer par copulation aromale avec les autres astres.

Il est évident que la planète est tourmentée du besoin de copuler et procréer, on s'en aperçoit à la fréquence des aurores boréales qui sont une pollution de l'Astro, un indice irrécusable du besoin qu'il éprouve. Ces privations forcées ne peuvent manquer d'affecter gravement sa santé qui périclite d'une manière alarmante surtout depuis un siècle.

Là dessus nombreuses questions des plaisants : la terre veut donc faire des petits ? où les mettra-t-on en nourrice ? Les verrons-nous autour de notre globe ? — Questions de zoffes et de gens sans raison ; pourquoi les astres ne se reproduiraient-ils pas comme les autres créatures ? — Mais on ne leur voit pas de petits. — C'est qu'il y a dans l'ordre de la nature divers modes pour l'éducation : celui des astres est le même que celui de la reine abeille qui dépose les œufs dans les alvéoles et ne les élève pas elle-même ; ainsi une planète n'élève pas elle-même ses petits, elle pond un germe aromal invisible à nos yeux et qui est transporté dans la région du ciel, dite voie lactée, faite pour l'éclosion du germe et son agglomération à la matière, après quoi il est lancé dans l'empirée en état de comète, pour aller se raffiner sur les soleils avant de devenir planète (*).

Laissons ces détails pour continuer sur notre sujet qui est le déclin de la santé du globe ; il n'en est pas de preuve plus évidente que l'accroissement des glaces polaires et alpines. Elles ont fait des progrès énormes depuis trois siècles malgré le contrepoids opposé par l'accroissement de culture. Des colonies danoises de 20,000 habitants ont été enveloppées en Groënland et anéanties par les glaces qui ont masqué leurs côtes maritimes. Les glaciers de Suisse augmentent considérablement, et il en est de même dans tous les pays montueux ; les frimats y font partout des progrès si évidents qu'ils neutralisent l'influence de la culture à qui ils devraient céder : le contraire a lieu, témoin l'Angleterre, pays dont la population est double aujourd'hui de ce quelle était il y a 300 ans et qui cependant ne peut pas, à présent, rétablir la culture des vignes qui abondaient en 1400 dans la province

(*) Ce paragraphe est traversé presque diagonalement sur le manuscrit par une barre d'une forme particulière, qui laisse incerts de savoir si Fourier a entendu ou non le rayer. (Note des Éditeurs.)

de Gloucester où on recueillait des vins renommés. Ceux de Paris, si pitoyables aujourd'hui, étaient en crédit sous le règne de l'empereur Sévère: le terrain n'a pas changé depuis, mais le climat s'est détérioré, et c'en est assez pour détériorer la qualité des récoltes, substituer une saveur plate à une relevée. Cependant la population d'Angleterre et de France ayant considérablement augmenté, la température de ces deux pays aurait dû se réchauffer en raison de l'accroissement d'industrie, si l'influence des cultures n'eût été surmontée par le refroidissement interne de la planète qui pourtant devrait gagner en chaleur, car elle est dans l'âge de gagner en force, âge équivalent de 6 à 7 ans pour l'homme.

En 1819, la température du globe avait paru tendre à un rétablissement, car dès le printemps on vit débâcler un mur de 80 lieues de montagnes glaciales qui barraient le bras de mer situé entre l'Islande et le Groënland et causait en Islande un froid insupportable. Cet incident pouvait sembler une crise salutaire d'où serait résulté l'échauffement stable de la température; il y avait d'autant plus sujet de l'espérer que les fusion et débâcle du mur de glace n'avaient pas été un effet de chaleur solaire, puisque ce mur était parti dès le mois de mars; on ne pouvait donc attribuer sa fusion qu'à un échauffement des fluides internes de l'astre. Mais ce n'a été qu'une lueur de bien suivie d'une rechute fâcheuse; déjà l'hiver de 1819 à 1820 a tristement détruit les espérances de restauration climatérique. — Espérons-la dès à présent, puisque les moyens en sont si faciles et qu'il ne s'agit, pour opérer la restauration générale du matériel et du passionnel, que d'un petit essai d'association simple sur une centaine de familles villageoises. Ledit essai détermine par son succès la fondation de l'association composée en phalange d'environ 1 500 personnes, ((cinq)) trois ans après l'Harmonie est inaugurée sur tout le globe, l'aurore boréale renaît, les glaces polaires débâclent, et la planète rétablie rentre en commerce aromal avec ses semblables et commence les nouvelles créations:

- 1^o subversivo composée ascendante,
- 2^o subversive simple ascendante,
- 3^o neutro simple ascendante ou Amérique,
- 4^o neutro composée ascendante en vieux continent.

Elles seront en contremoules des deux dont se compose le mobilier subversif. Les 3 et 4^o doivent nous donner en tous règnes un mobilier aussi riche, aussi bienfaisant que celui-ci est pauvre et désastreux.

Ce bénéfice des nouvelles créations étant inestimable pour nous, il importe de rassembler les arguments qui peuvent fonder les espéran-

ces à cet égard et stimuler les candidats ; tel égoïste qui serait indifférent aux perspectives d'association et de bien-être général sera ébranlé par l'espoir de voir commencer en 1826 une création qui nous donnerait en tous règnes des produits aussi beaux que précieux, autant de grains d'or à fleur de terre que celle-ci nous a donné de grains de fer. On ne doutera nullement de ce bienfait prochain, quand on voudra peser les indices qui les promettent. Nous allons les tirer des fléaux internes et externes du globe.

II. DES FLÉAUX INTERNES OU AROMAUX.

Je comprends sous ce nom de fléaux internes ceux qui affectent le corps de l'astre depuis le centre jusqu'à l'épiderme. L'épiderme du globe est la couche de terre et d'eau qui recouvre le cuir de la sphère, ces masses de rocher sous lesquelles se trouve la partie musculuse de l'astre.

Les plus sensibles de ces fléaux sont les volcans et tremblements. ((On est enfin convaincu que les volcans ont leur foyer dans le corps de la planète aussi bien que les sources chaudes et salines ; il a fallu bien des siècles pour établir cette opinion dictée par le sens commun et l'analogie. Quand on voit sur la peau d'un homme des pustules en suppuration, a-t-on jamais douté qu'elles ne fussent en rapport avec la masse des humeurs, et n'en est-il pas de même des volcans qui sont évidemment des pustules du globe ?))

Ces éruptions cesseront aussitôt que le globe aura passé à l'harmonie aromale. Elle ne peut naître que par les influences de l'anneau boréal tout prêt à se rétablir ; jusque là, la prolongation de l'état de lymbe vicie de plus en plus les humeurs de la planète. Croit-on que le vice interne aille en diminuant parce qu'on remarque moins d'activité dans les volcans et une extinction notoire de plusieurs ? Ce n'est qu'un bien illusoire, le vice fait des progrès en d'autres sens ; l'attiédissement de ces vapeurs malfaisantes favorise l'accroissement de la congélation des pôles et autres désordres internes dont je ne peux pas donner connaissance parce qu'ils tiennent à la théorie du mouvement aromal.

On voit beaucoup de volcans éteints, entre autres ceux des monts d'Auvergne : cette extinction dénote un affaiblissement des facultés vitales de la planète, vice bien confirmé par l'accroissement des glaciers. L'astre est exténué, il est moins vivace et quelques pustules ou volcans de plus seraient un mal bien moindre que celui du refroidissement et des travestissements de saisons qui compromettent nos récoltes.

Le changement à désirer n'était pas l'extinction des volcans, par défaut d'aliment. C'est un effet de mauvais augure pour la force de

l'astre ; il fallait sans doute et il faut encore éteindre les volcans, mais par absorption et non par affaiblissement. Ils s'éteindront dès la naissance de l'anneau boréal qui absorbera et pompera toute la matière dont ils s'alimentent ; cette matière, n'ayant pas son emploi dans la circulation interne de l'astre, est obligée de s'écouler par quelques dégorgeoirs comme le Vésuve, l'Étna, etc., dont les éruptions sont cent fois moins désastreuses que les tremblements de terre produits par cette même humeur qui doit former l'anneau et qui, manquant d'essor, se promène entre cuir et épiderme sur certains points de la terre où elle cause le fléau des tremblements.

Bien que l'activité des volcans et la fréquence des tremblements paraissent diminuées, la source du mal n'est point tarie ; nous en avons vu la preuve dans les désastres de Lisbonne, Messine, Caraccas et autres villes. Tout récemment, en 1819, on a vu une ville entière, Copiapo, engloutie au Chili par un tremblement, et la même année une division de l'armée espagnole a été anéantie, au Mexique, par l'éruption d'un nouveau volcan. Le mal est donc encore bien existant quoique affaibli, et il est urgent de l'extirper sans délai du moment où on connaît le moyen : la fondation de l'Harmonie,

Elle opérera sur le système aromal de la planète un effet pareil à celui qu'éprouve le corps humain lorsqu'il passe de première en deuxième phase, d'enfance en puberté. Cette transition fait naître un fluide qui modifie le corps, lui donne la barbe, la voix mâle et les facultés prolifiques. Ce nouveau fluide absorbe certaines humeurs rachitiques dartreuses, et autres qui fatiguent les enfants.

Pareille modification aura lieu dans le corps de la Planète quand elle passera de première en deuxième phase : elle prendra d'abord la barbe ou anneau boréal ; elle n'acquerra pas les facultés génératrices, elle les possède déjà, les planètes ayant la faculté d'engendrer en mode subversif dès l'époque où elles sont implanées, concentrées et trompées ; mais comme elles sont des corps de nature supérieure à l'homme en degré d'harmonie, elles subissent deux fois des modifications que l'homme ne subit qu'une fois, et lorsqu'elles passent à l'âge de puberté harmonique, elles acquièrent un fluide unitaire dont les effets se combinent avec la masse des humeurs aromales et absorbe la matière des volcans, des tremblements, des grains d'ouragans, des tonnerres et de beaucoup d'autres fléaux dont l'atténuation actuelle est un mal, puisqu'elle favorise la congélation des pôles. Il faut donc, pour l'état sanitaire de la planète, lui procurer un emploi utile de ces fluides malfaisants dont l'extinction devient pour nous plus désastreuse encore que leurs éruptions ou emplois subversifs qui ont lieu en l'absence de l'anneau destiné à les mettre en œuvre.

Sans parler des modifications internes que subira l'astre dans ses fluides et l'action de ses organes, j'observe avec étonnement qu'il a fallu bien des siècles à nos physiciens pour se ranger à une opinion dictée par le gros bon sens. Un astre, étant un corps animé, a comme nous des organes, des viscères, des fluides, etc. On s'est enfin résolu à lui accorder un cœur ou foyer de circulation. La concession de cet organe a eu lieu au sujet des dérivations de l'aiguille aimantée. MM. Schweighauser, de Brunswick, et Hartmann, de Christiania, ont résolu le problème par moitié : le premier a admis un viscère central d'où part le fluide conducteur de la houssole, et le second a étendu l'idée en admettant, comme dans le corps humain, 2 conduits ou artères d'issue, versant dans la direction du pôle austral et 2 conduits de rentrée, 2 veines absorbant le fluide aux environs du pôle boréal.

Sous ce rapport, la planète se trouve en analogie parfaite avec le corps humain, excepté que son sang, nommé fluide magnétique, ne circule pas en canaux fermés comme les veines et artères, mais par jets qui, dès leur issue, s'évasent et enveloppent la planète. Si nous lui accordons un cœur, nous pouvons bien lui accorder un foie, un cerveau et tous les autres viscères ; il ne faut donc pas faire de ce cœur ni de ce foie des planètes internes, comme l'a proposé M. Schweighauser, en nommant *Pluton* le cœur de la terre dont il estime la pulsation à 440 ans (1). C'est prendre la partie pour le tout ; les viscères d'une planète ne sont pas des planètes.

Ce qui a dû abuser nos observateurs au sujet de l'anatomie sidérale, c'est la forme ronde. En voyant les astres dépourvus de bras, jambes et têtes, ils ont eu peine à croire que ce fussent des corps animés et fonctionnant comme nous. Sur ce point les civilisés se montrent bien rétrécis dans l'étude de la nature, dont ils disent pourtant « qu'il ne faut pas » la croire bornée aux moyens connus, et qu'il existe analogie générale dans son système. » Cette analogie doit s'entendre des fonctions et non pas des formes. Quant à l'exercice des fonctions, l'on doit, selon leur opinion, penser qu'il n'est pas subordonné aux moyens connus. En effet, un astre n'a ni jambes ni ailes, et pourtant il chemine bien plus rapidement et plus en mesure que nous ; il n'est donc pas besoin de jambes ni d'ailes pour mouvoir un corps animé, et l'on ne saurait trop rappeler aux civilisés le précepte de leurs philosophes qui recommandent de ne pas croire la nature bornée aux moyens connus. S'il est évident qu'un astre peut cheminer très-rapidement sans ailes ni jambes, ne peut-il pas de même travailler sans bras ni mains ? Rien n'est plus cer-

(1) *La Théorie du mouvement* réduirait ce terme à 405 ans. (IV. de Fourier.)

tain. Les astres, au moyen des cordons aromaux, exécutent avec rapidité les travaux immenses qui leur sont attribués. Chacun d'eux communique sans cesse divers fluides à tous les autres ; ces fluides courent sur le cordon, comme nous voyons, dans un feu d'artifice, le dragon étincelant glisser sur une corde, ou la foudre glisser le long du paratonnerre. Tel est, parmi les astres, le mécanisme qui fait fonction de bras, mains et doigts.

Quant à la tête, est-il besoin qu'elle soit extérieure et saillante pour qu'un corps jouisse de la pensée et des facultés départies à la tête humaine ? Le polype, qui n'a point de tête, n'est-il pas un être agissant et pensant ? La nature ne peut-elle pas avoir vingt moyens de donner aux êtres la pensée sans faire usage d'une tête saillante, et, puisque le mouvement est sujet aux essors directs, pourquoi n'existerait-il pas des corps à tête rentrante ou interne comme à tête externe ou saillante ? Ne peut-elle pas placer le foyer de la pensée au centre des corps planétaires comme elle place le foyer d'ardres au centre des dites planètes et le foyer de lumière ou Soleil au centre de leur tourbillon ? La forme appelée tête n'est ni le seul ni peut-être le meilleur moyen de développer la pensée et la raison, et, pour preuve, la race humaine, pourvue d'une ample et lourde tête, n'a pas fait en 3,000 ans de grands progrès dans les voies de raison sociale, puisqu'elle n'est arrivée qu'à l'indigence, à la fourberie, au carnage et au cercle vicieux. L'homme civilisé et barbare, socialement considéré, n'est donc, jusqu'ici, qu'un corps sans tête ou une tête sans cervelle ; ses progrès dans certaines branches de science deviennent un grief contre lui : car plus on avançait dans la carrière des sciences exactes et de l'industrie, plus il devenait probable que la Providence, en nous initiant à la connaissance des sciences justes et vraies, ne pouvait pas avoir eu l'intention de nous donner à des sociétés dégoûtantes de fourberie, de vices et de misères, comme l'état civilisé, barbare, sauvage, à l'aspect duquel on serait tenté de supposer Dieu ennemi de la vérité, de la justice et de l'harmonie, si l'on pouvait croire qu'il entrât dans ses vues de perpétuer ces trois sociétés incompatibles avec la justice, la vérité et l'harmonie.

Pour achever sur les fléaux internes, il faut comprendre dans cette catégorie les désordres qui proviennent évidemment d'une lésion des fluides intérieurs et causent un ralentissement de fonctions. L'effet a eu lieu tout récemment en 1816, où les blés parvinrent difficilement à maturité et les vins n'y atteignirent pas.

L'extrême ignorance des civilisés sur la mécanique aromale fait souvent attribuer les vices de température à des astres qui en sont fort innocents, surtout le Soleil. Il n'est pas rare de le voir accusé d'un défaut de service, quand souvent c'est notre globe même qui est en défaut, et qui,

selon l'Évangile, voit une paille dans l'atmosphère du Soleil et ne voit pas une poutre dans la sienne.

Sans doute le Soleil est quelquefois entravé et malade, comme on l'a vu à l'époque de la mort de César et en l'an 1778, où son cristallin parut s'obscurcir :

*Cum caput obscurâ nitidum caligine textit
Implaque æternam timuerunt sæcula noctem.*

Maissi un gros astre peut être malade, les petits peuvent l'être comme lui, et encore plus facilement, car le Soleil est très-robuste. On n'aurait pas choisi un sujet faible pour le placer en foyer d'univers. Il est donc bien ridicule de prétendre que la Terre ne puisse pas être malade comme le Soleil, et de s'en prendre à lui quand c'est évidemment la Terre qui est en souffrance, comme on l'a vu dans sa langueur de 1816 et dans l'effort ou crise de rétablissement qui s'est manifestée en 1818 par la débâcle des glaces du Groënland et d'une forte masse de glaces polaires dégagées par chaleur interne, puisqu'elles partirent dès l'équinoxe de Mars, avant que le Soleil n'eût pu échauffer ces régions.

L'affaiblissement croissant de la planète est dû à l'influence combinée de cinq causes principales :

- 1° La longue exclusion de commerce aromal avec les autres astres ;
- 2° Le besoin de procréation attesté par les émissions boréales ;
- 3° Les résorptions méphitiques de sa momie Phébé ;
- 4° Le retard de conjugaison des satellites qu'il doit diriger ;
- 5° La privation du service aromal et atmosphérique des anneaux.

Voilà certes plus de vices qu'il n'en faut pour causer une grave maladie au globe le plus robuste, et il faut que le nôtre soit bien constitué pour y résister si constamment. Cependant il décline et paraît prêt à céder à tant d'assauts qui ont dû irriter et vicier prodigieusement son système aromal.

On vient de voir que les fléaux internes sont produits par le besoin de cette création qui nous paraît si inconcevable et qui pourtant est chose très-ordinaire; car si une femme qui a 2 enfants peut en faire 4 et 6, la Terre, qui a fait 2 créations visibles, peut en faire de nouvelles et doit les faire, selon l'unité de système qui exige qu'un ordre social, où règneront la justice et la vertu, soit pourvu d'un mobilier emblématique de la justice et de la vertu; à défaut de quoi il n'y aurait, dans le mécanisme de l'univers, ni unité ni sagesse.

[Note marginale.] Si coquins, auez mauvaises créations, métaux, rouilles.

III. DES FLÉAUX EXTERNES OU ATMOSPHÉRIQUES.

Il reste à parler des désordres de genre externe et inhérents à la constitution atmosphérique. Ils attaquent particulièrement la santé de l'astre, tout en réduisant énormément sa fortune. Ce sujet exigera quelques détails sur les fonctions aromales des astres. C'est l'article que j'ai annoncé comme propre à piquer la curiosité ; je ne prétends pas qu'on y ajoute foi, puisque je ne veux donner dans cette première livraison aucune théorie sur ce sujet.

Parmi les vices externes remarquons d'abord les 2 excès d'une atmosphère glaciale aux pôles et brûlante à l'équateur, climature insupportable dans les 2 régions, car l'homme ne vit pas plus dans les sables d'Arabie que dans les glaces polaires.

Ces 2 excès tiennent à l'absence de l'anneau boréal qui a la faculté de pomper le calorique de l'équateur pour le réfléchir sur les pôles et rafraîchir la région centrale par la même opération qui échauffera les pôles ou région extrême.

Les planètes annulaires lunigères d'octave majeure, qui ne sont que deux, Saturne et la Terre, étant destinées à former de cette manière leur équilibre atmosphérique, sont nécessairement soumises aux deux excès de torréfaction équatoriale et congélation polaire en l'absence de leurs anneaux. Or, elles perdent anneaux et satellites pendant le cours des lymbes sociales antérieures et postérieures, toute lunigère qui tombe en lymbe sociale ne pouvant conserver en satellites que le strict nécessaire, c'est-à-dire un seul.

Une lunigère qui débute, qui entre en plan et subit la trempe, ne peut, même dans son début, dans la période 1 (nommée Eden, paradis terrestre ((diffraction passionnelle sociale)), obtenir plus d'un satellite ; nous n'en avons donc jamais eu d'autre que Phœbé dont la mort nous causa le déluge qui n'aurait pas eu lieu si la maladie de Phœbé eût été lente et qu'on eût eu le temps de la secourir pour empêcher ses déviations d'orbite.

Un astre mort peut encore fonctionner quelque temps en qualité d'aimant et de pompe absorbante et résorbante, élaborant les arômes qui lui sont versés ; mais le service de ces momies sidérales est limité à un terme assez court. Celle qui est valable pour 3 000 ans n'est pas bonne pour 6 000, de même qu'un soldat qui peut fournir 30 ans de service actif n'en fournira pas 60. Quand on nous laissa, après le déluge, la momie Phœbé pour satellite, momie bonne pour un service de 2 à 3 000 ans, on ne pouvait pas prévoir que notre globe croupirait en lymbe un temps à peu près double de la période probable et que l'li-

fluence colossale de la philosophie entraverait toute recherche du code social divin.

Il suffisait du seul esprit de contradiction si fréquent parmi les sophistes pour en amener quelques-uns au calcul des destinées ou de l'attraction. ((Le conseil sidéral)) L'on dut donc penser que notre globe arriverait en 3 000 ans à ce but, sinon par raison au moins par ergotisme, par manie de nouveauté, au calcul d'où dépendait son salut social, sa délivrance de l'ymbe et son avènement aux destinées heureuses.

Phœbé, quoique défunte, suffisait à la rigueur pour faire pendant ce laps de 3000 ans un service aromal approprié aux besoins de notre planète naissante, qui s'était assez bien rétablie de la crise diluvienne et qui allait recevoir en créations postdiluviennes un mobilier suffisant pour l'aider à franchir la lymbe en 25 siècles au plus ; mais Phœbé, bonne pour le service de 3000 ans, en a déjà fourni au delà de 4000 depuis le déluge ; elle a donc dépassé le terme de *salubrité momique* ; c'est maintenant un corps qui se putréfie et dont le contact en fonctions absorbantes et résorbantes produit sur notre globe des fléaux atmosphériques très-pernicieux, entre autres celui qu'on nomme lune rousse ou lune d'avril qui pèse principalement sur la France, la haute Allemagne et la Lombardie, contrées où la lune rousse exerce chaque année des ravages qui vont croissant et ramènent un 2^o hiver au milieu du printemps. Donnons sur ce fléau quelques lignes d'analyse.

Les astres, comparables à nos manufacturiers, se transmettent réciproquement des arômes pour les élaborer, les ruminer et se les reverser plus raffinés et pourvus de nouveaux sucs. Toute lunigère en transmet à ses lunes, comme toute lune en transmet à sa lunigère, et ainsi des autres classes d'astres qui font un commerce perpétuel d'arômes et ne peuvent pas se passer de coopération réciproque. Le mécanisme aromal des astres est régi comme celui d'une grande manufacture, où chaque ouvrier exerce une fonction spéciale et où l'on voit une même pièce, ne fût-ce qu'une épingle, passer quelquefois entre les mains de 20 ouvriers divers avant d'être achevée. Il en est ainsi des arômes employés en mécanique sidérale ; tel arôme exige l'intervention de 20 astres avant d'être élevé au dernier degré de raffinement, tel autre moins précieux ne s'élabore que par 2, 3, 4, plus ou moins.

Les grains, ou germes de vent, sont au nombre de ces arômes élaborés et dont le développement en zéphir ou en ouragan dépend par moitié : 1^o des moyens d'emploi qu'il trouve dans notre atmosphère ; 2^o des propriétés que lui ont communiquées les astres par qui il a été ruminé. Nos physiciens, qui voient tout le système de la nature en simple, croient qu'un ouragan n'est produit que par les accidents locaux ; ils y influent

sans doute, mais ils ne peuvent que modifier et non pas créer le germe qui est formé par coopération de la planète avec d'autres astres. Les vents proviennent si bien de graine aromale, qu'on voit en mer les tempêtes s'annoncer par un grain blanc et semblable à une étoile diurne : c'est le germe aromal qui va se développer et agglomérer. Phœbé est l'astre qui, en ce genre, exerce sur notre atmosphère la plus grande et la plus fâcheuse influence. Les ouragans, déjà provoqués par la détérioration du climat qui altère les germes ou grains de vent, ont dû s'accroître encore par la corruption de Phœbé qui, parvenue au degré contagieux et infect, verse des germes bien autrement pernicieux qu'ils ne l'étaient il y a 2000 ans ; on s'en aperçoit à l'époque de la lune rousse ou lune d'avril, fléau moderne, car l'antiquité n'en fait pas mention ; l'on reconnaît dans le cours de cette lunaison qu'un venin extérieur s'est répandu dans l'atmosphère. Voici l'explication de ce phénomène qui, je l'ai dit, pèse principalement sur la France, l'Allemagne méridionale et la Lombardie, la basse Angleterre et la Galice.

Les désordres climatiques du printemps tiennent à deux causes dont je vais expliquer la première. Vers l'équinoxe de mars la terre dégorge par le pôle boréal une forte masse d'arôme hivernal qu'elle verse sur Phœbé ; celle-ci, au lieu de l'adoucir et le raffiner, nous le renvoie quelques jours après tout vicié et plus réfrigérant qu'il n'était à l'instant du versement ; on s'aperçoit alors qu'un germe d'hiver factice a envahi l'atmosphère et neutralisé l'influence des longs jours. Ce froid de lune rousse est d'une qualité maligne, gênante, et n'a rien de la franchise des froids d'hiver qui sont mieux appropriés à la nature humaine ; celui de lune rousse nous perclut davantage, quoique bien moindre en degré. Ce désordre se prolonge plus ou moins selon la dose de versements que la terre a faite sur Phœbé, qui n'est plus apte au raffinement aromal. Aussi métamorphose-t-elle pour nous en fléau ce qui serait une source de richesse et de charme : car si cet arôme hivernal versé sur Phœbé à l'équinoxe était élaboré par un satellite vivant et sain, il nous serait renvoyé en germes zéphiriques et féconds qui feraient le charme de nos printemps. Souvent on les voit transformés en un deuxième hiver par ce fâcheux incident de la mort de Phœbé et de son impuissance à raffiner les arômes, depuis qu'elle a excédé le terme assigné aux fonctions momiques.

Vesta, son remplaçant, ne peut pas venir se conjuguer sur notre globe tant que celui-ci est en état de lèpre aromale et qu'il fait des versements dangereux pour tout astre vivant qui aurait des communications intimes avec lui. C'est pourquoi on dut restreindre notre globe vicié par le déluge à verser sur Phœbé qui, étant morte, n'a plus rien à risquer ; mais elle nous résorbe des arômes doublement malsains par

origine de notre planète contagieuse et par leur fermentation dans une momie qui, ayant excédé le temps de bon service, n'est plus apte à fonctionner utilement et détériore les versements au lieu de les améliorer.

Nous pouvons rapporter aux malignes influences de Phœbé la plupart des maladies atmosphériques nées depuis le déluge, telles que la peste et la fièvre jaune, les épizooties. Sans doute notre globe en a fourni les germes, mais il n'est pas douteux que Phœbé ne les ait envenimés et qu'elle n'ait peut-être déterminé leur éclosion dans les cas où ils auraient pu avorter. Quoi qu'il en soit, ces venins accidentels, fièvre jaune, typhus, et autres fléaux atmosphériques dont on sera délivré dès la 3^e année d'Harmonie, prouvent irrésistiblement la détérioration externe de notre globe.

Les autres astres ont plus ou moins à souffrir de l'état de lépre aromale où se trouve le nôtre, et de la nécessité de suspendre avec lui tout commerce de transmissions aromales. Ses versements seraient très-précieux aux 7 astres, Soleil, Vénus, Mercure, Junon, Cérés, Pallas et Vesta. Cette longue interruption fait sur eux l'effet que produirait sur nous la privation d'un aliment nécessaire.

Ceux qui jugent le monde sidéral par les dimensions demanderont comment un colosse tel que le Soleil, 4,100,000 fois plus gros que la Terre, peut se trouver lésé, par privation ou retard des versements que lui ferait un pygmée tel que notre globe :

Cette objection présente trois erreurs ; — 1^o de dimension ; — 2^o de titre ; — 3^o de simplisme :

1^o *Erreur de dimension.* — Ce n'est pas le Soleil, c'est son cristallin transjacent qui est 4,100,000 fois plus gros que la terre ; quant à l'astro intérieur, il a tout au plus un tiers du diamètre du cristallin igné.

2^o *Erreur de titre.* — Les dimensions ne sont considérées en mécanique aromale que dans les cas où on spéculé sur la quantité du versement ; mais s'il s'agit de la qualité, le plus petit astre, comme Vesta, peut être supérieur à Jupiter, 50,000 fois plus gros. C'est sur le titre aromal d'un astre que se fonde le prix de l'astre quant aux qualités d'arôme à fournir.

L'arôme a la faculté d'agglomération et transformation des atomes qu'il s'agglomère. On en voit la preuve par un grain de peste apporté dans une lettre et respiré par celui qui la lit ; ce grain répandu dans l'air s'agglomère des atomes, infecte de proche en proche et tend, si l'on n'y oppose des barrières, à putréfier en peu de temps le plus grand empire, même la terre entière, témoin la peste du 14^e siècle, qui, venue

de la Chine, ravagea tout l'ancien continent. Ainsi l'arôme ayant la faculté d'agglomération croissante et décroissante, comme on le voit par la peste et les épidémies, qui ne se calment qu'après une phase de progrès, les versements aromaux des astres peuvent être d'un prix infini lors même que la quantité versée serait aussi petite qu'un grain de blé. C'est donc le titre et non pas la masse qui influe dans les versements de qualité dont la fabrication est confiée aux petites planètes, et il suffit qu'un colosse comme le Soleil manque d'un grain aromal que lui aurait versé notre globe pour qu'il coure le risque d'une maladie, tandis que si cet arôme lui eût été fourni en titre convenable, n'en eût-il reçu que la grosseur d'un grain de mil, e'en eût été assez pour agglomérer, modifier de proche en proche, et influencer toute l'atmosphère de l'astre le plus énorme.

3^o *Erreur de simplisme.* — Les civilisés, obstinés dans la manie d'envisager le mouvement en système simple et ayant d'ailleurs très-peu fait d'attention au mécanisme des arômes sidéraux, en sont encore sur ce point aux méthodes brutes et simples, confondant tout, négligeant même les distinctions primordiales et dictées par le sens commun, entre autres celle des arômes de quantité et des arômes de qualité. Les premiers sont ceux dont on fait grande consommation, comme l'hydrogène et l'oxygène qui entretiennent les feux du cristallin solaire et doivent être versés en forte quantité. Leur fabrication est nécessairement confiée aux planètes colossales comme Jupiter et Saturne; mais une fabrication d'arômes de qualité, opérant par le titre et non par la masse, est l'ouvrage des petites étoiles qui, sous ce rapport, deviennent égales aux grandes en importance. Le système aromal serait simple si tout s'y estimait par la quantité seule ou par la qualité seule. Ces 2 conditions interviennent combinément, et c'est pour l'avoir ignoré que nos physiciens et astronomes sont tombés dans l'erreur bien grossière d'estimer l'importance des planètes par la dimension et de croire que parce que notre planète est 1760 fois plus petite que Jupiter, elle ne soit pas apte à porter et régir comme lui un clavier d'ordonnées ou satellites. Que serait la justice divine si les petites étoiles étaient exclues des hautes fonctions? Dieu ressemblerait donc à certains hommes qui veulent exclure le roturier des emplois!

Cette injustice n'existe point dans le régime sidéral: une petite étoile, une lunigère miniature comme notre globe peut parvenir au rang de Soleil ou de prosoleil et régir non-seulement un clavier satellitique de plusieurs lunes, mais régir un tourbillon entier, soit comme pivot solaire, soit en qualité de vice-pivot et prosoleil à cristallin nuancé. Un tourbillard de 4^o puissance à 134 planètes, qui contient 4 tourbillons comme le nôtre, fait régir l'un des 4 par un prosoleil miniature φ de

même que dans un tourbillon de 3^e puissance, tel que le nôtre, l'un des 4 claviers de lunes est régi par une cardinale miniature. C'est le rôle de notre globe qui recevra, dès qu'il nous plaira, un cortège de 5 satellites : Mercure, Junon, Cérès, Pallas et Vesta, formant les 5 touches aromales diésées de l'octave majeure, dont Saturne régit 7 autres touches.

Vesta, qu'on peut nommer Phœbina, comme remplaçante de la défunte Phœbé, se placera beaucoup plus près, vu sa petite dimension ; elle stationnera tout au plus à 40 000 lieues de notre globe. C'est un astre tout nouvellement arrivé entre la Terre et Jupiter. Il n'y était pas à l'époque du déluge ; aussi n'a-t-il pas fonctionné dans les deux créations post-dividuelles, où l'on trouve un déficit de chaque produit qu'il aurait dû donner ; j'en fournirai la preuve.

Continuons sur les fléaux externes et curables.

Le vice de congélation polaire, que j'ai placé au premier rang, n'est pas le seul des externes ou atmosphériques ; on peut placer au même degré de malfaisance le système des vents subversifs ou germes d'ouragans. Nous placerons au nombre des fléaux externes secondaires les maladies qui affectent l'air et les créatures qui le respirent : tels sont, quant à l'air, les tonnerres et grêles, givres et brouillards ; et, quant aux créatures, les épidémies et épizooties. Sur cette fâcheuse kyrielle, il faut nous fixer au vice principal qui est la congélation polaire. Nous parlerons des autres accessoirement pour ne pas donner à l'article trop d'étendue.

Observons surtout de rapporter cette discussion à l'objet principal qui est la richesse. Nous aurons à remarquer à cet égard qu'indépendamment des avantages que donnera le mécanisme sociétaire, il suffirait déjà du dégagement des pôles et du remplacement de Phœbé et autres opérations subséquentes subordonnées au retour de l'anneau, pour élever au triple effectif la richesse matérielle ou masse du produit. Il ne faut donc pas s'étonner si j'estime que cette richesse, qui serait triple en association simple, avant le retour de l'anneau et par le seul avantage du mécanisme sociétaire, sera au moins septuple dans l'association composée, où les influences de l'anneau concourront avec celles du lien sociétaire pour élever le produit à un degré incalculable sans augmenter la masse de population, excepté pendant deux siècles où cette pululation sera encore nécessaire pour porter au complet les cultures du globe.

Il faut supposer Dieu bien dépourvu de discernement et de moyens pour croire qu'en créant des globes il n'ait pas su aviser aux moyens d'entretenir leur atmosphère au degré vital et convenable aux créa-

tures. J'ai fait déjà observer qu'une planète glacée à ses pôles est comparable à un homme perclu des bras et des jambes, vice assurément fort opposé à l'état naturel.

Eh ! qu'en coûterait-il à Dieu d'échauffer notre atmosphère aux pôles comme en zone tempérée ? Il suffit pour opérer cet effet que Dieu ait seulement moitié du talent de nos physiciens et poëliers. Les philosophes daigneront-ils accorder à Dieu cette modique dose d'intelligence ? on peut espérer cette grâce. Raisonnons donc sur la tâche d'un Dieu qui aurait seulement moitié du talent de nos artistes vulgaires nommés poëliers. Ils savent construire des poëles conservateurs en degré septuple, c'est-à-dire qu'en allumant dans un poêle à vapeur un feu entre-tenu 3 heures, on conserve la chaleur pendant 24 heures, sept fois plus long-temps que le feu n'a duré.

Le problème d'échauffer nos pôles ne présente pas à Dieu moitié des difficultés qu'offre l'échauffement du poêle à vapeur : car il suffirait de maintenir la chaleur solaire aux pôles pendant une période triple et non pas septuple de la durée. En effet, le pôle sur 6 mois d'exposition au soleil jouit de 3 à 4 mois de forte chaleur. Le problème d'échauffement continu se réduit donc à donner au pôle une atmosphère conservatrice qui maintienne pendant 9 mois le calorique recueilli pendant 3 et 4 mois.

Objectera-t-on que celui des poëles est renfermé dans des cornets et maçonneries ? Celui des pôles serait bien mieux renfermé s'il eût plu à Dieu de luter et condenser aux régions polaires le réflecteur adjacent ou *coque aérienne* qui sépare la colonne atmosphérique d'avec l'éther. Ce réflecteur est luté dans toutes les planètes non annulaires, comme Vénus, Jupiter, etc., qui par ce moyen sont suffisamment chauffées et très-habitables à leurs pôles par la conservation du calorique rassemblé en été dans la haute région voisine du réflecteur, d'où il s'abat par degrés pendant la nutation d'hiver.

Cette coque aérienne, invisible pour nous, n'en existe pas moins et peut même exister sans atmosphère ; aussi Phœbé, qui est privée du fluide atmosphérique, ne l'est-elle pas du réflecteur adjacent ou coque aérienne ((qu'on voit à l'œil simple un peu plus éloignée du corps de la planète et distante apparemment d'un travers de doigt qui peut bien valoir une 12^e de lieues)).

Ledit réflecteur est la portion de l'astre qui transmet la lumière. Nous voyons une planète reluire sur les points éclairés par le soleil. Or, ni les chaînes de montagnes ni les plaines cultivées n'auraient la faculté de réfléchir le rayon, s'il n'existait pas au-dessus d'elles une enveloppe faisant la double fonction d'enclorre l'atmosphère et réfléchir le rayon solaire. Cette coque, formée d'atomes serrés et alignés au dehors,

est brûlante par la rotation de l'astro, surtout à son équateur, et un halo-
lon ne pourrait pas la traverser sans être incendié. Ladite coque ne
peut mieux se comparer qu'à une bulle de savon qui en est la parfaite
image pour le poli et la transparence. Elle n'est pas visible à l'œil pour
les habitants du globe qu'elle enferme; l'apparence de ce miroir les
effusquerait et leur masquerait le ciel. Ce vitrage sphérique est l'a-
gent conservateur du calorique sur les globes qui, n'ayant pas d'an-
neaux, sont obligés d'échauffer leurs pôles par le procédé conser-
vateur.

Rien n'était plus facile à Dieu que de donner à notre vitrage la sa-
culté conservatrice et la propriété de contenir et conserver intérieure-
ment le calorique rassemblé entre l'atmosphère et la coque vitreuse;
mais notre planète ne doit pas opérer de cette manière l'échauffement
de ses pôles. Il en est des planètes comme des légions, dont chacune est
armée selon ses emplois; on ne donnera pas à l'artilleur une grande
lance de cosaque, embarrassante pour le service du canon, et on ne
donne pas non plus au hussard les courroies nécessaires à un artilleur.
Il en est de même de l'équipement des astres; chaque genre de planète
reçoit de Dieu l'attirail nécessaire aux fonctions qu'elle doit remplir, et
non pas à d'autres: ainsi des planètes, comme Saturne et la Terre, qui
doivent opérer par anneaux l'échauffement polaire, ne doivent pas être
munies d'un vitrage luté aux calottes extrêmes; il aurait le double in-
convénient d'entraver les opérations de l'anneau et de torréfier le pôle
en ajoutant aux distributions de l'anneau celle d'un calorique réservé
sous coque. Dieu aurait donc commis la plus haute inconséquence en
nous donnant une enveloppe de cette nature; elle nous serait utile en
phase de subversion pendant les périodes d'ymbiques, mais elle nous
accablerait pendant la longue durée de l'Harmonie dont elle désorgani-
serait tout le système matériel; or, on ne dispose pas les globes selon
les convenances de l'âge subversif où il est, au contraire, à propos que
le mécanisme tant matériel que social soit un peu hérissé d'entraves
afin de stimuler le génie à chercher l'issue du labyrinthe.

Ces notions sur les divers procédés que Dieu affecte à l'échauffement
polaire n'auront rien de surprenant ni d'inconcevable pour qui voudra
se rallier au précepte recommandé par les sophistes mêmes: «ne pas
croire la nature bornée aux moyens connus.» Et comme sur notre
globe on ne connaît pour cet échauffement aucun procédé, faut-il s'é-
tonner que, possesseur, des lois du mouvement, j'indique deux de ces
procédés auxquels j'en pourrais ajouter bien d'autres? car je n'ai pas
parlé de ceux des Soleils, qui sont encore différents.

Du reste, n'est-ce pas le comble de l'impertinence que de dépouiller
le Créateur assez stupide pour ne pas savoir appliquer à une atmos-

phère l'opération que nos poëllers font sur l'entretien du calorique, et lors même que nous ne connaîtrions pas ce procédé adapté à nos usages domestiques, devrions-nous douter que le génie de Dieu ne s'étende mille fois au-delà des bornes du nôtre, et que tout ce qui nous présente des obstacles insurmontables ne soit pour lui un jeu d'enfant ? Quelle est donc notre indécence de lui attribuer la stupide intention d'estropier tous ses globes en encroûtant leurs pôles qui, sur les astres harmonisés, sont aussi habitables que chez nous les régions de Lisbonne et de Florence ! Loïn de manquer de leviers pour ces opérations que nous jugeons effrayantes, il a toujours des leviers composés ou bicomposés, servant à double et quadruple fin, comme l'anneau polaire qui, en faisant distribution composée de calorique et de lumière, fera encore une mutation éolienne composée, en aspirant de l'équateur les masses de calorique propres à vicier les grains de vent et en les renversant sur le pôle où elles serviront à zéphiriser ces mêmes grains. Voilà donc un levier exécutant à lui seul quadruple fonction, dont chacune ferait crier à l'impossible nos perfectibiliseurs et nos physiciens encroûtés de simplisme ((manie digne du génie civilisé qui demande à Dieu de donner du pain aux peuples : Dieu veut leur donner l'opulence et les bienfaits opposés aux 7 fléaux qu'engendre notre inepte sagesse, toujours aheurtée aux méthodes simples et aux conceptions simples.)) et refusant à Dieu les connaissances qu'ils n'ont pas su acquérir, lui contestant même celles où l'homme a pu atteindre. Si nos physiciens savent par maintes inventions, depuis le verre lenticulaire jusqu'au miroir ardent, rassembler et réverbérer sur un point donné dix fois plus de rayons et de feux que n'en lance le soleil, accordons à Dieu au moins la dixième partie de ce talent, l'art de réverbérer par un procédé quelconque, anneau polaire ou autre, seulement la dose de lumière et de feux que distribue le Soleil : il en résultera que Dieu, quoique réduit au dixième des talents de nos fabricants de verre, aura pourtant cette faculté d'éclairer et réchauffer les pôles, talent que la philosophie ne veut pas lui concéder. Ainsi, sur tous les problèmes où nos sages doutent de la suffisance de Dieu, je ne réclamerai pour lui que la moitié et souvent que le dixième du savoir des humains, et c'en sera assez à lui pour surmonter toutes les prétendues impossibilités.

Passant brièvement sur les autres dommages externes ou atmosphériques, je dois au moins les signaler pour confondre ce fatalisme civilisé qui envisage comme mal nécessaire et essentiel tout désordre accidentel et accueille avec résignation les aquilons, les ouragans et autres excès, régnant dans le système des vents actuels. Je le nommerai *clavier éolien* subversif, composé aux 7/8 de grains malfaisants ou in-

tempestifs et ne donnant qu'en exception, qu'en dose de $1/8$, les vents utiles, agréables et opportuns.

Établissons cette vérité assez surprenante pour nos civilisés habitués à souffrir apathiquement les fléaux élémentaires et, qui pis est, à en prendre occasion de louer sottement la nature : des esprits assez abjects pour l'admirer dans les crapauds et les serpents peuvent bien l'admirer aussi dans les aquilons et les ouragans !

((Je donne au système des vents le nom de clavier éolien parce qu'il peut se distinguer comme les harmonies de 3° degré par binooctave ascendante et descendante avec sous-pivots mixtes, total 32, plus les foyers ; on peut aussi le diviser en 4° degré par 134 touches, et en 5° par 404, en les doublant par l'un et l'autre hémisphère. Les vents sont une série mesurée et échelonnée par puissances comme les passions ; leur système général doit donc porter les noms de *clavier*, *octaves*, *touches*, etc., affectés à toutes les séries mesurées du mouvement.))

Parmi les vents actuels qui sont d'ordre subversif et malfaisant aux $7/8$, on remarque en très-petit nombre certaines touches utiles et qui sont évidemment une faveur calculée de la Providence ; tels sont en cadre vaste les alizés et les moussons si utiles à la navigation par leur régularité et leur benignité. Si de ces vents de grande étendue nous descendons aux zéphirs locaux bornés à quelques degrés de développement et même quelques lieues, nous en trouverons parfois de très-précieux et dignes de figurer, comme les moussons, dans un clavier harmonique dont les octaves et touches en toute puissance ne se composeraient que de vents bienfaisants ou neutres en dose de $1/8$.

Par exemple, en touches de bas degrés, je citerai le zéphir des côtes de Provence où les chaleurs seraient accablantes par le défaut d'ombre. Il s'y élève régulièrement en été un petit vent de mer qui, sur les dix heures du matin, amène une légère fraîcheur et l'entretient jusqu'à quatre ou cinq heures du soir ; il s'avance quelques lieues dans l'intérieur des terres ; il est si exact qu'on l'attend à heure fixe, comme un messager ; c'est un de ces vents qui semblent dirigés par la bonté du Créateur et qui invitent à le remercier d'avoir songé aux désirs de l'homme. On trouve encore ces vents gracieux, en plus petit cadre, à Lyon ; sur le bord du Rhône, on jouit fréquemment d'un petit zéphir qui, le soir, va frisant la surface du Rhône ; il répand sur le pont et les quais une fraîcheur douce et embellie par le mugissement du fleuve qui se rue avec fracas contre le pont. Ce petit zéphir amène sur les quais Saint-Clair le parfum des fleurs et des foins de la prairie située sur l'autre rive ; il semble fait pour caresser et embaumer les promeneurs.

Tels sont les vents dont devra se composer, après la restauration,

notre clavier éolien en grandes et menues touches, depuis les moussons jusqu'aux zéphirs locaux. On n'y verra régner que des vents opportuns, comme ceux que je viens de décrire, et dont chacun attestera la sollicitude de la Providence pour nous et sa suprême intelligence à servir à la fois nos intérêts et nos plaisirs dans le jeu de tous les éléments et à nous combler d'immenses bienfaits au lieu du vil nécessaire, dont la demande transforme nos prières en outrage à sa générosité.

Toutefois, le clavier éolien d'harmonie ne pourra être complet que lorsque le globe aura recouvré ses anneaux et conjugué ses satellites, et lorsqu'il aura de plus remédié aux ravages de la Civilisation par le reboisement des chaînes de montagnes, par l'humectation et fixation des mers de sable, fruit de nos perfectibilités.

Tant que nous végétons en lymbe, il est clair qu'au lieu d'avoir une atmosphère harmonisée et un assortiment zéphirique, nous devons avoir une atmosphère subversivement meublée et un assortiment aquilonique : aussi les 718 des vents actuels sont-ils intempestifs.

On nous vante l'utilité des bises glaciales pour corriger et renouveler le mauvais air; mais si nous ne remplissons pas les airs d'épidémies et vapeurs méphitiques par nos marécages, nos villes infectes, nos forêts insalubres faute de culture, nous n'aurions pas besoin de l'aquilon pour les purifier, et le zéphir du Nord suffirait à la salubrité. Nous raisonnons sur l'emploi de la bise comme un homme qui aurait rempli ses appartements d'ordures : il faudrait ensuite y brûler force sucre et genièvre; mais s'il ne les eût pas souillés et empuantis à plaisir, il n'aurait pas besoin de parfums pour les désinfecter. Même raisonnement s'applique à la prétendue utilité de la bise. Après le dégagement du pôle boréal il ne restera rien de ces aquilons qui nous percluent et qui arrêtent la végétation; l'on verra seulement quelques courants frais dans la direction des grandes chaînes et des fleuves. Les vents arrivant du pôle sur la Laponie seront aussi doux que ceux qui viennent d'Alger sur Marseille; les navigateurs auront sur toutes les grandes mers des moussons, sur toutes côtes des brises régulières. Leurs vaisseaux constamment caressés par l'atmosphère voyageront avec autant de sûreté que les herlines en plaine. Le charme sera bien plus grand quand la nouvelle Création aura désinfecté les mers du fluide bitumineux, purgé leurs abîmes de tous les monstres qui attaquent l'homme et remplacé leurs légions démoniaques par des serviteurs dociles à l'homme, s'attelant à ses vaisseaux dans les calmes et les contre-vents, le portant sur la surface des flots avec la rapidité de l'aigle, travaillant, sous ses ordres, à disposer les filets, à lancer le poisson et lui offrant dans la grande pêche maritime d'innombrables variétés pour charmer ses longs voyages.

Quant à présent on peut sans exagération dire que l'enfer est dans les airs aussi bien que sur les terres et dans les eaux. A ne parler que des vents, qui sont l'objet de cet article, on peut remarquer dans leur cours une intempestivité calculée : par exemple, au printemps, qu'il survienne une pluie douce et fécondante, on lui voit succéder une hise froide qui dessèche les terres, évapore l'eau sans lui laisser le temps d'opérer la végétation et appauvrit les sources qu'on a vues en 1819 tarir dès le mois d'avril.

Les agronomes considèrent cette hise comme un bien sous le rapport des retards de végétation. On n'aurait aucun besoin de ces retards si on n'avait ni lune rousse ni gelées à craindre, et si le printemps avait son cours régulier comme il l'aura après le dégagement du pôle, de même qu'on n'aura pas besoin d'ouragans pour renouveler l'air sous la zone torride quand les anneaux en pomperont tout le calorique superflu.

Quant à présent il semble qu'un génie malfaisant ait distribué tous tous les vents (sauf le 118 d'exception) à contresens de nos besoins ; et cela doit être ainsi, car le clavier éolien, tel que Dieu l'a calculé pour l'Harmonie, étant la perfection suprême du mobilier aérien, la succession judicieuse de tous les grands vents utiles et de tous les zéphirs agréables, il faut bien que le mobilier aérien des âges subversifs tombe comme le mobilier terrestre dans tous les vices opposés aux bienfaits que Dieu nous avait ménagés et qu'il devienne, comme les règnes animal et végétal, un ramas d'immondices et d'effets vexatoires pour donner, selon l'unité hiéroglyphique, une fidèle image du choc des passions subversives.

Aussi voit-on que même les vents utiles sont transformés en fléaux par le seul effet de la continuité. Si le méphitisme de nos campagnes et de nos villes exige parfois un jour de hise pour épurer l'air, il n'en faut pas neuf jours continus, encore moins un mois entier comme il arrive du mistral, vent froid de Provence qu'on voit parfois interdire pendant six semaines l'entrée du port de Marseille, et enlever les terres desséchées dont il forme çà et là des montagnes de sable, notamment au faubourg d'Arles. Ce n'est que sur mer et par colonnes limitées que les vents de long cours peuvent être utiles. C'est ainsi qu'ils seront répartis dans le clavier d'Harmonie éolienne : on en voit une esquisse dans les moussons, qui encore ont, comme les alizés, le défaut de manquer de variantes périodiques, zéphirs d'intersection et de diversion.

Lorsque nos satellites seront entrés en conjugaison et auront déplané la momie Phœbé, leur influence, alternative, leurs combinaisons de grains versés, donneront au système éolien cette variété nécessaire. Les températures quelconques ne pourront pas excéder 4 à 5 jours,

· sans un entr'acte. Ainsi une chaleur soutenue d'un mois, qui a son utilité en juillet, aura au moins 7 variantes en pluies douces. Nos végétaux et animaux de mobilier actuel y gagneront une prodigieuse vigueur, car on peut remarquer qu'il n'est presque aucun végétal ou animal qui ne soit fatigué de l'excessive durée des températures. L'atmosphère subversive nous traite comme serait un théâtre qui donnerait 2 grandes pièces faisant dix actes, sans y ménager aucun entr'acte et sans que les acteurs désemparassent un seul instant; on serait harassé au sortir d'un pareil délassement, et c'est ce qui nous arrive de toutes les températures. Elles plaisent 3 et 4 jours, en chaud ou froid, ou pluie ou sec, mais non pas 30 ou 40 sans relâche ni diversion. Ce besoin de variété que nous ressentons est le même pour les animaux et végétaux; il est nécessaire pour les terres mêmes que ces excès dénaturent, ébranlent et entraînent. Ainsi l'état de l'atmosphère subversive ne présente qu'une série d'excès et de vexations artistement disposés pour la torture perpétuelle des hommes et des règnes.

Le mobilier aérien d'un globe harmonisé en raffine tous les charmes avec plus de soin que n'en mettrait un sybarite à orner ses appartements. Or, comment douter de l'état subversif de l'air quand on n'y voit, au lieu d'un mobilier d'effets précieux et agréables, qu'un assortiment d'ordures et de vexations. Les tonnerres, grêles, verglas, givres et brouillards, aquilons et ouragans, averses et pluies infectes, sont-ils un don de la Providence ou une légion vomie par l'Enfer? Quelle nécessité que le tonnerre vienne incendier un village au moment où les granges sont remplies, qu'une région comme la Hollande soit pendant huit mois ensevelie dans des brouillards infects? Quel scandale que des ouragans renversent une ville et qu'un coup de vent dépose sur nos champs une pluie de sauterelles ou de chenilles; que des grelons d'une once viennent, à la veille des récoltes, hacher tous les fruits de la terre! On croit voir la nature en révolte contre l'homme, on croit voir le créateur se moquant de la malheureuse humanité. S'il l'a condamnée, selon l'Écriture, à gagner son pain à la sueur de son front, au moins devrait-il lui laisser ce misérable pain quand elle l'a si bien gagné. C'est bien pis à l'aspect des fléaux morbifiques de l'atmosphère, des pestes, fièvre jaune, épizooties, etc. : c'est alors que le génie, s'il n'était enervé de simplisme, soupçonnerait l'état de subversion méthodique du mouvement matériel et social, et chercherait l'issue du labyrinthe. Et les imbécilles civilisés, dépouillés par ces fureurs des éléments, vont rendre de sottises actions de grâces à la Providence, qui elle-même a horreur de cet enfer atmosphérique! Jugeons du mobilier aérien qu'elle nous destine par le peu de bien que présente celui-ci qui nous donne, par exception, quelques bienfaits. Le système du mal doit se rallier par quel-

que point à celui du bien, comme on le voit dans les règnes qui, à travers des légions démoniaques, fournissent quelques bons produits, comme cheval et bœuf. Ainsi le mobilier aérien doit nous donner, à travers tant de fléaux, quelques météores utiles et agréables, comme la neige, si utile, si saine quand elle n'est pas excessive, la rosée si bienfaisante, si charmante, l'arc-en-ciel qui nous fait entrevoir un instant les charmes dont l'atmosphère sera continuellement parée quand nous aurons des prosolaires moirés et cardinales nuancées faisant briller en plein jour leurs flambeaux colorés dans la voûte céleste.

Hâtons-nous de jouir de tant de biens puisque leur conquête ne tient qu'au facile essai de l'association simple sur cent familles villageoises, essai qui entraîne dès l'année suivante celui de l'association composée et l'avènement à l'Harmonie universelle, d'où résulte la restauration matérielle de sa planète et la métamorphose du mobilier aérien ou système des vents.

La richesse des Harmoniens, évaluée en 2^o section au septuple effectif et au trentuple relatif, tiendra principalement aux nouvelles températures que nous donnera le clavier éolien après sa transformation. Alors il sera plus facile d'obtenir, sous le 45^o degré, 3 récoltes, qu'aujourd'hui une seule dont on est si souvent privé par les intempéries. Aussitôt après le dégagement du pôle boréal, la belle saison au 45^o degré ne finira qu'à la mi-décembre; les beaux jours recommenceront avec février, et le 45^o degré, après six semaines d'effeuillement, jouira pendant dix mois et demi d'une température aussi artistement graduée que si elle était à commande. Nos végétaux, qui d'ailleurs seront bientôt suppléés par ceux de nouvelle création, soutiendront mieux 10 1/2 mois de feuillaison sous température graduée sans excès qu'aujourd'hui 6 mois pendant lesquels le règne végétal est en butte aux attaques et aux excès continuels de l'atmosphère.

On peut estimer qu'après cette restauration, la 1^{re} récolte, qui est celle du blé (récolte ascendante), sera enlevée au 15 mai (température de Lyon, Milan et Venise); la 2^o récolte, composée de légumes et végétaux de courte [], sera enlevée à la fin de juillet, et la 3^o récolte, ou collecte descendante, sera enlevée dans le cours de novembre.

Tel sera le résultat de la restauration atmosphérique; elle ne peut s'opérer que par la conjugaison des satellites et la renaissance de l'anneau boréal. ((J'ai fait observer que l'anneau austral, fort utile pour les 3 pointes continentales de l'hémisphère austral, n'est que peu nécessaire dans les 4^{es} siècles d'avènement à l'harmonie.))

L'échauffement qu'il procurera à l'hémisphère boréal fera gagner 40 degrés au moins à l'hémisphère austral, au moyen de quoi les 3 pointes

d'Amérique, d'Afrique et d'Australie deviendront très-praticables pour la navigation. D'ailleurs, la plus difficile des 3, celle de Magellan, deviendra inutile dans les grands voyages par suite de la coupe qui sera faite à l'isthme de Panama, au-dessous de l'embouchure du Chagres, au nord de Porto-Bello.

Observons qu'en dissertant sur chacun de ces fléaux on doit toujours porter en compte l'invention du remède et ne pas confondre mes critiques avec les déclamations de philosophes qui ont glosé sur le mal sans indiquer ni curatif ni palliatif efficace.

Par exemple, quand je dénonce les ridicules de la création subversive, tels que l'infection des mers et leur saveur bitumineuse qui réduit l'homme à périr de soif au milieu des eaux et son vaisseau à brûler en plein océan, je ne dénonce pas le mal sans dénoncer le remède, je donne les moyens d'obtenir sans délai une création nouvelle, un mobilier harmonique avec l'homme, en relations externes, cutanées et internes de l'astre. A quoi servirait de déclamer contre les maux de ces 3 classes, contre l'infection des mers, si on n'en indiquait pas le remède? On l'obtiendra par le retour de l'anneau boréal et par la nouvelle création; elle répandra dans les mers un fluide citrique marin qui, combiné avec le sel et donnant lui-même un second sel citrique, purifiera nos mers par l'absorption du fluide bitumineux qu'il précipitera.

Il en est de même de tous les fléaux que j'ai critiqués dans les prolégomènes. Je ne blâme que les vices dont je connais le remède; c'est par cette raison que je déclare produit vicieux tout être qui attaque l'homme sur les terres, dans les airs ou dans les mers, ou dans le système aromal dont nos physiciens ne veulent pas faire mention, quoique les fléaux récents de fièvre jaune et typhus leur démontrent suffisamment que l'arôme tient un rang très-éminent dans l'ordre de la nature. Les 4 éléments cardinaux, terre, eau, air et arôme, seront corrigés et purifiés par la nouvelle création; elle détruira tout être animé ou inanimé qui a la propriété de scission avec le foyer ou attaque l'homme. Tout arôme vénéneux, comme celui de la peste, verra naître son contremoule. Tout animal offensif pour l'homme et ses serviteurs, depuis le crocodile jusqu'à la puce, verra naître son antipathique par qui il sera anéanti, les créations harmoniques devant opérer en plein contresens des subversives dont on ne conservera que les sujets utiles, cheval, bœuf, mouton, etc., puis les inoffensifs agréables, cerf, chevreuil, etc., et les rétifs accidentels ou sujets disciplinables en association, comme zèbre, couagga, vigogne, castor, etc., qu, rebelles aux sociétés lymbiques, s'allieront très-facilement avec les harmoniques, parce qu'ils y trou-

veront leurs attractions dont l'ordre civilisé ne sait pas déterminer le système et n'aurait nul moyen de leur garantir la jouissance.

Ces détails sur les prochaines créations n'obtiendront guère confiance des lecteurs. J'ai déclaré que je ne sollicitais point de crédulité et que mon but, dans ces aperçus, n'est autre que d'intéresser à la théorie de l'attraction que nous allons aborder ; elle démontrera ces harmonies transcendantes de la nature et donnera sur les prochaines créations, sur leur nécessité et leur richesse, des preuves qui leveront tous les doutes ; jusque-là, je n'ai garde d'espérer une confiance dont on doit être fort sobre en pareille affaire. Cependant, si les civilisés admettent, comme ils l'assurent, le principe d'unité de l'univers, comment concevoir les 3 unités de l'homme avec Dieu, avec lui-même et avec l'univers, sans les 3 conditions suivantes :

Un Code social attractionnel et composé par Dieu,
 Une association générale faisant régner la justice,
 Une création hiéroglyphique de la justice.

J'admets que cette 3^e condition soit trop merveilleuse pour des esprits asservis aux habitudes ; au moins devront-ils adhérer aux 2 premières, s'ils ont quelque foi à l'Unité ; et, pour les rallier, je vais arguer de la duplicité industrielle qui, en tous pays, détruit le sol et vicie les températures par l'effet des cultures même qui régulariseraient les climatures, s'il régnait dans les travaux un système d'unité, un concours des masses et des individus au bien général. Il arrive au contraire que les masses et les individus ne concourent qu'à envenimer le mal qu'eux-mêmes déplorent.

Un article sur ce sujet prouvera que la Civilisation est confuse de sa propre malfaisance en industrie. Je serai, dans cette discussion, l'écho de beaucoup d'écrivains qui ont dépeint le mal beaucoup mieux que je ne pourrais le faire ; mais ils n'en ont pas tiré la conséquence de chercher une issue de cette Civilisation qui ne [] que le mal. Au moment où l'issue est découverte, il est à propos de reproduire le tableau des ravages de l'industrie civilisée ; des fléaux dont elle affecte la surface de la planète, dont je ne citerai que les plus notables comme ensablement, déboisement, tarissement.

IV. — DES FLÉAUX SUPERFICIELS OU CUTANÉS.

Le retard qu'a essuyé le genre humain en carrière sociale a dû altérer le matériel du globe. Cet excès dans la durée de l'ymbe est aussi funeste à un globe que les excès de débauche ou de fatigue le sont à un

homme. Il en résulte une foule de fléaux, qui détériorent la planète ; on peut les rapporter à 3 genres, dont 2 déjà examinés :

Fléaux externes ou atmosphériques, tels qu'ouragans, épidémies, etc.

Fléaux superficiels ou cutanés, tels qu'ensablements, attérissements, déboisements, etc.

Fléaux internes ou aréaux, tels que volcans, tremblements, etc.

Examinons les fléaux superficiels ; ne craignons plus d'envisager le mal matériel dans toute son étendue, ainsi que le passionnel, puisque nous possédons enfin le remède à tous deux.

Les fléaux superficiels ou cutanés affectent l'épiderme de la planète. Parmi ces fléaux, je me borne à citer les plus notables, comme ensablements, attérissements, déboisements, tarissements.

Parmi les calamités d'ensablement, nous remarquerons d'abord l'obstruction de la mer Rouge, canal le plus utile du globe, car il joint par une passe de 600 lieues l'Europe à l'Asie et à l'Afrique orientale. Ce vaste bassin est devenu à peu près impraticable par les ensablements cumulés depuis plusieurs mille ans, et qu'on ne pourra peut-être pas curer dans l'Harmonie où l'on entreprendra pourtant tous les travaux nécessaires à la restauration matérielle du globe.

Les coupes de forêts, la légèreté des terres, et peut-être l'une et l'autre chance, ayant de très-bonne heure exposé aux sécheresses outrées l'Arabie, l'Égypte et la Lybie, qui n'étaient point arides à l'époque de la création post-diluvienne, les vents violents de ces contrées ont pu facilement enlever des terres transformées en sables par les sécheresses et les déposer dans les mers aux instants où le vent mollit et laisse tomber les sables entraînés. On voit que le plus fort dépôt de ces sables s'est effectué dans la mer Rouge, qui les reçoit par fluctuation alternative, soit qu'ils se dirigent de l'Arabie sur l'Afrique, soit qu'ils reviennent de cette 2^e région sur la 4^{re}. Dans le cours de ces oscillations, une grande partie des sables a dû tomber dans le canal et l'encombrer de bancs depuis 3 000 ans au moins : de là vient que cette mer, qui devrait être la plus fréquentée du globe, est à peu près impraticable par l'obstacle factice des bas-fonds sablonneux.

La même cause qui a réduit en sables mouvants toutes ces régions a dû transformer leurs zéphirs en ouragans, qui sont sur cette mer un fléau non moins terrible que les bancs de sable. Il est avéré que le déboisement créa des vents furieux, là où il n'existait que des zéphirs, les forêts ayant la propriété d'empêcher la naissance des grands vents, amortir leur violence en faisant l'effet d'une corde qui les pince et les ralentit sur tous les points de la surface inférieure.

Si le globe avait été de bonne heure mis en pleine culture, l'Arabie ne se trouverait pas aujourd'hui desséchée et la mer Rouge ne serait point obstruée par les ensablements. — Ainsi le plus précieux canal du globe, le plus direct, se trouve à peu près impraticable par le seul incident de retard d'avènement à l'association et à la pleine culture du globe qui aurait été défriché en plein et bien abrité de forêts, après quelques générations d'Harmonie.

Le vice d'ensablement qui est continu dans tout le bassin de la mer Rouge, longue de 600 lieues, n'était pas porté à l'excès, et peut-être n'existait-il pas dans les âges primitifs de la navigation. Il est vrai qu'au temps où Salomon commerçait sur cette mer, on employait des navires de moindre tonnage et tirant peu d'eau; mais il est également certain que la mer Rouge n'était pas encombrée comme elle l'est aujourd'hui, et que les ports de Suez et Asiongaber étaient très-abordables pour les vaisseaux de Salomon, qui devaient tirer au moins 40 à 42 pieds, comme les pingues romaines ou barques à voiles latines, tandis qu'aujourd'hui ces mêmes ports et leurs abordages ont à peine 4 à 5 pieds, leurs rades ne sont plus que des plages et bientôt des marécages. Elles seraient comblées sous 4 000 ans, si on continuait à maintenir l'Arabie, l'Égypte, la Syrie, la Lybie dans cet état de siccité, qui occasionne le transport des sables et leur abaissement dans la mer, d'où ils ne ressortent plus.

Ce désordre, qui est général dans tout le bassin de la mer Rouge, s'est étendu plus ou moins à toutes les côtes maritimes. Si l'ensemble du globe eût été assujéti 3 000 ans plus tôt à une culture complète, régulière, soutenant les pentes par des forêts, et prévenant l'effritement des sommets, les montagnes ne seraient pas déchaussées, leur terre végétale ne serait pas entraînée dans les mers, on ne verrait pas le 40^e des plages et deltas qui défigurent et obstruent toutes les côtes maritimes du globe.

Sans parler des ensablements qui se sont formés à l'embouchure des grands fleuves, comme le Mississipi, et qui naissent des 2 excès, défaut de culture et dispositions imprudentes, je me borne à citer l'attérissement des Bouches-du-Rhône entre Marseille et Montpellier. Ce delta est très-récent, car au temps de la domination des Romains la mer baignait les murs d'Arles qui en est aujourd'hui éloignée de 7 lieues; le Rhône, la Durance, l'Isère, le Gardon et l'Ardèche, etc., ont créé ce delta de 7 lieues, en y transportant toutes les terres des Alpes et des Cévennes, pays très-récemment effrités et si récemment que saint Louis, partant pour la croisade, s'embarqua au port d'Aigues-Mortes, qui se trouve aujourd'hui à une forte lieue de la mer, encombrée depuis Saint-Louis par les terres des Alpes et des Cévennes, qu'a

charriées le Rhône. Qu'on nous vante les cultures civilisées après ces preuves parlantes de leurs ravages !

Objectera-t-on que ces deltas ou attérissements ont lieu en pays inculte, que les fleuves de régions sauvages, le Mississipi, l'Amazone, l'Amour, l'Obi, le Léna, le Jénissé ont formé à leurs embouchures des deltas aussi énormes que ceux des régions cultivées dont les terres ont été entraînées par le Nil et le Pô, le Rhin et le Rhône, l'Indus et le Gange, le Kiang et le Hoang? Fondé sur cette vérité de fait, un sophiste croira avoir bien raisonné en disant que les cultures n'ont pas plus détérioré le globe que les friches.

C'est s'appuyer d'un mal pour en excuser un autre; deux maux ne servent pas d'excuse l'un à l'autre, ils forment au contraire double preuve de l'absence du bien et des bonnes méthodes. Le fléau tout récent de la fièvre jaune ou peste moderne prouve-t-il que la peste ancienne soit un bien ? Non certes : l'une et l'autre peste sont évidemment deux horribles calamités. Il en est de même des deltas formés par les deux excès, soit par le défaut de digues et culture qui facilite à chaque fleuve le ravage et l'entraînement des plaines, soit par l'excès de culture, par le déboisement qui déchausse les montagnes et entraîne leurs terres ébranlées sur toutes les pentes par les troupeaux, balayées ensuite par les vents et les averses.

La lybbe sociale ou état civilisé, barbare, patriarcal et sauvage est sujette au cercle vicieux; c'est le septième de ses caractères. En accusant l'imprudence des cultures civilisées et barbares, je ne vante pas pour cela l'inertie sauvage et ne veux faire l'apologie de Scylla ni de Charybde; je me borne à prouver qu'on ne sait lequel est le pire ou de l'inertie ou de la culture incohérente, puisque l'une et l'autre conduisent aux mêmes ravages, aux dégradations matérielles comme les deltas, aux intempéries, aux épidémies, etc., etc. Les extrêmes se touchent, et il est évident que nous arrivons par l'irrégularité de culture à reproduire les frimas qui sont une propriété de l'état inculte. Non-seulement la Civilisation ne sait pas, dans les défrichements nécessaires, s'en tenir aux degrés et doses convenables, mais elle ne sait pas non plus observer l'harmonie distributive; tout y est réglé par fantaisie individuelle; aucune opération n'est concertée en masse et proportionnée aux convenances générales. S'il faut qu'une région conserve le huitième de son terrain en bois, ce qui est à peu près le moyen terme du nécessaire, elle répartira si maladroitement cette portion de bois conservés, qu'au lieu d'améliorer la température et préserver d'effritement les sommets et les pentes, ces bois ne serviront qu'à compromettre l'ensemble, produire les excès climatiques par vice de proportion locale et épuiser les plus belles sources. Entretiens, il arrivera qu'au lieu de conserver

ce huitième de forêts, on en détruira tout à coup la moitié comme on a fait récemment en France où la masse des bois ne s'élève maintenant qu'au dix-huitième du territoire, dose qui n'est pas moitié du nécessaire. D'ailleurs cette destruction des forêts, au lieu de donner les terres à l'agriculture, n'a créé que des landes et des pentes pelées d'où naissent les torrents et les orages.

[Note marginale] Industrie individuelle contraire à bien collectif. — Épidémie mal réglé corrompt corps entier, gale rentrée, fièvre, etc.

Aussi le climat de France est-il devenu méconnaissable depuis un demi-siècle; et si ce mal faisait les mêmes progrès pendant un autre demi-siècle, on peut dire sans exagération que cette contrée, autrefois surnommée la belle France deviendrait un rude et âpre climat, très-pauvre et désagréable à habiter, comme il l'est déjà par l'effet des lunes rousses qui changent le mois d'avril en un second hiver, auquel succèdent inopinément des chaleurs excessives.

Ces désordres climatiques sont un vice inhérent à la culture civilisée; elle bouleverse tout par le défaut de proportions et de méthodes générales, par la lutte de l'intérêt individuel avec l'intérêt collectif. Toutes les améliorations rêvées et tentées par les hommes de l'art deviennent par l'abus des exploitations individuelles autant de germes de ravage. La Civilisation se perd par ses travaux mêmes. Tout pays arrivé à la pleine Civilisation ne tarde pas trois siècles à se déchirer de ses propres mains par l'impéritie des cultures qui dégradent les montagnes, les fleuves, l'atmosphère, tout enfin; et ce vice a lieu avant même qu'on n'arrive à la pleine population, car les pays peuplés, comme la France et la Chine, ont encore plus d'un tiers de leurs terres en friche; la Chine en a moitié. Mais dès qu'une région civilisée ou barbare a défriché seulement moitié, elle marche aux excès climatiques par le vice de distribution proportionnelle dans les cultures où tout est subordonné à la fantaisie individuelle, toujours contraire à l'intérêt général.

Je ne m'occupe de ces désordres que sous le rapport des atteintes qu'ils portent à la santé de la planète. Mais pour conclure sur l'ensemble de la planète, il faut d'abord analyser le mal.

L'agriculture civilisée et barbare, dont on nous vante les prodiges individuels, a la ridicule propriété de dégradation collective; elle détruit son propre sol au lieu de l'améliorer. Donnons-en un exemple tiré des deux cantons les plus célèbres du globe dans l'âge ancien et dans l'âge moderne: je vais citer les campagnes de Troie et de Paris. J'extraits ces notes d'un ouvrage de M. Rauch sur les ravages causés par le déboisement.

Troie. — « M. de Choiseul-Gouffier a vainement cherché dans la

» Troade le fleuve Scamandre, qui, du temps de Pline, était encore navigable. Son lit est aujourd'hui desséché, parce que les cèdres qui couronnaient le mont Ida, où il prenait sa source ainsi que le Simois, ont été depuis long-temps abattus. » On peut ajouter à cette note de M. Rauch que pareil ravage a été commis dans toute l'Asie mineure, la Chaldée, la Perse, la Lybie, la Mauritanie dont les campagnes si fertiles autrefois sont à présent transformées en déserts de sables. On estime que la Perse, région autrefois si féconde, a maintenant les 11/12 de ses terres en friche par suite des abattis de forêts et du tarissement des sources. Le voyageur ne remarque pas ces ravages comme il les déplore aux rivages de Troie. On ne nous nommera pas, canton par canton, l'immense espace de ces contrées ravagées, parce que chacun d'eux n'a pas été, comme celui de Troie, chanté par un Homère. Il n'est pas moins certain que dans tous les anciens empires d'Asie et d'Afrique, et même dans la Grèce, le ravage est le même qu'à Troie.

Voyons le même fléau s'appesantir par degrés sur nos campagnes perfectibilisées ; je vais, des rives poétiques du Scamandre, passer aux rivages prosaïques de la Seine (1), citer les campagnes de Paris. Voici ce qu'en disait, en 1804, dans les journaux, un propriétaire de la vallée de Montmorency. L'article est signé Cadet de Veaux. Je le transcris :

« La diminution des eaux qui fertilisaient notre vallée de Montmorency ne tardera pas à lui faire perdre les épithètes de belle, de riche que lui ont prodiguées les Tressan, les Joan-Jacques. Bientôt on doutera qu'elle ait pu leur inspirer ces descriptions poétiques dont ils ont embellis leurs romans. Les sources nombreuses de ses coteaux nord, taries maintenant en grande partie, n'alimentent plus les ruisseaux dont elle était coupée ; celles mêmes destinées à la boisson de ses habitants suspendent par intervalles leurs tributs ; les bestiaux vont au loin chercher l'eau qui jadis se trouvait sous leurs pas ; enfin les puits se dessèchent et le cerisier, ornement de notre vallée, qui, sur notre sol, ne demande que de l'eau pour engrais, ne jouira bientôt plus de cette humidité bienfaisante à laquelle ne peut suppléer l'industrie du propriétaire. Aussi le volume et l'étendue des eaux de l'étang sont-ils considérablement diminués ; il ne subsisterait même plus sans les coteaux sud couronnés par les forêts de Montmorency et de Saint-Prix qui l'alimentent encore. Qu'on vende ces bois, ils seront bientôt abattus, défrichés, et l'on n'aura

(1) Lebrun a voulu les venger de cette infériorité dans sa belle ode : *Quoi ! de Tibur, de Lucretie*, etc. ; mais si le vers de Lebrun est pindarique, les campagnes de Paris, leurs plateaux insipides et leurs plaines sablonneuses ne sont pas moins prosaïques et mesquines, territoire un des plus mauvais et des moins variés qu'on puisse trouver en France.

bientôt ni bois, ni sources, ni ruisseaux, ni étang, ni poisson, ni moulins; en place de tout cela, on conquerra 40 hectares d'un sol bien aride. Dans une commune de la vallée, un bois de 45 hectares a été converti en terres labourables, et cette commune a perdu la seule source qui l'abreuvait, source que ce bouquet de bois alimentait. »

Ce qu'on vient de lire sur les 2 ruisseaux du Scamandre et de Montmorency est l'histoire de toutes les régions cultivées par des barbares et des civilisés. César dans le récit du siège de *Gergovia* en Auvergne dit que son armée est appuyée de toutes parts à de vastes forêts; les voyageurs qui ont visité l'emplacement de *Gergovia* disent qu'on n'y trouve pas vestige de ces forêts dont parle César, que tout y est nu, effrité, que les terres sont entrainées comme sur toute la chaîne des monts d'Auvergne. Il en est de même sur toute la chaîne des Alpes françaises et bientôt sur toute celle des Pyrénées.

Je trouve dans le même ouvrage de M. Rauch un recueil de doléances de 45 provinces qui décrivent en détail les progrès effrayants que fait l'intempérie par suite des défrichements que nul décret ne peut arrêter en Civilisation. Il est bon de transcrire quelques lignes de ces doléances exprimées par les administrateurs locaux. Observons bien que les plaintes portées ici par les Français sont applicables à toutes les régions de pleine culture barbare ou civilisée, puisque déjà en Russie et notamment dans la province de Tcharkow on se plaint du tarissement des sources que détruisent les déboisements. Cependant la Russie n'a pas encore poussé ce désordre aux excès où il est en pays de pleine culture comme France, Allemagne, Angleterre, Italie (1). Écoutons sur ce ravage les administrations de France dont le langage peut être considéré comme interprète de tous les pays cultivés; on va voir ici que la Civilisation opère constamment à contresens des promesses de la science et que tandis que les philosophes s'occupent à perfectibiliser les abstractions métaphysiques et autres inutilités, le monde civilisé et barbare travaille incessamment à la dégradation physique du globe.

Citons les rapports de 40 villes seulement: l'ouvrage en cite cent qui tiennent le même langage.

Marseille. — On dévaste les forêts de nos montagnes, les torrents encombrant les canaux d'irrigation, on met le feu aux taillis pour avoir plus d'herbes. Notre climat est totalement changé, nos hivers sont plus rigoureux, nos

(*) Les forêts ont été presque détruites en Crimée; aux environs de Sébastopol notamment et sur ce côté de la mer Noire, il n'existe plus vestige des bois très-nombreux qui s'y trouvaient encore dans le siècle dernier. (*Note des Éditeurs.*)

étés plus secs et plus brûlants ; nous sommes presque toujours privés des pluies bienfaisantes du printemps et de l'automne si nécessaires à la végétation dans notre sol devenu aride depuis qu'on a dépouillé les montagnes autrefois richement meublées de bois.

La rivière d'Huveaune charrie avec rapidité les terres dans son lit et pendant neuf mois de l'année elle est à sec par suite du tarissement des sources qui autrefois alimentaient constamment son cours.

Les orages autrefois accidentels et rares sont devenus annuels et réguliers, les oliviers sont déjà presque perdus (dommage irréparable, car Aix et Marseille donnent l'huile parfumée ou musquée, la première qu'il y ait au monde).

Nîmes. — L'olivier semble aujourd'hui vouloir se dérober à un climat devenu beaucoup plus rigoureux qu'autrefois, on ne recueille pas en ce moment la dixième partie de l'huile que ce pays produisait. Les anciennes forêts ne sont plus que de vastes garrigues ou landes.

Béziers. — Les anciennes forêts qui nous garantissaient autrefois du vent du nord sont abattues et la perte prochaine de nos oliviers en sera la suite inévitable : la culture à bras a fait descendre les terres des montagnes ; il ne reste plus qu'un tuf aride, les défrichements mal entendus, les troupeaux dévastateurs, l'impunité, la faiblesse ou mauvaise foi des administrateurs, etc.

Carcassonne. — Un désir immodéré de recueillir a multiplié les défrichements depuis 1770, l'avidité de jouir a dévoré en peu d'années les ressources de l'avenir. Les montagnes ouvertes par la charrue n'ont montré bientôt qu'un roc nu et stérile, chaque sillon est devenu un ravin ; la terre végétale entraînée par les orages a été portée dans les rivières et les mers. Le port de Maguelonne et le vieux port de Cette n'ont plus d'existence que dans l'histoire, le Rhône forme d'immenses atterrissements par les terres ; il y a dans ce département 340,000 arpens de bruyères, terres vaines, landes et pourtant les défrichements continuent ; les montagnes autrefois bien meublées n'offrent plus ni pâturages, ni bois, ni productions d'aucune espèce. L'arrondissement de Narbonne et celui de Carcassonne étaient autrefois couverts d'oliviers, aujourd'hui ces pays tirent d'ailleurs presque toute l'huile qu'ils consomment, le cultivateur est découragé, il craint d'essayer de nouvelles plantations qui pourraient être détruites avant d'avoir porté des fruits.

Avignon. — Avant 1780 on passait plusieurs hivers sans voir de neige dans nos plaines, maintenant il en tombe chaque année au point d'interrompre les communications ; notre climat n'est plus reconnaissable, autrefois l'huile était une source de richesses, elle n'est presque plus un objet d'exportation ; il y a dans la petite province d'Avignon plus de 430,000 arpents de terres incultes : depuis la dévastation des bois, les vents du nord nous arrivent sans obstacles et chargés de tous les frimas des régions boréales, l'olivier prospérait autrefois dans la vallée de Sault, il s'est réfugié dans quelques abris isolés.

Mirepoix. — Le prix du bois a doublé en sept à huit ans et dans certaines communes on ne peut en avoir à aucun prix. La vallée de Seurat n'en a plus, les habitants sont forcés d'en aller chercher dans les communes voisines. Il y a dix ans qu'il n'y a plus de muriers aux environs de Pamiers et de

Mirepoix; on trouve difficilement du bois pour les constructions et réparations des bâtiments, les déprédateurs abattent indistinctement et arrachent les jeunes plants, les plateaux sont sans arbres, la population voisine de l'Espagne diminue et recule étant chassée des hautes vallées par le manque de combustible.

Alsace 1798. — Les forêts abattues tant dans les plaines que sur les montagnes ont ouvert des passages aux vents qui font périr les fleurs des arbres et des vignes, changent les pluies en ondées, les montagnes en rochers stériles et les plaines en champs brûlants. L'influence de ces désordres sur la santé de l'homme n'est pas moins pernicieuse.

Bretagne. — On ne brûle plus dans certaines contrées que des genêts et des fientes de Roscoff; on arrache les arbres fruitiers pour les brûler; à Plougastel il n'y a maintenant pas un buisson, les chèvres menacent les taillis et les clôtures d'une entière destruction.

Bourgogne. — Les vignobles de Dijon et d'Auxerre disent : Il n'y a plus de futaies et on va manquer de merrain; depuis environ 25 ans on a recours, pour les bois de tonnellerie, aux forêts des Vosges et le prix de ces ouvrages a plus que triplé dans l'espace de 20 années (1); les sécheresses sont extrêmes, des villages considérables sont réduits à faire des trajets de 2 ou 3 lieues pour aller chercher de l'eau. Les belles fontaines de Druysa qui autrefois ravivaient constamment la rivière d'Yonne, donnent à peine des eaux pour 3 bouches sur 44 qu'elles avaient il y a moins d'un siècle; sur d'autres points les ruisseaux ne sont plus que des torrents.

Pour tout remède les préfets disent qu'ils ont pris des arrêtés! Voilà bien la Civilisation, des décrets et des arrêtés pour empêcher un mal que tout le monde s'accorde à commettre et qui sert les intérêts individuels! qu'elle rende un décret pour ordonner que l'intérêt individuel se conciliera avec l'intérêt collectif, accord impossible dans les sociétés non sociétaires et distribuées par familles incohérentes; l'accord des intérêts collectifs et individuels ne peut avoir lieu que dans les séries passionnelles ou état d'association domestique.

Il est donc souverainement ridicule de s'arrêter à faire des décrets qui enjoignent à la Civilisation de n'être plus elle-même, de changer sa nature dévastatrice, d'étouffer son esprit rapace toujours porté en agriculture comme en finance à dévorer l'avenir, tuer la poule pour avoir les œufs, tel est l'esprit de la Civilisation et des sociétés d'ordre incohérent. Plus on fera de décrets pour les changer, plus leur malaisance croîtra en dépit des décrets: autant vaudrait décréter que les tigres deviendront dociles et ennemis du sang, que les serpents à sonnette n'auront plus de venin. Un tel décret ne serait pas plus ridicule que

(1) Sept années de stérilité survenues consécutivement de 1811 à 1817 ont fait surabonder les futaies, mais n'est-ce pas un remède pire que le mal?

ceux qui veulent inoculer à la période civilisée le caractère des périodes sociétaires où l'intérêt individuel se trouve d'accord avec l'intérêt collectif, effet qui ne peut avoir lieu hors de l'association.

Si on veut arriver à ce but il n'est d'autre moyen que de sortir de la Civilisation. Plus elle accumulera de décrets contre le mal, plus le mal ira croissant, par cela seul que l'intérêt individuel n'est pas lié avec l'intérêt collectif et qu'il y a essentiellement duplicité universelle en mécanique civilisée, ainsi que je l'ai prouvé.

A-t-on jamais fait plus de décrets que sous Bonaparte qui avait l'intention de restaurer les forêts ? mais que sert l'intention, quand il est avéré que les effets sont impossibles en Civilisation à cause du conflit entre l'intérêt collectif et l'individuel ! Aussi les défrichements ont-ils continué de plus belle sous le règne de Bonaparte, et ses décrets n'ont produit autre chose que des ordres de semis que nul canton n'a exécutés ; d'ailleurs il en est des codes forestiers comme de toute la législation. Que prouve la surabondance de lois et de théories sinon la surabondance de vices ? a-t-on jamais fait plus de traités d'économisme promettant équilibre, balance, contrepoids, garantie ? qu'en résulte-t-il ? que l'agiotage et la fourberie croissent en proportion du nombre des théories.

Je n'examine ici que le vice matériel ou dégradation climatérique ; depuis qu'on a tant écrit sur l'agriculture, tant fondé de sociétés d'agriculture, on ne voit de progrès que dans l'intempérie. Les saisons n'ont plus de cours régulier comme elle l'avaient anciennement ; les chaleurs et les froids, les sécheresses et les inondations, tout marche par excès ; il semblerait, aux déplacements de saisons, que la température est devenue une mascarade atmosphérique pour donner le démenti aux jactances de restauration.

Combien dans cet état de choses devient précieuse une découverte qui, entre autres avantages, offre celui d'épargner au moins les 3/4 du combustible que consomme l'état civilisé et barbare, et combien l'on doit reconnaître l'absurdité de ceux qui prétendent arrêter le mal en maintenant la Civilisation qui envenime le mal par les digues mêmes qu'elle lui oppose, témoin les déclarations suivantes extraites du même ouvrage ; ce qu'il dit de la France est applicable à tous les pays cultivés.

Lorraine-Vosges. — Les gardes causent la ruine des forêts, leurs places ne sont recherchées que par ceux qui spéculent sur les débris, quelques marchands profitent seuls de tout le désastre.

Le Mans, 1804. — Les agents de la nouvelle administration forestière (celle de Bonaparte, qui a le renom d'avoir restauré les forêts), n'ont fait preuve d'aucun désir d'arrêter le mal. — Suivent les détails de la connivence des administrateurs avec les dévastateurs.

On voit par ce peu de mots que les agents forestiers coopèrent au progrès du mal au lieu de le réprimer. Le bien n'existe que dans les décrets et les discours académiques. Les sociétés d'agriculture coopèrent de leur côté à étendre la manie des défrichements et d'une prétendue agronomie qui néglige systématiquement le principal pour l'accessoire, qui, préoccupée de quelques raffinements minutieux, laisse détruire les forêts et par suite la température, et imite l'astrologue qui se laisse choir dans un puits en observant les astres.

Je n'ai cité que les provinces du Midi, c'est partout même ravage.

Si de la France nous passons aux autres contrées, le dégât sera peut-être pire encore, ou tout au moins égal. Qu'on en juge par cette lettre du chevalier Azara, ambassadeur d'Espagne à Paris, 44 juin 1802. « Le sol de Madrid, qui est aujourd'hui le plus aride de l'Europe, était il y a 2 siècles le plus abondant en bois, et c'est à cela qu'on doit l'établissement de la cour en cet endroit. Aujourd'hui on fait venir de 50 lieues le charbon pour la consommation de la ville. Les malheurs des 3/4 des provinces de l'Espagne procèdent de la barbarie avec laquelle on y a coupé les bois. »

Le dégât qui se fait en France et en Espagne n'est-il pas le même en tous lieux? Des voyageurs qui ont parcouru l'Angleterre, dont on vante l'agriculture, disent que le bois y est très-rare, que les montagnes d'Ecosse et du Nord y sont tout-à-fait pelées. On porte déjà les mêmes plaintes en Russie, même dans les provinces intérieures où les sources diminuent par l'effet du déboisement.

Dans l'Amérique même où les sources donnaient si abondamment, on se plaint qu'elles commencent à tarir par l'effet des abattis: « le lac Valentia, dit M. de Humboldt, est presque à sec. » Il subit le sort de l'étang Montmorency.

Aux ravages du déboisement la Civilisation ajoute celui des incendies, que l'imprudence allume chaque année là où restent de grandes forêts. Dernièrement le feu en a consumé dans les Apalaches une immense quantité; il n'était pas éteint au bout d'un mois, et l'on peut présager que si la Civilisation se prolonge, Philadelphie et Boston se plaindront sous 30 ans de manquer de bois.

Tel est l'effet des progrès de cette Civilisation dont les Philosophes nous vantent l'extension. Il serait à souhaiter, sous le rapport de la conservation forestière et sous bien d'autres points de vue, que la Civilisation eût été limitée à une douzaine de petits états comme Athènes. Elle aurait fait à peu près les mêmes progrès soit dans les cultures et fabriques, soit dans les sciences et les arts. Athènes, dont le territoire n'était qu'un 100^e de la France, a certainement fait autant que la

France pour le progrès des arts. Genève, état très-petit, donne des prix doubles de ceux qu'on donne à Paris. Les grands États, excepté l'Angleterre, sont donc très-peu de chose pour l'encouragement des sciences et des arts, mais ils sont beaucoup pour la destruction des forêts et la détérioration du climat.

A tous ces fléaux la Civilisation oppose des Jérémiaades littéraires, des illusions académiques et des décrets sans exécution ; mais combien faudrait-il de décrets et de beaux discours pour faire remonter de main d'homme les terres des montagnes qu'on a dépouillées et que les fleuves ont charriées à la mer ? Ne vaudrait-il pas bien mieux pour le matériel du globe que ces régions fussent restées sauvages et que la Civilisation se fût bornée à quelques petits États comme Athènes ?

Les sables ont fait des progrès en même proportion. Les régions de Carthage, de Perse et autres, ont été ensablées par des cultures mal entendues.

La société Barbare, quand elle devient populeuse, tombe à cet égard dans les mêmes vices que la Civilisation, et il est hors de doute que ces désordres ont lieu dans la Chine et l'Inde, comme en Europe et en Perse, et que la constitution climatérique du globe en ressent une dégradation croissante. Peut-on croire qu'aux âges primitifs du globe, le Sahara ou Grand-Désert d'Afrique ait été comme aujourd'hui une mer de sable ? Non sans doute, mais des incendies, les coupes de bois et les troupeaux auront déchaussé les chaînes qui abritaient ce vaste plateau d'Afrique ; ces désordres y auront créé l'excès des ouragans et des sécheresses. Le vice de température, une fois dominant sur un point, a pu faire des progrès sans obstacle et en peu de siècles transformer en mer de sable cette immense région. Ne voyons-nous pas chez nous-mêmes en état de pleine culture des vallées disparaître peu-à-peu ? on assure que la vallée de Barcelonnette ne sera pas habitable dans 130 ans, si la Civilisation et les ravages se prolongent ; l'Ubaye, entraînant les terres des monts que dégradent les troupeaux, a déjà encombré tout le sol du vieux Barcelonnette qui est abandonné : le nouveau n'a, dit-on, pas plus d'un demi-siècle à durer.

Dans l'état d'Harmonie auquel le globe va passer, il faudra environ 300 ans de travaux gigantesques pour réparer les ravages des perfectibilisateurs civilisés, reboiser les chaînes et fixer les sables. Pendant ces 300 ans, on emploiera au moins cent armées de 100,000 hommes chacune pour réparer le ravage causé par les inepties de la Civilisation. Quels beaux éloges on fera pendant ces 300 ans de notre prétendue perfectibilité et du savoir-faire de nos économistes et de nos sociétés d'agriculture ! Le premier soin de la hiérarchie sphérique sera de répartir les forêts en localités et proportions convenables au bien du

climat, d'interdire la coupe de tous les bois qui entretiennent des sources ou qui garantissent des pentes menacées d'effritement par les eaux et les vents et les troupeaux. On distinguera une classe de forêts tutélaires et défensives qu'on se bornera à éclaircir sans jamais les assujettir à la coupe.

J'ai dû insister fortement sur la calamité du déboisement, qui est le principal des fléaux superficiels ou cutanés, c'est un résultat inévitable des cultures civilisées et barbares; en vain tenterait-on d'y remédier tant qu'on n'aurait pas détruit la cause, la duplicité ou conflit de l'intérêt collectif avec l'intérêt individuel; ce vice étant inséparable de l'industrie incohérente, il est absolument inutile de méditer des plans de restauration forestière et climatérique tant qu'on végètera dans l'ordre incohérent, tant qu'on ne sortira pas de la limbe civilisée, barbare, patriarcale, sauvage.

Je ne m'arrête pas à l'examen des autres vices cutanés. L'état sauvage a le défaut de produire des marécages immenses, mais c'est un mal auquel il sera facile de remédier par des creusements de laes et curages du lit des rivières. Ce désordre ne cause pas la 20^e partie du dommage qui résulte de l'effritement des montagnes et du progrès des sables en Afrique et en Orient où les régions autrefois si fertiles de Perse, Chaldée, Mésopotamie, Syrie, etc., ne seraient bientôt que des mers de sable si la limbe sociale se prolongeait 3 siècles.

On doit conclure de ces fléaux cutanés (1) que, si tout est lié dans le système de l'univers, la planète en son matériel, en ses fluides aromaux, doit souffrir considérablement des désordres cutanés si long-temps prolongés. En doutant de cette influence on douterait de la 3^e unité, celle de l'homme avec l'univers; mais puisqu'il est difficile d'appivoiser les esprits avec ces hautes harmonies qui tiennent à l'unité de l'univers, qu'ils se concilient du moins avec les deux autres

(1) Pour complément des maladies cutanées de la planète, nous aurions à mentionner les vices de la mer, les congélations polaires, l'infection bitumineuse et le flux excessif. Le premier rentre dans la classe des vices externes puisqu'il provient de l'atmosphère et non de la mer, il sera corrigé par le retour de l'anneau; le second cessera dès la nouvelle création qui précipitera les bitumes; le troisième, le flux immodéré est de même un fléau temporaire et borné à l'état de la limbe où la mer est influencée exclusivement par un seul de nos 5 satellites: quand ils seront tous réintégrés en conjugaison sur notre globe, et qu'ils exerceront combinément, il en résultera des marées inégales selon les attractions coincidentes ou dissidentes de plusieurs satellites, mais elle seront ménagées de manière que les plus hautes s'élèveront à peine à 2 toises dans l'Océan et soulageront beaucoup les régions basses qui se trouvent inondées comme la Hollande et les bords de l'Indus, du Hoang et de l'Humber. [En marge de cette note est écrit:] définitivement supprimé.

unités, celle de l'homme avec Dieu et de l'homme avec lui-même. Observons combien nous sommes éloignés de ces deux unités.

1^o Celle de l'homme avec Dieu ((industriellement parlant, car je ne m'occupe ici que d'industrie)), dont l'Unité doit naitre d'un code industriel divin, code qu'on n'a point cherché parce que les modernes, croyant la Providence limitée, ont pensé qu'elle n'avait pas avisé à régler le système social.

2^o Celle de l'homme avec l'homme en sens individuel et collectif. Nous avons vu qu'il est dissident avec lui-même par le désordre de ses passions qui le poussent au mal et qui établissent la discorde universelle entre les nations et les individus. Je viens de signaler en industrie une duplicité non moins choquante, celle des nations civilisées et barbares, en collusion pour dégrader la superficie de la planète, vicier ses climatures et par suite ses fluides internes.

Loin de tendre à l'unité, un tel ordre en est l'antipode, et son aspect même à conclure que si l'homme est fait pour l'Unité, il doit en chercher les voies dans une société autre que les périodes civilisée et barbare, patriarcale et sauvage.

Le lecteur, une fois familiarisé avec les arguments sur les unités première et deuxième qui sont à sa portée, s'habitue peu à peu à l'espoir de la troisième unité, selon laquelle il est indispensable que notre globe après son avènement à la destinée sociétaire obtienne un mobilier analogue, une création moulée à contre-sens de la présente dont on ne conservera que les sujets utiles : cheval, bœuf, mouton, etc., puis les inoffensifs agréables : cerf, chevreuil, etc., et les rétifs accidentels ou sujets disciplinables en association comme zèbre et castor, qui, rebelles aux sociétés limbiques, s'allieront très-facilement avec les harmoniques ; ils y trouveront leurs convenances diverses dont l'ordre civilisé ne sait pas déterminer le système, et qu'il n'aurait pas les moyens de leur procurer.

Résumons sur le sujet de cet intermède, sur la détérioration de la planète, causée essentiellement par le déluge et accidentellement par le philosophisme qui a prolongé 25 siècles de trop la durée de la limbe sociale.

On a vu que tout globe qui reste trop long-temps en limbe y perd sa santé et sa fortune ; que cette perte est l'ouvrage des Civilisés et barbares, quant aux vices d'exploitation agricole, mais qu'il est le tort de la Civilisation seule, quant à la durée du désordre : car c'est la première période sociale qui acquiert la faculté du raisonnement, c'est donc sur elle que repose la tâche de trouver l'issue du dédale, et de s'élever au moins des limbes obscures 2, 3, 4, 5 à la limbe ambiguë dite Garantisme, sixième période.

Notre globe, non plus qu'aucun autre, n'a pas été détérioré avant d'arriver à la Civilisation, tous les globes au-dessous du rang de nébuleuse devant passer par les limbes obscures. Une première création leur donne communément les moyens nécessaires pour franchir sans encombre cet âge d'enfance et arriver sains et saufs jusqu'à la sous-transition ou limbe civilisée qui, pourvue du raisonnement, est chargée de trouver l'issue des limbes.

Il est certain que notre globe, après le déluge et les extra-crétions qui le suivirent, passa plus de 4500 ans sans essuyer les fléaux accidentels comme les ensablements de l'Arabie et du Sahara et autres dégâts survenus depuis par la prolongation de l'ordre civilisé et barbare. Les dégâts, comme ensablements de plaines et de mer, effritement de montagnes, n'existent pas dans l'Amérique datant de 5,000 ans, aussi bien que l'Arabie et l'Afrique ; mais l'Amérique ne s'était élevée qu'à la demi-Barbarie qui cultive peu, défriche peu et ne commet pas de ravages agricoles, comme la pleine Barbarie et la Civilisation. Aussi les sources d'Amérique sont-elles encore en pleine activité, versant avec une profusion inconcevable, si on les compare à celles de nos campagnes horriblement appauvries en ce genre. L'Amérique arriverait au même désordre à mesure qu'elle imiterait nos frénésies économiques, nos perfections de Civilisation perfectible.

Puisque les deux sociétés Civilisée et Barbare ont la fâcheuse propriété de détériorer le matériel du sol et la climature, de compromettre par suite le globe entier qui en est lésé dans sa santé et sa fortune matérielle ; puisque de cette lésion de la planète dépendent aussi la santé et la fortune de ses habitants, sachons enfin spéculer sur la restauration de l'une et de l'autre, et reconnaître que le système de nos savants, leur inconséquence de vouloir introduire le bien dans l'état civilisé, qui favorise en tout sens le progrès du mal, est un acte de démence et qu'on ne doit s'attacher, dès à présent, qu'au moyen d'échapper à une société qui ne fournit pas même de garanties aux rois et aux grands, encore moins aux peuples, et qui, au malheur social des humains, ajoute les calamités matérielles et la détérioration croissante du globe.

(La fin au prochain numéro.)

MANUSCRITS DE FOURIER.

DÉTÉRIORATION MATÉRIELLE DE LA PLANÈTE.

(Fin. — Voir la précédente livraison.)

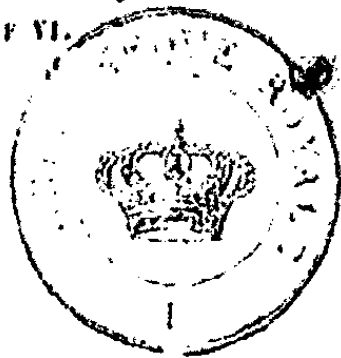
V. APERÇUS DE COSMOGONIE; ARÔMES; ANALOGIES; PENSÉES DIVERSES (*).

L'analyse abrégée des 3 classes de fléaux internes, superficiels et externes, m'a engagé dans divers détails sur les effets surprenants des créations futures et de la restauration matérielle du globe. Des critiques demanderont quel rapport peuvent avoir ces merveilles romantiques avec l'objet spécial de l'ouvrage, avec l'art d'associer 500 familles villageoises ? — Beaucoup de rapport, car s'il est vrai que tout soit lié dans le système de la nature, l'événement qui introduira sur notre globe l'association industrielle et l'harmonie sociale devra se lier à tout l'ordre de l'univers et surtout au matériel de la planète, et exercer sur ce matériel une influence quelconque.

Sans expliquer méthodiquement cette grande énigme, j'en détache des parcelles pour piquer la curiosité du lecteur, lui faire voir que le calcul de l'association industrielle et de l'attraction passionnelle va nous dévoiler tous les mystères du système de la nature, tout le calcul des causes.

Eh ! pourquoi Dieu a-t-il attaché cette prérogative à ces calculs, tandis que tant d'autres ne nous ont conduits à rien ? C'est que Dieu, selon

(*) Nous avons réuni sous ce paragraphe divers fragments épars dans le cahier 11^e, cote 9, et qui n'ont pas été compris par Fourier dans la distribution des matières précédemment imprimées. (Note des Éditeurs.)



le vœu de la raison, a voulu que nos études commençassent par celle de l'homme et de sa destinée sociale; cette branche de science étant la seule d'utilité urgente, il a dû en faire la clé de tous les mystères, la voie d'accès aux connaissances utiles et agréables. Il faut bien une et plusieurs portes d'entrée dans un édifice; les 3 principales étaient l'attraction passionnelle, puis l'association et le garantisme. Nos philosophes, en se battant les flancs pour découvrir quelques voies d'initiation au système de l'univers, ont oublié de disputer sur quels points elles pouvaient être placées. Ils ont agi dans leurs investigations comme un aveugle qui, voulant entrer dans un temple, irait heurter contre divers pilastres, et en conclurait que le temple est impénétrable, au lieu de recourir à l'exploration générale, ou visite circulaire, qui lui ferait découvrir les portes. Ce défaut d'exploration générale est une bévue dont la philosophie ne saurait se justifier. D'ailleurs, avec le seul secours du bon sens et de l'espérance en la bonté de Dieu, on aurait jugé que la voie d'initiation au système de la nature doit se trouver dans les branches de science que l'intérêt et la raison nous ordonnent de placer au premier rang, c'est-à-dire dans l'attraction passionnelle ou étude de l'homme, puis dans l'association ou étude du bénéfice, et dans les garanties ou étude des sûretés collectives et individuelles.

Ces 3 études nous auraient, depuis 25 siècles, ouvert le grimoire de ces mystères du mouvement, réputés impénétrables, et dont le secret sera bientôt entre les mains de tous les enfants, à la honte des philosophes qui auraient pu depuis si long-temps s'en emparer, et qui ont mieux aimé enfouir leur talent dans les intrigues littéraires, et se dispenser d'exploration générale sous prétexte de profonde profondeur des mystères et d'épaisse épaisseur du voile d'airain.

Mais en reprochant ses torts à la philosophie, n'oublions pas de séparer le bon or du faux, répétons qu'elle a parfois d'excellents principes qu'elle refuse de suivre; j'en ai cité 12 auxquels je rends hommage et que je m'impose la loi d'observer fidèlement dans mon traité, entre autres celui de se soumettre aux oracles de l'expérience. Elle démontra en moins de 300 ans la fâcheuse propriété qu'a la Civilisation d'engendrer constamment les 7 fléaux limbiques, et surtout le 7^e, le cercle vicieux. Cette vérité est plus palpable pour les modernes que pour les anciens; ceux-ci, tout novices dans la carrière sociale, étaient pardonnables de se faire illusion sur les caractères de l'hydre naissante; mais après les tableaux que nous a fournis depuis 3000 ans l'histoire dont on vante les leçons sans les mettre à profit, après l'exemple des sottises démocratiques ou aristocratiques de la Grèce et de Rome, après l'épreuve récente des billesées commerciales qui, dans l'Angleterre même, n'ont servi qu'à créer des fourmilières de pauvres, après l'é-

preuve plus récente encore des systèmes philosophiques dont on n'a recueilli qu'un redoublement de calamités, nous avons sur la malfaisance de la Civilisation un superflu d'expérience, et il n'est plus permis à des hommes loyaux de nier que la Civilisation ne soit le fléau de l'humanité, que l'ordre actuel du globe ne soit un véritable enfer matériel et social, que la raison ne doive s'occuper, toute affaire cessante, à en chercher l'issue, et qu'il ne faille donner la plus sérieuse attention à une découverte qui nous ouvre enfin cette issue au moment où les misères humaines et la dépravation sociale sont plus envenimées que jamais.

Un effet très-fâcheux de la maladie de notre globe est qu'elle prive le Soleil de la faculté de fixer les comètes et les implaner. Il lui serait infiniment difficile d'en introduire aucune en plan, tant qu'il n'est pas pourvu de son quadrille d'arômes cardinaux. Il reçoit en bon titre les 3 arômes de Saturne, Herschell et Jupiter, mais il ne peut pas accepter pareil versement de notre globe dont les arômes sont contagieux. De là vient que notre Soleil est un fonctionnaire en suspens, un astre paralysé dans ses opérations principales, faute du quadrille d'arômes cardinaux qui est le plus fort levier d'attraction. Cette entrave, qui dure depuis 5,000 ans, est cause que nos nombreuses comètes, la plupart mûres et prêtes à entrer en plan, sont réduites à graviter en expectative; sans ce retard, on en aurait déjà introduit 102 pour élever notre tourbillon en 4^e puissance, à 134 planètes sur pivot solaire.

Les tourbillons de voûte ne peuvent pas s'élever en 4^e puissance avant que le tourbillon-foyer n'ait pris l'initiative. Après cette opération, qui élèvera notre univers en 4^e puissance, il procédera à sa concentration et à l'établissement de quelques chaînes de postes liant le tourbillon-foyer avec ceux de voûte par des 3^{es} puissances et des 2^{es} ou tourbillon sur nébuleuse. Il paraît que l'empyrée, lassé de nos retards, se dispose à opérer par méthode inverse; on en voit un indice dans les fortes dissolutions de voie lactée observées récemment par M. Herschell. C'est une preuve qu'on fait dans la voûte sidérale des levées considérables de comètes pour porter au complet les tourbillons faibles et en élever un certain nombre en puissance supérieure, élever les nébuleuses ou 2^{es} en 3^{es}, et les 3^{es} en 4^{es}. En conséquence, on a dû envoyer à notre tourbillon, qui est celui d'initiative, une colonne de secours, un renfort suffisant pour l'élever en 4^e degré, sans attendre la tardive opération des [] cométaires que notre Soleil ne peut décidément pas opérer par suite des lenteurs de notre globe qui, embourbé en limbe et incapable d'opérer ses versements, prive le Soleil de son quadrille cardinal. Cet astre a dû notifier à l'aréopage céleste l'entrave dont il est frappé par le retard d'une de ses cardinales; il a dû en donner avis à l'époque de la mort de

César, où il fut affecté d'une grave maladie par l'effet du délai que je viens de citer. Or, en supposant que dès cette époque l'aréopage céleste ait procédé à envoyer à notre Soleil son complément de 4^e puissance, il aura fallu environ 300 ans pour réunir et exercer ladite cohorte. On peut donc présumer qu'elle est en marche depuis 45 à 1600 ans, et, selon les rapports de distance, beaucoup moindres que ne l'ont cru nos astronomes avec leurs lunettes de verre simple et subversif, on peut conjecturer que la colonne qui s'avance à grandes journées a déjà franchi plus des $\frac{3}{4}$ du désert. On peut donc estimer qu'elle n'est plus qu'à 3 ou 4 siècles de nous; elle est conduite par 3 prosolaires et une cardinale hypermajeure destinée à remplacer Saturne qui sera exalté au prosolariat. Toutefois, comme elle s'avance à marches forcées, toutes orbites suspendues pour accélérer et les guides pavoisant en mat, on ne pourrait l'apercevoir avec nos verres défectueux qu'autant qu'elle serait déjà à 20 ou 30 ans de nous. Elle ne peut pas être si rapprochée puisqu'on procède seulement aux levées de voie lactée qui seraient faites depuis long-temps si la colonne de secours touchait aux confins du désert céleste et se trouvait prête à joindre le tourbillon-foyer.

Si la maladie de notre globe porte au Soleil un si grand préjudice, elle n'est guère moins funeste à tous les astres du clavier hypomajeur, qui sont l'ambigüe Vénus et nos 5 satellites futurs, Mercure, Junon, Cérès, Pallas et Vesta, obligés à suspendre tout commerce aromal avec leur cardinale viciée dont pourtant rien ne peut remplacer le service. La privation s'étend aussi aux 3 grosses cardinales qui en sont assez grièvement lésées; mais un résultat des plus dommageables pour le tourbillon entier, c'est l'affaiblissement aromal du satellite recteur nommé Mercure ou Lune favorite. C'est la plus précieuse des 24, elle ne fait que des créations enchanteresses : on en peut juger par 4 de ses produits :

- 1^o La Rose, appelé la Reine des Fleurs;
- 2^o La Pêche, qui mérite le même rang parmi les fruits;
- 3^o Le Pois, qui, en demi-maturité d'ite Pois vert, est le roi des légumes;
- 4^o La Fraise, qui tient à juste titre le sceptre des fruits rouges.

Tous ces produits sont charmants à la vérité, mais délicats et faibles, parce que l'astre générateur étant désemparé de sa cardinale, son arôme perd toute sa force et ne donne que l'ombre des perfections qu'il produira en état de conjugaison. Au lieu de roses hornées à un matin d'existence, il nous donnera des roses d'un mois de durée; même vigueur se communiquera à ses fruits de nouvelle création que nous pouvons voir naitre sous dix ans.

Ce sera pour notre globe un avantage incalculable que de posséder

et régir en conjugaison cette précieuse étoile dont l'arôme typique nous est fourni en simple par la rose, en composé par le pois musqué (1). La seule possession de l'étoile vestale ou favorite du tourbillon élèvera notre clavier satellitique en niveau de valeur avec ceux de Saturne et d'Herschell bien plus nombreux, et quand nous aurons nos satellites vivants et éclairants, et versant en bon titre, on pourra dans un même jardin cultiver un légume à 32 parfums différents au moyen des travaux d'absorption aromale effectuée sur un ou plusieurs des 5 satellites dont on saura sur 32 carreaux aspirer et concentrer les parfums isolément ou combinément par des tentes mobiles. Ainsi tel carreau de pois vert qui n'aura aspiré que de Mercure seul, donnera des pois à parfum de rose pure ; tel carreau qui aura aspiré de Pallas donnera des pois chocolatés à parfum de cacao qu'il faudra sucrer, tel carreau qui aura aspiré de Pallas et Mercure combinément, donnera des pois à parfum de rose et cacao, et ainsi des autres mélanges opérés par 2, 3, 4, 5.

Ces variétés augmenteront après la concentration prochaine du tourbillon ; notre planète pourra à cette époque aspirer directement de Vénus, qui verse en arôme lilas et qui sera très-rapprochée de nous. Il en sera de même de Jupiter et de Saturne.

On jugerait fort mal des œuvres de Dieu si on pensait qu'il eût rien donné au hasard dans certains effets plaisants ou bizarres, comme le barbouillage d'un nez qui a flairé imprudemment le lis, ignorant qu'on doit se désier de la vérité et de certains végétaux qui, étant son emblème, doivent être dangereux comme elle.

Si les dispositions de la nature ne sont point effet du hasard, d'où vient que nous n'en connaissons pas les causes ? Dieu aurait-il voulu nous interdire cette connaissance ? Il n'est donc pas unitaire avec nous ; il nous refuse les lumières dont il nous inspire le désir.

A cela les sophistes répondent que Dieu a dû assigner des limites à notre faible raison, qu'elle ne doit pas pénétrer les profondes profondeurs des décrets ni percer l'épaisse épaisseur du voile d'airain. Nous avons

(1) On peut s'étonner que l'arôme composé, *Pois musqué*, soit moins fort que le simple, dit la *Rose*. C'est un effet nécessaire dans un astre qui est d'ordre simple, et qui ne fonctionne en composé que par transition. Même effet a eu lieu chez Jupiter qui donne son arôme simple, la *Jonquille*, beaucoup plus fort que son arôme composé, le *Narcisse* : contresens apparent, qui devient un effet d'unité hiéroglyphique en ce que Jupiter est une cardinale d'essence contraire aux trois autres, car il est à dominante de familisme, qui est un groupe régi par le principe matériel ou consanguinité, tandis que les trois autres groupes donnent la supériorité au principe spirituel ; aussi leur arôme composé est-il plus fort que le simple, témoin ceux de la Terre, qui sont *Violette* en simple, *Jasmin* en composé.

pourtant, depuis que Newton nous a appris les lois du mouvement matériel, franchi ces barrières, et si Dieu nous initie à ces lois en mouvement matériel, pourquoi nous refuserait-il la connaissance du système entier en ses 4 divisions et la pivotale?

Mouvement matériel	}	X Passionnel ou social.
organique		
aromnal		
instinctuel		

Ne serait-ce pas plutôt la science qui accuse Dieu d'une jalousie dont il est incapable? On a vu à l'article Giraffe qu'il ne nous exclut point de connaître en plein le système du mouvement; j'ai expliqué les causes de la structure organique de la giraffe, les causes de ses formes et facultés. Dieu nous accorde donc cette connaissance des lois du mouvement organique ainsi que du mouvement aromnal. Et où l'ai-je puisée? Dans les lois du mouvement social ou passionnel dont personne n'avait voulu aborder l'étude et qui était la clé des 4 autres.

Nos sophistes, qui parlent sans cesse d'unité de l'univers, ne considèrent pas que Dieu ne serait pas unitaire avec lui-même, qu'il se contredirait lui-même, s'il était à la fois prodigue et avare de lumières. Il en a été prodigue avec nous en géométrie, en chimie, et il en serait avare en théorie d'organique, d'aromnal! Sur quel motif se fonde-t-on pour lui attribuer cette duplicité d'action et de caractère?

Il doit, dit-on, poser des limites à la raison, empêcher qu'elle ne s'engage dans les profondes profondeurs. Eh! quel danger courons-nous à acquérir la connaissance des causes? Quel malheur pourra nous frapper si nous apprenons pourquoi Dieu a donné au rossignol un chant mélodieux, au paon un cri ridicule? Ces lumières, loin de nous être nuisibles, seront autant de leçons qui nous conduiront au bien, au régime sociétaire. On va en juger par l'énigme du paon et du rossignol.

Dans le règne animal, l'association a pour hiéroglyphe pratique le castor, et pour hiéroglyphe visuel le paon. Les yeux dont sa roue est parsemée sont l'emblème de l'ordre sociétaire, de sa magnificence et de sa majesté. Cette série d'yeux rangés en ordre progressif dénote que l'association ne peut s'allier avec les rêves d'égalité et de nivellement de nos philosophes.

Mais pourquoi ce cri rebutant, ce contraste de la voix la plus déplaisante avec le plus superbe plumage? C'est pour peindre l'action individuelle qui est mensongère et discordante. Le plumage attire et charme comme emblème de l'ordre sociétaire; mais l'animal, n'ayant par lui-même aucune propriété sociale et ne s'unissant pas à nos travaux, Dieu nous peint dans son cri la fausseté de l'individu hors de l'association progressive.

Autre énigme sur la laideur extrême de ses pattes. Pourquoi ne les avoir pas ornées comme celles du pigeon ou de l'aigle, et pourquoi deux supports hideux pour porter tant de luxe ? C'est que l'ordre sociétaire et l'opulence qui en résultera s'appuient sur deux âges de pauvreté.

Le rossignol, hiéroglyphe d'harmonie individuelle, nous donne la contre-leçon par la pauvreté de son vêtement. D'où l'on voit que ces profondes profondeurs, loin d'être pour nous une dangereuse étude, sont au contraire des fanaux, des oracles parlants qui nous enseignent dans dans leurs moindres détails que nous sommes destinés à l'association où règneront l'opulence, la justice et la vérité bannies de nos sociétés actuelles.

Une qualité très-nécessaire pour s'initier facilement à la théorie sociétaire, c'est l'esprit religieux, si affaibli dans notre siècle, surtout en France. On aura besoin dans cette étude des 3 vertus primordiales que recommande la religion, et d'abord de la plénitude de foi et d'espérance en l'universalité de la Providence. Nos préjugés nous ont façonnés à la considérer comme partielle, limitée, insuffisante en mécanique sociale, et ayant oublié ou négligé de composer pour nos relations industrielles un Code unitaire. Il faudra se dépouiller de ce préjugé, et croire à l'universalité ou intégralité de la Providence. Nous sommes de même en arrière sur la 3^e vertu, la Charité universelle. Certaines sectes en prennent le masque sous le nom de Philantropie; mais qu'ont-elles fait pour le bien des Sauvages et des esclaves Barbares, quand il est évident qu'elles n'ont pas même pourvu aux besoins du peuple Civilisé, et qu'elles ne s'occupent, dans leur prétendu libéralisme, que des intérêts de la classe riche, sans s'inquiéter de garantir au peuple un minimum social?

Avouons un crime épouvantable que je commettrai dans tout le cours de ce traité. C'est de contredire le parti surnommé libéral et ami du peuple, parti des vrais philosophes, des vrais amis du commerce et de l'idéologie. Je m'engage à prouver que je suis plus libéral qu'eux, quoique rebelle à tous leurs principes et condamnant tous leurs moyens avec leurs kyrielles d'illusions, leurs enfilades de mots sur les perceptions de sensations, d'intuition, de cognition. Ils veulent exercer sur la pensée une inquisition pire que celle de Goa; et l'on peut dire que s'ils ne persécutent pas, c'est qu'ils ne le peuvent pas. Car en conversation (j'en ai fait cent fois l'épreuve) ils sont si tyrans, que, si on ne les attaque pas d'emblée sous le rapport du ridicule et de la nullité évidente de leur science, ils en viendraient au bout d'un quart d'heure à prouver qu'on doit s'agenouiller devant eux et leur faire hommage de toute idée neuve qu'on a conçue, prétention souverainement ridicule.

Et, pour preuve, je possède (peut-être par faveur du hasard) une science neuve qui produit plus d'idées neuves que n'en ont jamais enfantées toutes les sciences philosophiques; et pourtant je n'ai jamais trop su si les sensations naissent des perceptions ou si les perceptions naissent des sensations; d'où il suit que si l'idéologie peut servir à analyser les idées, elle ne peut pas les créer, surtout dans le genre utile où tout restait à faire. Et d'ailleurs ne faut-il pas, en toute science, des théoristes et des praticiens? Ces messieurs savent analyser les idées. D'autres, sans le secours de ce talent analytique, savent produire les idées neuves, talent qui vaut bien celui de les analyser. Que nous importe d'où viennent les idées pourvu que nous en sachions concevoir de bonnes? Ne vaut-il pas mieux avoir beaucoup d'or, sans savoir d'où il provient, que de bien connaître l'emplacement des mines d'or et n'avoir pas le sou? Je suis dans ce cas pour les idées: j'ai à profusion des idées neuves, sans savoir d'où elles naissent. Mon réservoir d'idées est comparable à la source du Nil: on ne la connaît pas, mais elle fournit en abondance, tandis que telle source bien connue et pompeusement titrée, comme celle du [], ne fournit pas même un courant de ruisseau.

VI. SUR LE GOUT DU MERVEILLEUX.

(1^{er} cahier gris plqué, 33^e pièce, cote 9.)

D'où vient le penchant des peuples, même des plus barbares, pour les enchantements, le merveilleux, les miracles, etc.? Dans la section suivante, où je disserte sur les propriétés de l'attraction, il sera prouvé que Dieu ne la distribue jamais en vain, et qu'il la proportionne chez toutes les espèces avec leur destinée, avec les biens dont leur espèce doit collectivement jouir. Il en est de même de l'homme, et s'il n'était pas réservé à un sort de charme continu, Dieu ne lui aurait pas donné cette faculté d'imaginer des enchantements comme le palais d'Armide et autres féeries, dont tout l'éclat et les délices imaginaires sont encore bien au-dessous des merveilleuses jouissances réservées au genre humain dans l'état d'Harmonie où il va passer.

Pour en donner un aperçu, commençons par le merveilleux, d'où nous descendrons à l'utile, selon la règle d'Harmonie de faire marcher l'agréable avant l'utile, puisque le deuxième naît du premier dans ce nouvel ordre.

Un pauvre, direz-vous, est bien fou de rêver qu'il est transporté dans des palais, mais cet homme est destiné à avoir, dès le début de l'Har-

monie ou 8^e période, 600,000 palais, dans chacun desquels il pourra trouver une foule de plaisirs que le plus opulent des monarques civilisés ne pourrait se procurer à aucun prix, ni en bonne chère ni en amour. Ce pauvre, après l'hospitalité universelle, qui est coutume d'Harmonie, aura par toute la terre, en cas qu'il lui plaise de voyager, des spectacles magnifiques, des intrigues sympathiques en industrie et en amour, l'Harmonie ayant partout des corporations de fées et fés qui savent déterminer sur examen de conscience et par formule algébrique la sympathie complète de chacun, soit en amour de sympathie spirituelle et matérielle, soit en cabale gastronomique et amicale de sympathie matérielle et spirituelle. Ainsi, quant aux jouissances générales, ce pauvre trouve dans 600,000 palais des plaisirs fournis en sympathie composée, ou matérielle et spirituelle, tandis qu'un prince ne les trouve souvent qu'en simple dans 5 ou 6 palais qu'il possède. Si nous passons au détail, nous trouverons même balance, en faveur du pauvre d'Harmonie : des végétaux, des viandes et des vins aux 32 saveurs des aromes satellitiques et préparés par des cuisiniers de série passionnelle, devant qui les aigles de Paris ne seraient que des oisons, des avortons. On en verra la preuve très-détaillée au traité du [] pratique des séries.

On ne débutera pas par cette perfection, puisqu'on n'aura pas les satellites ni l'anneau, et qu'au lieu d'organiser d'emblée la 8^e période, comme cela serait facile si j'en donnais la théorie, on n'organisera que la période de 6 1/2, Sérissimplie, qui est une ébauche modeste de la grande association, et qui retardera encore de 3 ans l'avènement à la pleine Harmonie et à l'accession des satellites. Il faut bien se conformer au goût du siècle, qui, tout pétri de subtilités mercantiles et métaphysiques, répugne à toute idée grande, noble et religieuse. Il n'est pas moins vrai que cette influence croissante de l'esprit mercantile n'a pas pu extirper ce goût du merveilleux qui subsiste chez les femmes, les enfants et chez la très-grande quantité des hommes. Continuons donc à le justifier par quelques tableaux anticipés de l'Harmonie.

Je supprime ce qui tient à l'amour, non que le tableau de ses coutumes en Harmonie puisse blesser les oreilles chastes; le parallèle prouverait au contraire que les amours sont très-impudiques et très-dépravés en Civilisation où la céladonie, le plus beau des 2 éléments de l'amour, est impraticable et étouffée par le cynisme ou élément matériel qui règne exclusivement. J'ai des motifs pour ne pas toucher à cette matière, il y a sur d'autres branches assez d'autres moyens pour justifier le goût du merveilleux.

Supposons un homme transporté à 500 ans de la fondation d'Harmonie-

nie, un réveil d'Épiménide, et ce sera le sujet d'une des 40 touches de mon grand traité. Cet Épiménide verrait d'abord, en se réveillant au milieu de la nuit, le ciel éclairé par plusieurs astres de couleurs variées qui, réunis, visibles parfois au nombre de 5, 6 et 7, répandraient dans les nuits sereines une clarté bien préférable à celle des jours. Les 7 flambeaux dont il s'agit seront d'abord nos 5 ordonnées : Mercure, Junon, Cérès, Pallas et Vesta. Vénus sera le sixième flambeau ; il se trouvera à cette époque très-rapproché de nous par suite de la concentration du tourbillon qui s'opèrera dès que notre globe sera escorté de ses ordonnées, et versera en bon titre. Le 7^e flambeau sera Jupiter qui, rapproché de nous à une distance d'environ 20 millions, fera, vu son énorme grosseur, la fonction d'une véritable lune. Dans ses arcs d'opposition, on distinguera ses 4 satellites aussi brillants que l'est aujourd'hui Vénus. A leur voisinage, Mars, plus rapproché, formera un []. Chacun des 7 flambeaux sera beaucoup plus radieux que n'est aujourd'hui Phœbé qui, privée de l'atmosphère et ne présentant pas d'appui à son réflecteur, ne peut donner qu'une lumière décolorée, terne et blafarde comme nous la voyons.

Voilà pour le ciel. En jetant les yeux autour de lui, Épiménide, en cas que le ciel fût couvert et qu'on ne vît aucun des 7 flambeaux célestes, verrait la contrée de toutes parts éclairée par d'immenses fanaux de couleurs variées, à la lueur desquels on distinguerait de lieue en lieue des palais avec des châteaux et belvédères accessoires sur tous les points. Chacun des palais serait à peu près triple du palais des Tuileries, et bien plus somptueux que le galimatias de 7 pavillons confus, mesquins, où réside le roi de France, qui n'a pas même un porche. Entrant dans ce palais, Épiménide y trouverait une race de 7 pieds de haut. Ce sera la taille de l'homme après 16 générations élevées en Harmonie, où la vigueur va croissant pendant 4 siècles. Il verrait cette race plus blanche sous l'équateur que ne le sont aujourd'hui les gens du Nord, parce qu'au bout de 9 générations la race aujourd'hui nègre se reproduira d'elle-même en blanc composé que le contact du Soleil perfectionnera au lieu de l'altérer, comme il arrive du blanc simple qui est couleur de la race subversive.

Épiménide verrait cette nouvelle génération amphibie, comme le castor, le phoque, l'hippopotame et tant d'autres créatures à qui Dieu pourrait bien nous assimiler, s'il n'eût été nécessaire pour l'Unité même que la création actuelle donnât son foyer ou homme en duplicité systématique. De là vient que l'homme est dissident avec le Soleil, dont les rayons le noircissent, quoiqu'ils donnent le blanc et les couleurs à toute la nature ; il est incohérent, dissident avec les eaux par fermeture de la cloison du cœur ; il est incohérent, dissident avec l'air par privation

de l'œil co-nocturne ou clairvoyant la nuit ; enfin il est affligé de toutes les dissidences et incohérences imaginables dont le tableau, qui contiendra une touche entière au grand traité, prouverait la duplicité systématique de la race affectée aux âges de limbe.

Épiménide, en parcourant les mers, verrait cette race amphibie y habiter comme les Néréides et Tritons, y commander, diriger une foule de serviteurs que donnera la nouvelle création à la place des inutiles colosses comme la baleine. Il verrait de grands porteurs dociles s'atteler au vaisseau dans les instants de calme, d'autres aider sous l'eau à placer les filets et lancer le gibier aquatique. Il trouverait les eaux des mers devenues agréables par la précipitation du fluide bitumineux, la combinaison d'un nouvel acide citrique boréal avec un acide mellique austral qui suffiront à couvrir le salin ou mixte, et formeront des trois un composé agréable et aussi supérieur à l'eau douce que peut l'être aujourd'hui le punch à l'eau claire. Retournant en chaloupe dans un fleuve, il y trouverait, au lieu de l'hippopotame qui renverse nos bateaux, un grand amphibie docile et attelé aux remotes ; au lieu du crocodile qui dévore les nageurs, un grand serviteur qui serait leur monture et les conduirait dans les eaux ou sur la surface avec la rapidité du cheval au galop. Il verrait, au lieu d'aigles et de vautours, des oiseaux dociles attelés à des ballons, et les conduisant dans la direction indiquée par le guide. Il trouverait dans l'anti-lion et l'anti-tigre à collier des porteurs élastiques à patte douce et galop rasant et détaché, sur lesquels un courrier, muni d'un masque sous-oculaire pour la respiration, pourrait, en partant de Bruxelles, aller par relais d'anti-lions déjeuner à Paris, dîner à Lyon et souper à Marseille dans une seule journée. Il trouverait autant de merveilles dans les nouveaux insectes et les nouveaux végétaux et minéraux. Puis à l'aspect d'une merveille bien plus grande encore, qui est la mécanique passionnelle ou essor harmonique des 12 passions dans les séries contrastées, il se convaincrait que le goût du merveilleux, répandu chez tous les peuples, n'était point un rêve ; mais qu'il existe sur la terre un rêve très-déplorable, très-irreligieux et très-honteux pour l'homme, c'est de penser qu'un Dieu dont la propriété essentielle est l'Unité de système, ait pu destiner notre globe à un état de choses où tout est duplicité systématique, et où tout présente l'homme en scission matérielle et spirituelle avec lui-même, et la nature en scission méthodique avec l'homme, son foyer.

Sur tous les problèmes de mouvement et de destinée on tombe dans ce même vice, outrager Dieu, lui attribuer des intentions absurdes et même risibles, comme d'avoir fait des astres une légion de paresseux bornés à des promenades perpétuelles et inutiles. Quelques écrivains

ont vaguement conçu l'idée d'un versement d'armes, sans oser assigner là dessus aucun système régulier, ni proposer aucune recherche. La grande majorité a opiné à considérer les astres comme des cohortes de fainéants, opinion commode pour se dispenser d'étudier les lois du mécanisme aromal dont tant d'indices démontreraient l'existence et qu'il nous importait si fort de connaître pour remédier à la détérioration aromale de notre planète.

[Note marginale.] Créations par astres et non par Dieu.

Parmi les outrages que l'opinion fait à Dieu, je puis citer entre autres la prévention d'impenétrabilité de ses desseins, le préjugé qui persuade que Dieu veut nous cacher les lois de l'univers, les méthodes qu'il a suivies dans ses créations, les plans qu'il a adoptés sur le système général des destinées. Il peut convenir à un malfaiteur de cacher ses projets et ses opérations ; mais si l'on admet que Dieu ait agi avec sagesse et justice, quel motif plausible peut-il avoir de nous dérober la connaissance de ses plans ? Loin de là, il est nécessaire qu'ils nous soient communiqués pour justifier à nos yeux la Divinité des désordres apparents de l'univers, du triomphe de l'injustice, de la violence et de la fourberie sur ce globe, tant parmi les hommes que parmi les créations subalternes. Croire que Dieu se plaise à nous cacher les règles suivies dans cette odieuse création, c'est croire qu'il aime à passer dans notre esprit pour fauteur d'injustice et d'oppression. Quels motifs ont pu déterminer Dieu à créer le serpent à sonnette et les 430 espèces de serpents ? où sont les preuves de la nécessité de cette horrible création ? et jusqu'à ce que ces preuves nous soient fournies, comment Dieu peut-il douter que son œuvre ne soit suspectée de persécution ? Et pour n'en citer qu'une branche si Dieu nous inspire à tous une répugnance invincible pour les serpents, *cur* en a-t-il tant multiplié les espèces, dont quelques unes colossales, comme le *Tenné*, attaquent à force ouverte les hommes et les troupeaux ?

Quelques énergumènes de bigoterie nous habituent à admirer ces productions abominables, depuis le serpent à sonnette jusqu'à la punaise, dont on ne peut en aucun sens démontrer l'utilité. Ils veulent qu'on loue ces horribles ouvrages parce qu'ils viennent de Dieu, qui est au contraire impatient de s'en justifier à nos yeux. Il a dû souscrire à ces créations : les règnes sur chaque globe doivent, selon l'unité hiéroglyphique, donner des produits représentatifs du jeu des passions humaines ; le mouvement passionnel étant type des 4 autres, il faut que les œuvres en matériel, aromal, organique et instinctuel peignent fidèlement les effets du passionnel ou social.

[Note marginale.] Si accordez toute puissance vous prenez dans vos filets

car Dieu veut ou ne veut pas création représentative unitaire : si non unité, sa science = [est égale à] qui s'enferme pour tailler des plumes.

En conséquence une création affectée à la première phase où règnent les fléaux passionnels, indigence, fourberie, oppression, carnage, doit représenter en détail toutes les infamies sociales des échelons sauvage, patriarcal, barbare et civilisé que le genre humain est obligé de parcourir avant de s'élever aux périodes heureuses.

Étrange assertion ! diront les opposants critiques : il s'ensuivrait que parce que le genre humain doit être sujet à une foule de malheurs dans la limbe sociale, Dieu doive, pour l'unité, y en ajouter d'autres en affligeant le genre humain d'une création vexatoire qui réunit aux calamités passionnelles et politiques les calamités matérielles.

C'est en effet une double vexation, mais il faut que Dieu pour y souscrire ait eu des motifs bien plausibles : on les verra dès cet ouvrage aux chapitres qui traitent de la destination composée selon laquelle les sociétés humaines doivent éprouver ou double malheur ou double bonheur, les destinations simples étant réservées aux planètes qui gravitent sur une nébuleuse [au dessus du mot nébuleuse a été ajouté : cardinale] ou soleil simple. Ces planètes, qui ne sont jamais qu'au nombre de 12 et tout au plus 16 en orbe simple sans cardinale, éprouvent moins de malheurs dans leurs phases de subversion, mais aussi bien moins de bonheur dans les phases d'harmonie dont la durée est septuple de celle de la subversion. Ainsi, du moment où nous sommes assurés de connaître les voies d'issue de la subversion, nous devons nous réjouir des excès de fléaux dont elle nous accable et les considérer comme gages de pareil lot de bonheur, que va nous donner l'Harmonie dont la voie nous est ouverte et qui, dès son début, renouvellera le mobilier de notre globe par 2 créations dont l'une de la plus haute magnificence.

Quant à présent, si le mal domine si fort dans les créations, on ne peut pas nier que Dieu ne l'ait prévu, qu'il n'ait su en faisant ses 2 créations,

Première subversive composée ascendante en vieux continent,

Deuxième subversive simple ascendante sur nouveau continent,

qu'elles seraient toutes deux, et surtout la deuxième, vexatoire, pour le genre humain. Or, puisqu'il y a vexation évidente selon le vote unanime du genre humain qui, en aucun pays, n'aime les 130 espèces de serpents non plus que les 43 espèces de punaises et autres immondices dont fourmillent ces créations démoniaques, il faut, pour justifier Dieu de cette œuvre infernale, prouver qu'il a dû le faire, quoique à regret, et ne pas le louer d'un mal qu'il a regretté de faire.

Raisonnons sensément en sa faveur.

Il est impossible de donner à un globe naissant et débutant une bonne création ; elle ne peut pas naître d'un système aromal encore imparfait, de même qu'un arbre ne peut pas donner de fruits dès la première année. Il faut du temps pour raffiner les arômes d'un globe et les mûrir au point de développer en moules harmoniques les germes versés. Ce n'est pas à son premier mobilier qu'une planète peut prétendre à une majorité de bons produits ; son système aromal est à l'état impur ou chenille, et ne peut engendrer que le mal en dominance de $7/8$ et le bien en exception de $1/8$; l'astre a besoin de se raffiner pendant quelques mille ((ans)) orbites (plus ou moins, selon sa grosseur), après quoi il devient apte à fournir des créations inverses de la première, et donnant la différence de la chenille au papillon, $7/8$ de bien pour $1/8$ de mal.

A supposer que Dieu pût dès le début nous donner une bonne création (chose impossible), il y aurait absurdité dans cet effet de mouvement. Le créateur serait en contradiction avec lui-même, il tomberait en duplicité systématique s'il adaptait des animaux, végétaux et minéraux bienfaisants aux phases où doivent régner la fourberie, l'oppression et le carnage. Il faudrait par suite créer des animaux malfaisants pour le service des phases où régneront la vérité, la liberté, la philanthropie, phases qui doivent être en rapport de 1 à 8 avec les 2 phases malheureuses : car les harmonies doivent durer environ 70 mille ans, et les 2 subversions 10,000 ans seulement y compris la subversion descendante. Or, lequel serait à préférer, en supposant que Dieu en ait l'option ? Dieu doit-il nous donner les bonnes créations pour les âges subversifs qui durent peu, et les mauvaises pour les âges d'Harmonie qui comprennent $7/8$ de la carrière du genre humain ? Ce n'est pas même une question à débattre et l'absurdité est notoire. C'est comme si l'on demandait que l'homme fût robuste aux âges de 4 à 6 ans, 76 à 80 ans, et qu'il fût faible de 7 à 75 : telle est la demande ridicule de ceux qui voudraient que Dieu pût tirer de bonnes créations des arômes d'un globe naissant ou moribond, qui dans ces deux âges extrêmes doit mouler en subversif, en essor chenille, tous les germes qui lui sont versés ; puis, quand il est raffiné après un laps de temps suffisant pour sa constitution aromale, devient apte à développer les germes en sens harmonique. Il faut alors qu'il se mette en devoir d'obtenir un nouveau mobilier, qu'il détermine et exécute les opérations nécessaires. C'est à quoi n'a pas songé notre globe ; qu'il ne s'étonne donc plus d'être si mal servi du fait des premières créations dont il peut se débarrasser quand il lui plaira, sauf à garder le peu de bien qu'elles ont donné.

((Dira-t-on qu'il doit nous les donner bonnes en toutes périodes, puisqu'il est tout-puissant. C'est avancer double à triple absurdité : 1° Sur la toute-puissance de Dieu, le moindre enfant sait réfuter la superstition et prouver que Dieu ne peut pas l'impossible, ne peut pas vouloir que 2 et 2 valent à la fois 3 et 4 ; il faut qu'ils valent l'un des deux, et c'est outrager Dieu que de lui supposer la volonté de l'impossible. 2° En partant du principe que Dieu ne veut que les dispositions justes et possibles, il ne peut pas vouloir que les extrêmes de mouvement, l'enfance et la décrépitude, soient les âges de vigueur, la vigueur étant un effet de plein développement des corps.))

Les globes étant sujets, dans leurs âges extrêmes, aux vices de système arômal, comme les enfants et les vieillards sont sujets à des vices nombreux dans leur constitution humorale, on ne peut pas en tirer une bonne création tant que ces globes sont dans le début de la phase d'enfance.

Bref, le système arômal d'un globe étant sujet, comme tout ce qui existe, aux phases d'accroissement et décroissement, il y aurait violation des lois d'Unité, si Dieu ne plaçait pas l'ordre vicieux aux phases extrêmes et courtes qui sont celles de la faiblesse, puis l'ordre harmonique et fortuné aux phases moyennes et de longue durée qui sont celles de la vigueur.

Tout ce qu'on peut désirer et attendre de la sagacité prévoyante de Dieu, c'est qu'il nous ménage pour les phases extrêmes tous les secours qui peuvent nous aider à franchir promptement la phase d'enfance qu'on peut abrèger, et agréablement celle de décrépitude qu'on ne peut pas abrèger. Il reste donc à examiner dans les créations actuelles si Dieu nous a ménagé les moyens de franchir promptement la phase d'enfance ou de subversion ascendante.

Certes, nous y aurions languï à perpétuité si nous n'eussions eu que la création éclosée en Amérique, la subversive simple; elle est, quant aux produits sociétaires, d'une stérilité d'autant plus révoltante qu'on la voit horriblement féconde en serpents, caïmans, moustiques, reptiles et autres immondices. Elle donne plus de ces légions infernales qu'on n'en trouve dans l'ancien continent. Telle est la propriété de l'ordre simple tant vanté par les moralistes, il n'a de fécondité que pour le mal. Mais l'ordre composé, même en essor subversif, donne déjà, par scission et transition de 4/8, une très belle dose de bons produits. A ne parler que du règne animal, nous avons obtenu sur le vieux continent un précieux lot de quadrupèdes associés dont quelques-uns, comme cheval, bœuf, mouton, pourceau, seront encore considérés, même après la nouvelle création qui en donnera de si supérieurs en tous les titres.

Nous avons quelques bonnes espèces parmi les oiseaux, mais en bien

petit nombre. A peine sur 2,000 espèces avons-nous obtenu une dizaine de serviteurs passifs, comme poulet et canard, pigeon, etc., et pas un serviteur actif. La disette est pire parmi les poissons et amphibiés où l'on ne trouve que des serviteurs négatifs dont pas un ne s'établit en société passive avec nous. La classe des insectes est également pauvre et fournit à peine 4 espèces de service passif, l'abeille, le ver à soie, la cochenille, le kermès.

La différence des genres éclos en harmonie ou éclos en subversion ne peut être mieux définie que par le parallèle de la chenille et du papillon qui sont le même germe donnant les 2 éclosions. D'ordinaire elles se font en moules séparés, comme chien et loup; il y a antipathie essentielle entre les 2 produits contraires d'un même germe.

Malgré la pauvreté déplorable de cette création dont plusieurs belles espèces, comme zèbre, couagga, castor, vigogne, se rejoindraient à nous dès la 7^e période, elle contient encore un ample aliment, surtout en règne végétal, pour suffire au mécanisme des séries passionnées; et c'est tout ce que nous pouvions attendre de la munificence de Dieu. Il ne doit à aucun globe un mobilier de luxe dans les époques limbiques, puisque ces périodes ne peuvent élever au luxe qu'une quantité infiniment petite de leurs habitants. Or Dieu, ne travaillant et ne devant travailler que pour le bien du grand nombre, serait injuste s'il donnait des créations fastueuses pour le service d'une phase où le luxe doit être le partage exclusif du petit nombre. Si Dieu nous avait donné dès cette création les porteurs élastiques, les contre-lions, contre-tigres, contre-panthères, etc., tous 3 fois plus gros que leurs moules actuels, ce serait sans doute un agrément pour les gens riches qui, avec des relais de contre-lions, faisant lestement 15 lieues à l'heure (4 toises par bond rasant, ou 8 à 10 toises par seconde), pourraient, en partant de Paris à 5 heures du matin, aller déjeuner à Bruxelles à 10 heures, et puis après 2 heures de station repartir à midi, et venir dîner à Paris à 3 heures, sans être plus fatigués que s'ils eussent voyagé dans la berline la mieux suspendue. Ces animaux de prochaine création, qui seront d'un entretien assez coûteux et qui ne pourront pas être monture de la multitude, ne serviraient aujourd'hui qu'à accroître les plaisirs des riches sans rien diminuer au mal-être des pauvres. Dieu, qui ne veut et ne peut que ce qui est juste, n'a eu ni la volonté ni le pouvoir de spéculer de la sorte: il ne l'a pas pu *quia* l'état aromal du globe ne permettait pas que les germes de porteurs associés pussent éclore au-dessus des moules des 1^{re} et 2^e puissances qui en 1^{re} directe simple donnent l'âne, en 1^{re} directe composée le zèbre, en 2^e directe simple le cheval, en 2^e directe composée le couagga. Tous les germes versés pour 3^e puissance n'ont pu éclore qu'en moule dissident ou subversif, et de là est née la superbe

famille des anti-porteurs élastiques, lion, grand tigre, léopard, petit tigre, panthère, etc., au nombre de 18, tous éclos d'une série de germes à porteurs versés par les 9 étoiles du clavier hypermajeur, qui sont, Saturne en pivot, donnant le lion en direct et le grand tigre en inverse; les 7 satellites donnant les divers moules de félins dont quelques-uns avortés; l'ambigu Protée donnant le moule de transition qui est en inverse le chat à poil ras, en direct le chat radieux ou angola.

Ces germes ont dû éclore en moule subversif ou ennemi de l'homme et réduit au tiers de dimension. Je ne m'arrête pas à en expliquer les causes, on les verra dans un traité du mouvement aromal, quand je le publierai. Observons seulement que Dieu n'a ni pu ni dû donner à notre globe ces 18 porteurs élastiques.

Il ne l'a pas pu *quia* sont de 3^e puissance, et qu'un globe de 3^e puissance, comme le nôtre, ne peut dans ses phases de subversion mouler les germes combinés qu'en 2^e puissance. De là vient que la copulation en titre de porteur a pu nous donner le cheval qui est porteur combiné de 2^e période. Le même germe, versé sur une étoile de 2^e puissance, comme Junon, Cérès et Pallas, y sera éclos en moule subversif et aura donné un ennemi de l'homme. Ces 3 étoiles ne peuvent avoir en phase d'enfance que l'âne et le zèbre qui sont porteurs de 1^{re} puissance en simple et composé. Les copulations qui versent des germes de cheval et de couagga n'y éclosent qu'en mode subversif et y donnent 2 coursiers ennemis de l'homme ou foyer.

Ces aperçus, je le sais, auraient besoin de longs commentaires : mais mon but n'est pas d'expliquer le système du mouvement aromal. Je me borne à faire entrevoir qu'il existe là-dessus des lois mathématiques établies par Dieu même sur l'échelle d'éclosions puissanciennes des germes aromaux. Il ne peut pas, sans tomber dans le ridicule, transgresser ses propres lois, ni donner à un globe en phase d'enfance des créations opulentes et élevées en plus haute puissance que celle compatible avec la phase d'enfance et le titre puissanciel de ce globe. Il suffit à l'apologie de Dieu qu'il ait tiré d'un système aromal défectueux tout le parti qu'on en peut tirer pour aider un globe à franchir les échelons de limbe sociale, arriver promptement à la grande industrie et l'association, raffiner pendant cette carrière sa constitution humorale ou aromale, et se mettre en état d'obtenir de bonnes créations dès qu'il sera parvenu aux échelons sociaux qui sont voie directe d'harmonie.

Telle était la tâche de Dieu et des astres auxquels il a confié le travail des 2 créations qui meublent notre globe, tâche qui a été très exactement remplie, ainsi qu'on s'en convaincra par un parallèle des leviers qu'exige l'organisation des séries passionnées et des ressorts fournis en divers règnes par le petit nombre d'éclosions harmoniques obtenues des

deux créations actuelles qui composent le mobilier subversif ascendant.

On peut, d'après cette dissertation, porter un jugement régulier sur le goût du merveilleux, et se convaincre que les esprits mêmes les plus exotiques à se repaître d'illusions n'ont d'autre tort que d'ambitionner trop peu. En effet, qu'un homme conçoive le désir de voyager avec la rapidité de l'hirondelle, chacun le badinera sur sa folle convoitise, et pourtant il n'aura d'autre tort que de désirer trop peu, car l'homme est destiné à jouir en triple sens de la vélocité de cet oiseau. Il en doit jouir en marche terrestre par le porteur élastique ou anti-lion, en marche aquatique par l'anti-crocodile, en marche aérienne par l'anti-condor ou ballonier. De là on peut juger combien l'Attraction est juste dans toute sa distribution. Si nous n'étions pas réservés à jouir du merveilleux, la divinité ne nous en aurait pas donné le désir; elle n'inspire à chaque être que des penchants assortis à ses destins, on peut donc dire en principe : *Nihil est in desiderio quod prius non fuerit in facto*, et considérer toute attraction collective comme augure et gage du bonheur qui nous est réservé sous le règne du code divin ou mécanique des séries passionnées.

Après en avoir fait pressentir les charmes, il est temps de remonter les siècles étourdis qui ont manqué la découverte en négligeant l'étude de l'Attraction. Je vais prouver qu'elle était la seule boussole à laquelle dû se rattacher l'esprit humain s'il eût voulu, selon les conseils de la raison, croire et espérer en l'universalité de la Providence et procéder à la recherche de son code.

VI. NOTES ET VARIANTES.

Une partie des cahiers 1^{er} gris piqué, 33^e pièce de la cote 9, et 2^e gris piqué, 31^e pièce de la même cote a servi de brouillon au cahier 41^e, cote 9, d'où sont tirés les cinq premiers paragraphes. Nous empruntons à ces deux cahiers, ainsi qu'au 3^e gris piqué, 32^e de la cote 9, et nous plaçons sous ce paragraphe septième les variantes et notes qui suivent.

[Page 407, 3^e alinéa, *Pareille modification*. Au cahier 34, cote 9, page 84, on lit cette variante:]

Pareille modification aura lieu dès que la planète passera à l'Harmonie. Elle prendra d'abord la barbe ascendante qui est l'anneau horéal, et, 400 ans plus tard, la barbe descendante ou aurore australe. Elle ne produira pas le fluide spermatique, puisqu'elle le possède déjà, les planètes ayant la faculté d'engendrer peu après qu'elles sont implanées et trempées; mais elle acquerra le fluide unitaire dont on verra une foule d'effets précieux, comme l'extinction des volcans et la cessation

absolue des tremblements, des ouragans et de beaucoup d'autres fléaux, entre autres de la congélation des pôles que je regarde comme la principale calamité du globe.

[On lit, page 412, précédente livraison, à propos de la momie Phœbé, ces mots : *l'on dut penser*, précédés de ceux-ci qui sont rayés : *le conseil sidéral*. Au cahier 33, cote 9, pages 75 et 76, la mention du conseil sidéral se trouve conservée dans les termes suivants] :

Quand le Conseil sidéral nous laissa en satellite la momie Phœbé après le déluge, momie bonne pour un service de 3,000 ans, il ne pouvait pas prévoir que notre Globe croupirait en limbo obscur un temps à peu près double de la période probable et que l'influence colossale de la philosophie s'opposerait à toute étude des destinées, détruirait toute foi en l'universalité de la Providence, toute recherche de son Code social.

Je dis influence des philosophes et non pas de la philosophie, car elle est sur ces matières en pleine discorde avec ses propres coryphées. Il existe une scission manifeste entre la philosophie et les philosophes : car si la science prescrit de douter, de consulter l'expérience, il devient impossible de justifier les philosophes qui se jouent si effrontément des principes louables de leur science.

Arguons de cette jonglerie des philosophes pour justifier les spéculations que put faire le Conseil sidéral sur le service de notre Globe confié à la momie Phœbée. Le Conseil ne dut pas prévoir tant de déraison, tant de duperie ; il dut penser que ce globe, pourvu de moyens amplement suffisants pour s'élever en 4,500 ans à une pleine Civilisation, n'y languirait pas long-temps pour peu qu'il fit usage de la faculté de raisonnement qui naît dans cette période et conduit à accuser la Civilisation même, promettant sans cesse le bien et ne donnant jamais que le mal, n'aboutissant qu'à reproduire le cercle vicieux, les mêmes abus sous les mêmes formes.

Le Conseil sidéral dut penser que notre globe en serait dégoûté en moins de 4 à 500 ans, par la continuité des duperies. Chacun de nous se désabuse tôt ou tard sur le compte d'un fripon, par qui il est trompé 10 et 20 fois consécutivement ; malgré les étalages et de belles promesses, on en vient à [] le fourbe au point de n'ajouter foi à aucune de ses paroles. Tel est l'effet qu'aurait dû produire la Civilisation sur des peuples qui auraient consulté l'expérience ; et en supposant à notre Globe cette dose très-ordinaire de sens commun, le Conseil sidéral dut penser qu'il ne passerait par plus de 4 à 5 siècles en Civilisation, qu'au bout de 2,000 à 2,500 ans, l'avènement aux échelons supérieurs, 6 Garantisme, 6 114 Sérigamie serait pleinement effectuée. De là il n'y a qu'un pas à l'Harmonie.

[Cette justification du Conseil sidéral nous amène à reproduire ici un autre passage tiré du même cahier, pages 55 et suivantes, sur une *faute* commise par deux astres lors de la trempé de notre planète] :

Après son entrée en plan et la concentration de la matière cométaire, le Globe subit, selon l'usage, l'opération de la *trempé aromale*, opération dont l'ignorance a fait dire bien des absurdités à nos géologues, tant sur la durée de l'incandescence que sur la formation des montagnes et vallées; tout cela sera expliqué plus loin par la trempé, mais ne ralentissons pas l'exposé sur le monde primitif.

Dire que notre Globe est fort jeune, ce n'est pas dire que le Tourbillon entier soit fort jeune. Dans la théorie du mouvement organique, on verra que ce Tourbillon ainsi que notre Univers dont il est foyer ont plus de 600,000 ans d'existence; mais comme les petits corps sont usés plus vite que les grands, il est dans l'ordre qu'une petite étoile ne dure pas autant que les colossales, comme Jupiter et Saturne, et qu'il faille renouveler une petite planète, comme la Terre, au moins 5 à 6 fois pendant la durée des colossales: car les astres meurent comme les individus.

[Note marginale.] Notre Globe est cardinale miniature; ce sera son nom: flutet, enfant de chœur.

Je prouverai dans le traité de l'attraction que notre tourbillon perdit sa cardinale miniature, il y a environ 9000 ans (12000 ans par décès et 9000 ans par déplanation: un astre n'est pas déplané aussitôt qu'il est mort; on en tire encore quelques services arômaux après sa mort: d'ailleurs on n'a pas toujours sous la main les remplaçants, surtout en étoile de titre supérieur, comme notre Globe) et fut obligé de la remplacer en fixant une Comète au titre aromal d'Amitié, troisième puissance.

Quelques mille ans avant que la précédente miniature ne mourût et fût déplanée, elle tomba, comme d'usage, en limbe descendante, en caducité, en état de subversion aromale qui n'admet plus les conjugaisons; quatre des cinq satellites ou lunes qu'elle régissait se retirèrent, en orbite simple: c'étaient Mercure, Junon, Cérès et Pallas ((un seul des 5, Phœbé, resta pour assister la planète introduite et planétisée en remplacement)). J'ai dit précédemment qu'il suffisait et qu'il suffit encore d'un satellite pour notre Globe; aucune cardinale ne pouvant régir son clavier satellitique avant d'être parvenue aux périodes d'harmonie, ni après en être déchue par déclin de l'âge. Dans les 2 phases d'enfantement et déclin, une cardinale est réduite à un satellite.

((Phœbé, qui avait été chargée de faire ce pénible service, y éprouva des fatigues sans doute bien grandes, puisqu'il en est résulté, il y a

5000 ans, sa mort violente, et aussi imprévue qu'une attaque d'apoplexie foudroyante, mort qui causa à notre Globe le déluge, la catastrophe diluvienne)).

Il resta donc un seul satellite pour assister la miniature caduque et tombée en quatrième phase, et pour, après sa mort et déplanation, assister la Comète introduite en remplacement de cette Comète.

La Comète une fois implanée, concentrée, subit la trempe en 2 immersions aromales, dont la première forma le vieux Continent, la deuxième le nouveau Continent.

La trempe s'opère au moyen de 2 secousses, causant l'ondulation et condensation subite de la lave. La première secousse fut donnée de nord en sud, comme il appert par la direction des chaînes du vieux Continent; à peu près toutes sont dirigées d'est en ouest.

Dans la deuxième immersion, la secousse fut donnée d'est en ouest, comme il appert par les chaînes d'Amérique; toutes ou presque toutes se dirigent de nord en sud.

La trempe est donnée par le Soleil, dont chaque ablution enveloppe et refroidit subitement l'hémisphère qui reçoit l'immersion. L'astre pendant la trempe est agité par deux cordons aromaux des plus grosses cardinales voisines. Ces deux cordons aromaux la serrent en forme de pince et la secouent fortement, afin que la lave, perdant les niveaux, s'amoncèle inégalement. De là naissent les chaînes de montagnes et les abîmes des mers. Ces inégalités du cuir de la sphère sont l'effet de la condensation et du refroidissement subit qui ont lieu au moment où le Soleil lance le bain d'arome glacial pour envelopper un hémisphère entier.

Saturne et Jupiter, qui formaient par cordons la pince aromale, ne méritèrent pas d'éloges dans cette opération. Les deux secousses furent données avec une gaucherie sans pareille. On amassa sur la Tartarie et le Thibet une si grande quantité de lave, que l'on appauvrit toute la région dite mer Pacifique, où il était nécessaire de ménager un ample Continent. Il avorta, et on voit à peine surgir quelques pointes à Otahiti et à la nouvelle Zélande, germes avortés d'une grande Ile qui aurait dû s'étendre d'Otahiti au pôle austral. L'opération manqua *quia* le plateau de Tartarie et les chaînes du Sifan avaient consommé tant de lave que toutes les proportions étaient faussées. Elles le furent de même dans la secousse donnée pour la trempe d'Amérique et effectuée douze heures plus tard. Les dispositions, surtout au Pérou, sont le suprême ridicule.

A la vérité, nos astres ne sont pas habitués à tremper. Ils peuvent avoir de la théorie, mais non pas de la pratique, et c'est le moyen de faire de grandes maladresses. Pardonnons-leur celle-ci, puisqu'elle est

sans remède. Ils n'ont bien opéré que sur le foyer social du Globe, la région de Constantinople, où leur secousse a réussi conformément au plan ; mais ils ont manqué tout le pôle antarctique, toute la région d'O-tahiti qui n'a pas surgi, toute la moyenne Asie, et tout l'ouest des 2 Amériques, etc.

Une de leurs fautes les plus grossières est de n'avoir pas joint la mer Caspienne au golfe Persique. On voit bien que c'était leur but et que le canal devait se prolonger par les lacs Aral et Palkali. ((Passons sur leurs [] topographiques, puisqu'elles sont irréparables)).

La trempo étant effectuée et la planète refroidie à l'épiderme, les mers qui étaient évaporées s'abaissèrent et remplirent les abîmes ; le Globe se revêtit de l'anneau boréal, et les créations commencèrent par la première, dite subversive, composée ascendante : elle fut faite sur l'ancien continent.

[Nous ajoutons encore ici les passages suivants sur les créations et le déluge, tirés des pages 58 et suivantes du cahier 33, cote 9.]

Toutes les planètes d'un tourbillon interviennent dans les créations données à chacune d'entre elles. Chaque Planète est androgyne et copule en arôme masculin versé de pôle nord, en arôme féminin versé de pôle sud. Chaque produit, ne fût-ce qu'un eiron, a été le fruit d'une copulation aromale. Quelquefois la planète copule avec elle-même de nord avec sud, quelquefois la copulation est triple et comprend 3 astres, le Soleil, une cardinale et un satellite.

Donnons un exemple appliqué aux végétaux et animaux : 1° En végétaux, série des fleurs, titre aromal d'amour simple : Herschell et la terre copulant, la Terre de sud, Herschell de nord, engendrèrent l'Iris, fleur à trois corolles, qui porte l'arôme d'amour simple et dépeint les propriétés de cette passion. — Titre aromal d'amour composé : le Soleil et Herschell copulant tous deux ensemble avec la Terre, l'effusion des trois arômes réunis engendre la Tubéreuse, qui porte l'arôme d'amour composé, et qui donne dans toutes ses distributions et propriétés l'image des propriétés de l'amour composé.

Tout produit des règnes animal, végétal, aromal et minéral exige de même une copulation, soit de l'astre avec lui-même, en nord et sud, soit avec un autre astre et quelquefois avec le Soleil, puis avec un 3° astre unissant son arôme à celui du Soleil. Ceux qui font faire une création en 6 jours sont bien expéditifs en besogne, et me permettront de leur dire que le temps des copulations, gestations et procréations employa plus près de 600 ans que de 6 jours. C'est un plaisir pour tous les astres que de copuler et créer : il serait fâcheux pour eux que le terme en fût si court.

Chacun des 32 astres donna en copulation composée, et parentemise du Soleil, une des 32 races d'hommes. Le Soleil donna les 3 pivotales, qui sont la figure droite ou grecque, la concave ou chinoise, et la convexe ou sénégalaise. On pourrait ensuite distinguer 4 races sous-pivotales, comme la tartare, et 4 mixtes, comme la laponne. Il y eut des Albinos natifs, quoique l'espèce humaine ait la faculté d'en produire elle-même.

On s'est trompé en croyant que l'homme nait à la fin d'une création, il nait au milieu, il est créature foyer, et la place d'un foyer est communément au centre et non pas à l'extrémité; d'ailleurs, si les animaux féroces et reptiles de pays chauds avaient été créés avant l'homme, il n'aurait pas pu organiser la première période Eden, qui exigeait l'absence de bêtes féroces.

La création subversive composée ascendante, qui avait déjà employé plus de 200 ans avant la naissance de l'homme, en dura autant après que les 32 races d'hommes primitifs et les 3 races foyeres eurent été installées en groupes d'environ 160 personnes dans les lieux convenables, par les 40 à 30 degrés de latitude boréale, ainsi que sur quelques points du 30 austral et du 70 boréal (côte maritime de Sibérie). Cette latitude de 70° nord était alors un pays très-chaud, parce que l'anneau boréal existait, et donnait au point polaire une température égale à celle de Syrio.

Nos naturalistes se sont battu les flancs pour déterminer la cause qui avait pu amener tant d'ivoire fossile sur la côte de Sibérie. Les uns ont, de leur pleine puissance, renversé l'axe du globe et placé le pôle en équateur: c'est la position d'une planète morte, comme l'est Phœbé. D'autres ont mis en jeu les courants diluviels, qui auraient fait des accaparements d'éléphants morts à l'équateur pour les transporter au pôle et en Sibérie, opinion si ridicule, qu'il faudrait au moins 6 pages pour énumérer les absurdités qu'elle renferme. Ces mêmes géologues ont voulu aussi faire creuser les vallées du globe et les abîmes des mers par les courants diluviels, opinion aussi plaisante que celle de Buffon, qui envoie une impertinente comète heurter le Soleil pour en détacher et faire jaillir 32 éclats d'où seraient nées les planètes. Le titre d'académicien donne d'étranges prérogatives pour la déraison, et l'on peut bien appliquer aux physiciens et naturalistes ce qu'Horace dit des peintres et des poètes :

Quid libet audendi semper fuit aqua potestas.

Bornons-nous à dire que notre globe, avec sa prétendue perfection de raison, avait grand besoin de connaître, pénétrer les lois de la nature pour modérer un peu les licences de ses savants et donner congé à bon

nombre de leurs systèmes. Quelle est donc cette manie de mettre toujours en jeu les hypothèses les plus monstrueuses pour expliquer des faits très-ordinaires ? Si les ossements d'éléphants sont amoncelés dans la région de haute Sibérie, c'est une preuve que l'espèce y a existé à une époque reculée où ce pays était chaud et habitable pour des éléphants. Ils y avaient été créés comme au Sénégal et au Bengale, et ils y vécurent jusqu'à la disparition de l'anneau boréal, qui frappa ces régions de stérilité subite, et couvrit leur pôle d'une croûte glaciale que nous pouvons faire disparaître sous 5 ans, en ramenant l'anneau que produiront les créations 3 et 4, neutre simple ascendante et neutre composée ascendante.

La 1^{re} création finie, on procéda à la 2^e, subversive simple ascendante, qui fut faite en Amérique sur un plan très-pauvre, comme tout ce qui est d'ordre simple : aussi ne donna-t-elle aucun des animaux essentiellement composés, tels que les porteurs à bride, cheval, âne, zèbre, couaga. On prétend avoir trouvé récemment un porteur à bride en Amérique ; on dit même que les Sauvages le nomment vaïtupi : ce sera le produit de quelques ânes échappés des caravanes civilisées, et dénaturés légèrement ou améliorés par l'influence du climat étranger, comme l'onagre et le ezigghital, qui ne sont que des variétés de l'âne.

Il est connu que l'âne s'embellit dans l'état sauvage. Or, le vaïtupi peut être un bel onagre comme ceux dont parle Salomon. Les voyageurs qui l'ont trouvé auront un peu rabattu sur la longueur de ses oreilles pour en faire un concurrent du cheval : « A beau mentir qui vient de loin. » Attendons pour juger qu'on ait vu le prétendu cheval. Je ne parle ici ni en sceptique, ni en détracteur, mais en homme fondé à croire, par calcul de mouvement intégral, qu'il n'existe pas d'autres porteurs à bride que les 4 nommés.

Les hommes créés dans le nouveau continent furent très-pauvres en moyens de progrès social. Quel était le dénuement d'un pays qui n'avait ni cheval, ni bœuf, ni mouton, ni pourceau, ni chameau, ni éléphant, ni volailles de basse-cour, ni aucun des végétaux qui font la richesse de nos jardins et de nos vergers ! Ces Américains *primitifs* ne s'élevèrent donc pas au-dessus de l'état sauvage ou 2^e période. Ils ne débutèrent point par la période 1^{re}, Sérigamie. L'Amérique n'eut point de Paradis terrestre.

Il n'en fut pas de même dans l'ancien continent, où les hommes, aidés par une petite masse d'animaux et végétaux précieux, organisèrent une société très-heureuse qu'on a nommée Paradis terrestre, et qui est la 1^{re} période indiquée au tableau par le nom de Sérigamie, limbe hypermixte ascendante.

Il faut se garder de croire que les animaux de la création aient été

d'espèce grossière comme ceux que nous voyons redevenus sauvages dans nos forêts, tels que l'aurochs ou bœuf brut et le mouflon ou mouton brut, ce sont des dégénérescences ; les premières races créées étaient égales aux plus belles de nos jours. Il en était de même des végétaux, et les premiers groupes d'hommes trouvèrent dans leurs domiciles des animaux et fruits aussi beaux qu'on puisse les avoir aujourd'hui en pays chaud et fertile comme l'Italie.

Même perfection existait parmi la race humaine ; elle avait communément 6 pieds un pouce 1/2, taille moyenne des hommes primitifs et en proportion celle des femmes. J'excepte les 4 races mixtes savoir : Japon, Patagon, Albinos et Nègre de Guinée à face écrasée, qui dès le principe s'écartaient en plus et en moins du cadre général. Nous en voyons encore aujourd'hui des preuves dans ce qui reste de ces races. Nous voyons d'autres écarts dans les races à grosses jambes et grosses têtes ; ces gradations qui nous semblent des difformités sont des effets très harmoniques en cadre général *subversif* qui doit contenir :

24 races d'octavo majeures et mineures.]

4 races mixtes.

4 cardinales.

3 foyères.

5 diffractées. Total 40. Je n'en compte que 32 *quia non* foyers et diffractés en théorie de mouvement.

((La création d'Amérique étant d'ordre simple ne donna en race humaine que 12 espèces de gammes, un foyer, 2 transitions, le Patagon et l'Esquimau barbu, enfin une diffraction, le Darien.))

Ces détails seraient assez indifférents s'il n'importait de distinguer les 2 créations, dont l'une faite en simple, ne pouvait conduire les sociétés humaines que jusqu'au 4^o échelon dit Barbare. On sait que les empires tant vantés du Mexique et du Pérou n'étaient peuplés que de misérables Barbares, bien éloignés de valoir notre Barbarie pleine du vieux continent, les Japonais, Indoux, etc., qui sont des prodiges d'industrie. Les empires américains n'étaient que des Barbares en 1^{re} phase et non au plein.

Tel fut le système des créations quant au matériel. Il n'est pas pressant d'expliquer d'où je tire ces notions. Cette nouvelle source de science va être bientôt ouverte à tout le monde par la publication d'un traité de l'Association composée et de l'analogie universelle. Jusque-là il faut se contenter d'aperçus, d'abrégés, sur tout ce qui sort du cadre de cet ouvrage, dans lequel je ne dois autre chose que l'Association simple et les détails d'attraction nécessaire à l'organiser.

Si l'ancien continent n'eût reçu qu'une création aussi pauvre que celle d'Amérique, il n'aurait pas pu s'élever plus haut que la première

phase de Barbarie. Posons donc en principe que sur un globe les progrès du mouvement passionnel ou social sont dépendants de l'état du matériel ou mobilier, et réciproquement du passionnel au matériel. C'est une règle que j'aurai souvent occasion de rappeler au sujet des créations futures.

La 1^{re} création faite sur l'ancien continent avait distribué les êtres de telle manière que les hommes primitifs n'avaient sous la main que des moyens de richesse et de concorde. Cette concorde se fondait sur la connaissance instinctuelle des séries passionnées ou ordre d'industrie naturelle et attrayante.

Je décrirai leur système social au petit traité de Sérigamie qui se trouvera au 4^e tome de cet ouvrage ; on y verra comment ces hommes qu'on croit faussement avoir été grossiers surent d'instinct former la série passionnée dont nous n'avons pas su en 3000 ans d'étude retrouver la théorie. Disons brièvement que ces premiers hommes savaient former la série passionnelle. Comment se peut-il faire que des êtres tout-à-fait ignorants et réduits au seul instinct pussent parvenir à une perfection sociale dont nos perfectibiliseurs n'ont pu retrouver le secret en 3,000 ans ?

C'est une question à laquelle je ne m'arrêterai pas ici, puisque j'en fais l'objet d'une section spéciale où elle sera traitée en grand détail ; il n'en est guère de plus digne de notre attention, et ce sera le sujet d'une fâcheuse apostrophe aux archéologues. Leur tâche principale devait être de déterminer quel était le régime social de ces nations primitives dont toutes les traditions attestent le bonheur et qui, sans doute, connaissaient quelque mécanisme domestique différent du nôtre et compatible avec l'harmonie des passions dont nous sommes si éloignés dans notre organisation par familles incohérentes et non associées.

Il est très certain que les premiers hommes, dans l'ancien continent, avaient les moyens et l'instinct de former la série passionnée, gage exclusif d'harmonie collective. Ce qui leur en garantit long-temps la faculté, ce fut l'absence des bêtes féroces et reptiles qui avaient été créés presque tous vers l'équateur ou les latitudes nord et qui devaient mettre environ 300 ans à s'avancer vers les lieux habités par les hommes du 35^e degré.

Elles y étaient bien parvenues au bout de 400 ans, et à cette époque la 2^e création s'achevait en Amérique. Cette création avait donné entre autres produits le fluide bitumineux austral, qui vint infecter les mers auparavant bornées au fluide salin boréal qu'avait donné la 1^{re} création. Alors notre planète commença à devenir très contagieuse et Phœbé en fut considérablement fatiguée, quoique très-robuste. Il fallait qu'elle le fût pour qu'on lui eût confié le service d'une étoile, aussi pré-

cieuse qu'une miniature sidérale naissante ; d'ailleurs, il n'y a dans notre tourbillon que des astres d'élite et de grande vigueur. On choisit tout ce qu'il y a de mieux pour un tourbillon foyer d'univers, de même qu'on choisit les hommes distingués en force ou en bravoure pour en former la garde d'un prince.

Certains dogmes nous enseignent que les astres n'ont d'autres fonctions que la fainéantise, qu'ils sont bornés à tracer des orbites et faire d'inutiles promenades. Il n'en est rien. Les astres ont entre eux un service aromal très-actif par absorptions et résorptions continuelles. Toutes leurs relations s'exercent par les colonnes et jets d'ardmes se glissant sur le cordon des deux astres, comme on voit un dragon d'artifice glisser sur une corde. Nous ne voyons pas ces communications, elles n'en existent pas moins et donnent au commerce sidéral autant d'activité qu'il y en a chez nous dans un grand port où le mouvement des vaisseaux et des denrées est perpétuel.

Peu de temps après la 2^o création et l'infection des mers bitumineuses, l'anneau boréal s'éteignit et le pôle boréal se couvrit de glaces ; alors périrent la plupart des créations du nord, éléphants et autres. Le globe devint si contagieux, il fut atteint d'une maladie aromale si pernicieuse que Phœbé, son serviteur, en fut victime. Cette lune mourut presque subitement, son agonie fut convulsive et violente, l'astre ne se soutenait plus dans son orbite, le cordon était faussé ; Phœbé se ruait sur la terre qu'il approchait en périgée jusqu'à 2 ou 3000 lieues, l'équilibre des mers fut rompu ; elles furent extravasées et submergèrent les continents où leurs ondes s'élevèrent et portèrent des coquillages à 400 toises du sommet des Alpes. Tout le mobilier fut détruit, quelques peuplades échappèrent. Il paraît que le déluge fatigua peu les hautes régions de Tartarie et du Sifan, ce fut là que diverses hordes purent échapper à la tourmente et conserver le souvenir de l'état primitif, qui se trouve dans toutes les religions et traditions des Orientaux. Le déluge fut court et la tradition qui lui assigne un compte rond de 40 jours est à peu près la vérité. Ce fléau n'aurait pas eu lieu si la maladie de Phœbé avait été lente et qu'on eût eu seulement deux mois pour aviser à la relever de poste par une de ses 3 coordonnées, Junon, Cérés et Pallas.

La calamité fut si prompte que les astres n'eurent pas le temps de porter secours ; il eût fallu que l'un des 3 satellites hypomajeurs, Junon ou Cérés ou Pallas, tous trois conjuguables avec la terre vint déplaner Phœbé ou s'implaner avec elle ; mais peut-être les 3 astres se trouvaient-ils alors en pose de conjonction dans un arc opposé à celui de notre globe, il aurait fallu à l'un d'eux 4 ou 6 mois pour arriver, et Phœbé était déjà morte au moment où ce secours aurait pu nous être

administré. Après sa mort elle fut réorbitée fixement et cessa de ravager la terre.

Un astre, quoique mort, privé d'atmosphère et de végétation comme l'est Phœbé, peut encore fonctionner à titre d'aimant, effectuer certaines absorptions et résorptions aromales qui, à la vérité, n'ont plus la vertu qu'elles auraient de la part d'un astre vivant. C'était donc pour notre globe un piètre serviteur que la momie Phœbé, mais il parait que le poste était devenu si contagieux que personne ne voulut le prendre, et ce qui le prouve c'est que le remplaçant de Phœbé, la petite étoile Vesta, qui a été introduite en place, depuis la mort de Phœbé, et qui est de même titre aromal, ne veut point s'installer à sa place et attend que la Terre se soit purifiée par un traitement convenable, par avènement à l'Harmonie. La contagion qui a tué l'une pourrait tuer l'autre et nous causer un second déluge; il est donc plus prudent de nous laisser cette momie pour le service d'appui aromal jusqu'à ce que nous soyons rétablis en état de salubrité.

Ainsi l'a jugé le Conseil sidéral, qui pourrait bien installer Vesta à son poste satellique s'il n'y voyait pas de danger.

Après la réorbitation de Phœbé il fallut s'occuper de remeubler notre globe ou tout le matériel des créations était à peu près anéanti; les astres s'empressèrent de lui faire des versements capables de restaurer d'abord sa santé; ensuite l'anneau boréal reparut, et les 2 créations recommencèrent sur le même plan que le précédent, mais elles furent plus pauvres, il parait même que plusieurs espèces avortèrent et qu'on put à peine faire éclore les $\frac{2}{3}$ des germes, car la création du vieux continent devrait donner à elle seule 405 espèces de quadrupèdes; on n'en trouve guère que 370 dans les 2 continents qui sont à peu de chose près explorés. Quand les régions inconnues pourraient compléter le nombre des 405, il manquerait encore 134 espèces qui sont dues pour la création d'Amérique et qui paraissent avoir avorté en grand nombre.

((On ne compte pas dans le nombre des quadrupèdes certains amphibiens, comme le crocodile et le caïman, qui sont bien quadrupèdes, quoique d'espèce mixte et amphibie. Je sais bien qu'à ce compte on pourrait ajouter à la classe des quadrupèdes les lézards, crapauds, grenouilles, tortues, etc. C'est un problème à débrouiller; je ne m'engage pas dans cette discussion, sur laquelle il me faudrait divers renseignements que je ne m'arrêterai pas à chercher, ayant à faire de m'occuper de ma tâche spéciale, qui est la Théorie de l'Association simple et les notions accessoires qui sont rigoureusement nécessaires, comme le tableau des révolutions sociales qui nous ont conduits à la Civilisation et nous ont embourbés dans cette [] société.))

Quelques géologues pourront élever des doutes sur les extra-crédations, en observant qu'on ne trouve aucune trace des animaux des deux premières créations qui étaient plus abondantes, et devaient avoir donné plusieurs espèces différentes ; mais il n'y avait pas là de pharmaciens pour embaumer les corps des animaux que fit périr le déluge. Il est très-possible que l'ivoire fossile de nord Sibérie appartienne aux éléphants de création anté-diluvielle, et même il est douteux que la post-diluvielle ait donné des éléphants au pôle et en nord Sibérie. Si on retrouve leurs ossements d'ivoire à fleur de terre, c'est un indice que le déluge n'aura pas inondé les régions polaires autant que les équatoriales, et cela dut être ainsi, car la pression que Phœbé agonisante exerçait dans ses ruades en périégée opéra bien plus fortement sur l'équateur que sur les pôles. Au reste, si nos pharmaciens actuels, bien inférieurs à ceux de l'ancienne Egypte, ne savent pas conserver 1000 ans une momie, comment s'étonnerait-on de ne trouver aucun reste d'animaux qui moururent il y a 5000 ans, et ne purent certainement pas être embaumés ? On trouve des coquillages et poissons pétrifiés jusqu'à 400 toises du sommet des Alpes, mais ces êtres sont aquatiques et non pas terrestres. Il n'est donc pas étonnant que les vagues du déluge aient pu les transporter fort loin, puisqu'ils vivaient dans les ondes, où n'aurait pas vécu un éléphant, ni même un quadrupède amphibie comme l'hippopotame.

Achevons sur le monde, la société primitive ou Eden, d'après le principe énoncé plus haut, *que les progrès du mouvement passionnel ou social sont, sur chaque globe, en raison des moyens fournis par le matériel ou mobilier, et vice versa du passionnel au matériel*. Il est hors de doute, et je le prouverai dans le *Traité du mouvement*, que la période 4^{re}, Sérigamie ou Paradis terrestre, ne put pas se réorganiser après le déluge : elle n'avait déjà pas pu avant le déluge s'établir en Amérique, faute de troupeaux et de fruits en variété suffisante.

Les peuples de l'ancien continent, dans cette nouvelle carrière post-diluvielle, débutèrent donc par une Sauvagerie légèrement phanérogame, comme on l'a trouvée à l'île d'Otahiti à l'époque de la découverte. Les Otahitiens étaient à la période $1 \frac{3}{4}$, qui est beaucoup plus près de l'état sauvage que du sérigame. D'ailleurs, ils ne pouvaient pas former la Série, qui exige un mobilier très-varié en animaux et végétaux.

Ajoutons que, dans ces créations post-diluvielles, notre globe, très-vicié en aromes, tant par la catastrophe que par le fluide bitumineux qui corrompait les arômes versés en copulations sidérales, donna en plus grande abondance les reptiles et animaux nuisibles ; il avorta tout-à-fait sur la série des quadrupèdes nains combinés, comme petits chevaux,

petits bœufs, affectés aux enfants de 5 à 6 ans. C'est une perte des plus fâcheuses, et qui a suffi pour empêcher parmi les races post-diluvielles la formation des séries instinctuelles et de la période Sérigamic.

Cet incident a été pour notre globe la source de tous maux, car si le mécanisme de la série passionnelle confuse eût pu se former après le déluge, cet ordre n'eût-il duré qu'une génération, il en serait resté des traditions assez fixes qui auraient piqué la curiosité et l'émulation chez les peuples parvenus à la haute industrie, comme les Grecs et les Egyptiens ; mais les notions transmises en Orient par les peuplades échappées au déluge furent bientôt si vagues et si dénaturées, que le monde social n'en tira aucun fruit, ne fit aucun effort pour retrouver le mécanisme des séries passionnelles. Cet incident a causé le malheur de notre planète, en prolongeant 3000 ans de trop le chaos Civilisé, Barbare et Sauvage.

[Complétons cette note par le passage suivant, tiré du même cahier 33, p. II, sous 59 :]

Ces retards peuvent se rapporter à 2 fléaux, les uns causés par le déluge, les autres par la philosophie.

1° *Le Déluge*. Sans cette catastrophe, notre globe serait depuis 4000 ans organisé en pleine Harmonie. La création primitive, beaucoup plus riche que celle qui a suivi le déluge, nous aurait conduits rapidement à la 7^e période : on n'aurait pas langué plus de 4000 ans dans la limbe civilisée, barbare, sauvage, car les progrès sociaux d'un globe sont d'ordinaire en raison de ses richesses matérielles. Il est certain qu'avec un mobilier aussi pauvre que celui de l'Australie, on ne pourrait pas même s'élever à une Barbarie pleine ; avec celui d'Amérique, pas au-dessus de la Civilisation ; avec celui d'Europe, Asie, Afrique, on pouvait aisément parvenir à la Civilisation ; aussi a-t-elle peu tardé à y germer. Mais nous n'avons pas, dans cette création post-diluvielle, des produits acheminant au Garantisme, ou 6^e période : on ne pouvait y arriver que par le secours du génie, qui, sur notre globe, est nul en études sociales.

C'est donc d'abord à la pauvreté de la création post-diluvielle que nous devons imputer nos retards et notre marche de tortue. La plupart des fléaux matériels du globe, la formation et les déserts de sable n'auraient pas eu lieu si notre globe eût été mis en pleine culture depuis 4000 ans. L'état sablonneux de l'Arabie n'est point un vice d'origine, c'est un de ces [] auxquels sont sujets tous les globes, quand ils tardent trop à organiser l'Harmonie, qui, en moins de ((16)) 7 générations, peut élever une planète à l'exploitation générale.

☾ Réduits à un extrême dénuement par la misérable création qui nous a été donnée après le déluge, nous n'avons pu avancer que lentement à la Civilisation; aussi estime-t-on à près de 4500 ans les temps obscurs ou fabuleux au sortir desquels l'Humanité, arrivant à la Civilisation, ou 1^{re} période raisonnante (non pas raisonnable), a été affligée d'une nouvelle entrave, qui est la philosophie, ou déraison sophistique, et rébellion à l'expérience, qui dans les premiers siècles de Civilisation condamne tous les systèmes philosophiques. Par le seul fait des résultats toujours bornés aux 7 fléaux, cette science a réussi à nous confiner dans l'état limbique.

[Il convient aussi de rapporter ici ce passage du même cahier 33, page 51, sur les astres à découvrir et sur les arômes] :

Des 32 astres, il en reste 2 à découvrir : ce sont les mixtes Protée et Sapho, coadjutrices de Saturne et Herschel; on peut les chercher au voisinage de leurs cardinales : elles sont, quant à la dimension, plus grosses que Mars, plus petites que Vénus.

Il y a de plus 3 planètes complémentaires à découvrir, et peut-être un plus grand nombre; on les trouvera entre les 2 claviers de Saturne et Herschel. C'est le corps de réserve qui n'est pas compté dans les 32, non plus que le foyer et les résidus.

Nos astronomes, complètement ignorants sur la composition et la distribution d'un tourbillon sidéral, ainsi que sur tout ce qui touche au mouvement aromal, n'ont pas entrevu que sur les 4 cardinales il doit y en avoir une de dimension *miniature* ou infiniment petite. Elle n'a pas, pour cela, moins d'aptitude à porter ses touches ou lunes. Leur conjugaison ne dépend pas de la force ni de la pesanteur, mais d'affinités aromales; aussi les 4 lunes, Junon, Cérès, Pallas et Vesta qui sont d'arôme majeur, ne se conjugueraient-elles jamais sur l'énorme Jupiter, fussent-elles rapprochées de lui à proximité de ses satellites. Si la règle d'attraction, *en raison directe des masses*, avait l'influence que lui ont attribuée les astronomes, comment le nain, l'atôme stellaire, qu'on appelle Vesta et qui n'a que 120 lieues de dimension, ne se conjuguerait-il pas sur l'énorme Jupiter, ou tout au moins sur Mars ou la Terre, sur cette Terre qui, portant un astre dix fois plus gros que Vesta, pourrait bien attirer en satellite ce pygmée, si l'attraction *en raison directe des masses*, avait l'influence que lui attribuent les astronomes qui, tous, ignorent que cette influence directe des masses n'est réelle et efficace que sous la condition d'affinité aromale; à défaut de quoi le plus grand colosse, comme Jupiter, n'attirera et ne conjuguera pas le plus minime des astres.

[A ajouter à la page 436, précédente livraison, le passage suivant sur le déboisement et les impôts, tiré du cahier 34, page A, sous 8.]

Je transcris un paragraphe, extrait d'un journal, où M. de Humboldt s'élève contre ce vice inséparable des cultures civilisées et barbares, vice qui détruit peu à peu la superficie du globe en ruinant successivement les diverses régions qui arrivent à une culture complète.

« En abattant les arbres qui couvrent la cime et le flanc des montagnes, les hommes, sous tous les climats, préparent aux générations futures 2 calamités à la fois : le manque de combustible et la disette d'eau (1). Les arbres, par la nature de leur transpiration et le rayonnement de leurs feuilles s'enveloppent d'une atmosphère constamment fraîche et brumeuse ; ils agissent sur l'abondance des sources, non, comme on l'a cru si long-temps, par une attraction particulière pour les vapeurs répandues dans l'air (2), mais parce que, en abritant le sol contre l'action directe du soleil, ils diminuent l'évaporation des eaux pluviales. Lorsqu'on détruit les forêts, les sources tarissent ou diminuent ; les lits des rivières, restant à sec pendant une partie de l'année, se convertissent en torrents chaque fois que de grandes averses tombent sur les hauteurs. Comme avec les broussailles on voit disparaître la mousse et le gazon sur la croupe des montagnes, les eaux pluvieuses ne sont plus retenues dans leurs cours et, au lieu d'augmenter lentement le niveau des fleuves par des filtrations progressives, elles sillonnent, à l'époque des grandes ondées, le flanc des collines, entraînent les terres éboulées et forment des crues subites qui dévastent les campagnes. »

« Voilà sans doute une autorité bien respectable, ajoute le journaliste, et des leçons pleines de sagesse ; mais si l'on affecte un peu d'estime pour les savants, on les écoute peu, et quoique le combustible soit fort cher, tant qu'on trouvera du bois au chantier on rira des torrents et de la diminution des sources ; un jour on sera forcé de se rendre à l'évidence : on prendra des précautions tardives, et, comme le dit le peuple, on fermera la cage quand les oiseaux se seront envolés. »

Le critique a raison : notre civilisation perfectible ne reconnaît ses

(1) C'est être bien accommodant que d'y voir deux calamités seulement ; il serait facile d'y en trouver une douzaine ; 3° la fréquence des ouragans ; 4° le refroidissement du climat ; 5° l'irrégularité des saisons et de chaque température ; 6° l'entraînement des terres inférieures ; 7° l'envasement des fleuves ; 8° les atterrissements maritimes ; 9° les crues torrentueuses ; 10°... (Note de Fourier.)

(2) Beaucoup de gens différeront de l'avis de M. de Humboldt, et persisteront à croire que l'arbre attire les vapeurs, ce qui ne l'empêche pas de remplir les autres fonctions indiquées par ce savant. La nature n'est pas si bornée dans ses moyens, et l'arbre peut avoir une douzaine de fonctions. (Note de Fourier.)

sottises que lorsqu'elles sont irréparables et lorsque, selon les tableaux de M. Rauch, le bois qui, en 1750, coûtait 30 sous la corde en Lorraine, y coûte aujourd'hui 30 fr. Ces savants mêmes qui dissertent bien sur les torts de la Civilisation voudraient-ils me permettre de signaler les leurs et la bévue qu'ils commettent tous au sujet du remède ?

Si l'on rassemblait tous ces écrivains et administrateurs dont je viens de citer les doléances et qu'on leur proposât d'indiquer un remède au déboisement, tous opineraient pour le banal et illusoire secours des décrets, codes et voies répressives qui ont du succès aujourd'hui et n'en ont pas demain. Les besoins d'un gouvernement, la négligence d'une administration suffisent pour paralyser les plus beaux décrets. En quel temps fut-on mieux convaincu du dommage causé par le déboisement, et cependant les autorités mêmes y coopèrent à tort ou à raison. Dernièrement on décréta en France une vente de 150 millions de forêts nationales; beaucoup de députés se récriaient sur ce qu'on allait aggraver le mal déjà si énorme. Le ministre des finances trancha la difficulté en disant : *Il faut des fonds*. Eh ! en quel temps ne faudrait-il pas des fonds ? L'administration civilisée ne marche guère à l'économie. Laissez les empires se reposer un peu, les guerres renaitront pour quelque préséance d'ambassadeur ou quelque grief de même force, et il faudra de plus belle *des fonds*, puisqu'il en faut déjà tant en pleine paix. Ce besoin d'argent qu'allègue un ministre, chaque particulier le répète et chacun coupe sans mesure parce qu'on veut, dit-on, *faire de l'argent*. Représentez à un propriétaire, à une commune qu'ils vont effriter les hauteurs dont la terre est meublée, faire entraîner les terres par les vents et averses, ils vous regarderont en pitié en disant : *Après nous le déluge*, et tous les décrets possibles n'empêcheront pas que, depuis le ministre jusqu'au paysan, chacun ne s'accorde à dévaster les forêts tout en convenant qu'il faudrait les ménager. On ne peut pas même faire exécuter les semis ordonnés dans les lieux où l'effritement est le plus actif.

Il n'est donc pas possible en Civilisation de remédier à un mal inhérent à la Civilisation ; vouloir que cette société opère le bien sur un [] quelconque c'est vouloir que la ronce porte des roses. Les savants devraient donc enfin se rendre à l'expérience de la Civilisation et chercher un système social qui n'ait pas, comme l'état civilisé et barbare, la propriété d'isoler, de faire discorder l'intérêt collectif de l'intérêt individuel, et qui, au lieu de les faire mettre en opposition, les fasse au contraire coïncider dans tout le mécanisme social. Ce problème, qui semble si effrayant si on spéculé sur les méthodes civilisées, serait déjà à moitié résolu dans la sixième période, Garantisme, et pleinement résolu dans la septième ou association simple.

Nous avons vu par les témoignages unanimes sur les dommages du déboisement que l'ordre civilisé et barbare est sur ce point le tableau fidèle du jeune homme qui perd sa santé et sa fortune; mais le mal ne s'étend pas aux seules régions cultivées, car le bouleversement du climat d'une zone ou partie de zone influe plus ou moins sur les autres et par suite sur le globe entier. C'est donc la planète en masse qui est compromise et non pas quelques régions.

[Au passage sur les animaux domestiques mentionnés page 530, précédente livraison, ajouter la note suivante, tirée du cahier 31, page 9.]

Il faudrait, pour compléter le tableau, ajouter un article sur le bonheur des animaux dans l'association. Cette promesse va sembler bien plaisante aux Français qui n'ont pas plus douce jouissance que de torturer les animaux en disant: Pourquoi sont-ils chevaux? Pourquoi sont-ils moutons? Je prouverai, dans un chapitre spécial, que tout étant lié dans le système de la nature, le sort des animaux domestiques est lié au sort des hommes, et qu'il n'y a pas de bonheur pour les hommes là où il n'y en a pas pour les animaux, serviteurs de l'homme. Le bien-être des animaux, en perfectionnant les espèces au physique et au moral, devient pour l'homme une source d'enrichissement et d'agrément. Les civilisés, et surtout les Français, n'ont sans doute pas senti cette vérité, car ils sont acharnés à torturer les animaux et les user de bonne heure, au préjudice de l'homme, dont ils feraient la richesse en cas de ménagements.

[Variante et note pour le premier paragraphe de la page 501, présente livraison: *Ces variétés*, tirées du cahier 33^e, cote 9, page 80] :

Ces variétés augmenteront après la concentration prochaine du tourbillon, car notre planète pourra, après cette opération, aspirer des 4 mixtes neutres et des 3 autres cardinales; de Vénus, qui verse d'arôme lilas; de Jupiter, qui verse d'arôme narcisse; de Saturne, qui verse d'arôme lis; d'Herschell, qui verse d'arôme tubéreuse. Elle aspirera de même de tous leurs satellites et par versement indirect: alors les variétés de saveur des végétaux s'élèveront à l'infini et par suite celles des animaux.

Ces aperçus, qui peuvent sembler bizarres, mais qui du moins sont intéressants, auraient besoin d'être étayés d'une théorie du mouvement aromal; mais j'ai prévenu que les éclaircissements et beaucoup d'autres qui resteront à désirer ne peuvent trouver place que dans le traité complet de l'attraction dont cet ouvrage est un prélude. C'est assez qu'on ait entrevu l'étendue des fléaux dont notre globe est affligé par le re-

tard d'avènement aux destinées, fléaux qui, en s'étendant sur 5 astres, nos serviteurs présomptifs, et en compromettant la santé de ces astres, nous prépareraient de fâcheuses privations pour la suite. « La suite !!! mais y serons-nous dans cette suite de temps, et que nous importe ce qui se passera dans quelques cents ans, » répliquent des gens sans lumière et sans religion. — Si vous croyez à l'immortalité de l'âme et à l'unité de l'univers, quel séjour pensez-vous que puisse habiter votre âme après cette vie ? Ne doit-elle pas rester sur la planète et en partager le destin tant que cette planète sera vivante, c'est-à-dire pendant 80 à 85,000 ans ? — « Mais, répliquent-ils, qu'y fera-t-elle pendant ces 80,000 ans, jouira-t-elle du bonheur des périodes harmoniques ou périodes 9 à 24 ? » — Oui sans doute ! — « Mais comment en jouira-t-elle ? » — Eh ! c'est trop demander à la fois ! Je ne vous ai pas promis le traité complet du mouvement, mais seulement un traité partiel.

[Le passage ci-après tiré du cahier 31, cote 95, p. 91 peut être ajouté comme note relative aux cinq mouvements mentionnés page 502.]

On a déjà reconnu, quant au mouvement matériel, qu'il est entièrement coordonné aux mathématiques. On a reconnu pareil effet sur le mouvement organique : la structure d'un corps organisé, la charpente osseuse, le jeu des muscles et viscères, tout ce mécanisme suit rigoureusement les lois mathématiques.

Il en est de même en mouvement instinctuel des animaux : l'abeille, la guêpe, le castor, l'araignée, dans leurs travaux, sont tous géomètres. d'instinct et ne s'écartent jamais des lois mathématiques : or, ces êtres étant mus directement par Dieu, obéissant à l'attraction brute sans intervention du raisonnement, il en résulte que Dieu régit mathématiquement le mouvement instinctuel, qui est bien voisin du passionnel, et c'est un grand indice de pareilles [] dans le mouvement passionnel.

Je n'ai rien dit du mouvement aromal parce qu'on n'en connaît pas le système que j'expliquerai en abrégé dans cet ouvrage. En attendant, on voit que nos opérations sur les arômes, sur le tonnerre, la poudre, les gaz et autres n'ont de succès qu'autant que nous suivons les lois mathématiques auxquelles sont assujétis les mouvements matériel, organique, instinctuel. Nous voyons d'ailleurs que les arômes dirigent tout mathématiquement, témoin la marche des astres et leurs conjugaisons réglées par affinités d'arômes. Et si 4 des 5 mouvements suivent ces lois, peut-on présumer que le mouvement passionnel ou social n'y soit coordonné ? S'il s'en écartait, l'auteur du mouvement, le créateur des passions ne serait plus unitaire, et le système du mouvement tomberait en duplicité.

[Note pour la fin du paragraphe V, p. 504, tirée du cahier 31^e, cote 9, p. 30.]

Je viens de prouver que la philosophie moderne, en pratiquant les principes qu'elle nous recommande sans cesse, aurait fait rentrer l'esprit humain dans les voies de la science utile et aurait fait un progrès colossal dans la carrière : dix années auraient suffi aux savants pour obtenir plein succès en suivant les règles que je viens d'extraire de leurs écrits.

Au lieu de suivre cette marche, qu'a fait la science? elle s'est enfoncée dans les subtilités scolastiques, dans une controverse idéologique tellement inutile, qu'elle est devenue un objet de risée, non sous le rapport du raisonnement, mais par pitié pour l'importance que mettent les auteurs à de pareilles futilités, d'où on ne recueille en dernière analyse aucune connaissance neuve ni utile, outre qu'on n'y peut puiser aucun dogme fixe et qui ne soit sujet à controverse interminable.

J'ai essayé de prendre connaissance de ces torrents de perfectibilité, et l'on m'a mis entre les mains un ouvrage de M. Ancillon, de Berlin, qui a commenté et analysé les divers systèmes les plus récents, ceux des Kant, des Fichte, des Schelling et autres controversistes qui, selon l'usage, se détruisent l'un par l'autre, comme faisaient les anarchistes en 1793 qui s'envoyaient tour à tour à l'échafaud. Quelle a été ma surprise en voyant que le résumé des profondes lumières de ces savants est de nous apprendre qu'il existe un Dieu, une âme, un univers! On savait tout cela sans le secours de la métaphysique moderne; mais, pour donner du lustre à ses prétendues nouveautés, elle les produit en jargon inintelligible, assez semblable au style des romanciers qui emploient à chaque idée une longue tirade, de grands mots, et nous disent que « la lune promenait son disque argenté sur les confins de la voûte azurée, » c'est-à-dire qu'il faisait clair de lune. Ainsi les idéologues, au lieu de dire une *pensée*, disent une *aperception de sensation de la conscience du moi humain*. Je fus prodigieusement étonné lorsque j'appris qu'au lieu d'avoir des pensées, j'avais des *aperceptions de sensation de la conscience du moi humain*. J'étais ébahi comme le bourgeois gentilhomme quand il apprend que depuis 50 ans il fait de la prose sans le savoir.

Plaisanterie à part, le genre humain est cruellement mystifié par la classe de savants qu'on nomme métaphysiciens. C'était à eux qu'était dévolue la tâche importante du calcul des destinées et des études préparatoires sur Dieu, l'homme et la nature. Au lieu de procéder à l'ouvrage, il nous ont égarés dans les controverses les plus frivoles, et quand on leur objecte les résultats funestes, les misères croissantes, les villes pavées de mendiants, ils répliquent en vantant la perfectibilité de civilisation perfectible, etc.

[On peut compléter ce passage par celui-ci tiré du 2^e cahier gris-piqué, 23^e pièce, cote 9, p. N, sous 52.]

Le tort primordial des philosophes, le péché originel des sciences dites incertaines, c'est l'emploi de la raison simple ou raison humaine arbitraire, sans intervention de la raison divine et mathématique.

On n'a jamais commis cette faute en affaires matérielles. Dès que les hommes ont commencé à construire, ils se sont conformés scrupuleusement aux lois géométriques, et ils ont reconnu de plus en plus que tout édifice manquerait de solidité et s'écroulerait avant l'achèvement si on s'écartait des règles mathématiques. Aussi l'homme, dans les travaux matériels, a-t-il fait d'immenses progrès parce qu'il a eu le bon sens de se rallier à la raison composée, c'est-à-dire d'employer la raison humaine en sous-ordre et en accessoire de la raison divine ou mathématique, et de condamner toutes les fantaisies systématiques nommées lois des hommes, qui sont démenties par l'expérience.

On n'a jamais suivi, en mécanique sociale ou passionnelle, cette méthode dont on avait obtenu un plein succès en mécanique matérielle. On n'a tenu aucun cas de l'expérience; elle confondait amplement les joies des hommes. Il suffisait des 7 fléaux limbiques, tels qu'indigence, fourberie, carnage, etc. pour démontrer que la raison humaine, à elle seule, n'est pas capable d'aucune conception en harmonie sociale. On n'a pas même songé à rechercher comment on pourrait appliquer la raison divine, c'est-à-dire les mathématiques, aux édifices passionnels et sociaux. Les hommes, dans l'origine de la Civilisation, se crurent capables de faire à eux seuls des lois, des codes et des constitutions qui ne sont que lois arbitraires et non pas un code venant de Dieu. Or, tout ce qui vient de Dieu est mathématiquement réglé en passionnel comme en matériel : dans ses plus petits ouvrages il se conforme à la science éternellement juste et vraie, à la Géométrie, et depuis les insectes, qui construisent mathématiquement leurs rayons de miel, jusqu'aux planètes, qui gravitent mathématiquement en raison directe des mouvements et inverse du carré des distances, nous voyons que toute Harmonie dirigée par Dieu se conforme strictement aux lois mathématiques; d'où nous devons présumer que si l'on voulait arriver à quelque système d'Harmonie pour les sociétés humaines, il fallait en chercher la voie dans l'application des mathématiques au jeu des passions humaines.

((Les passions et attractions passionnelles étant créées par Dieu, dont toutes les œuvres matérielles sont mathématiques, elles doivent être coordonnées à cette science, à défaut de quoi il n'y aurait pas d'unité dans le système de l'univers, et Dieu serait juste en œuvre matérielle, arbitraire en œuvre passionnelle, opinion répugnante, inadmissible, et

d'où l'on devait présumer que l'énigme désolante du but des passions et de l'harmonie sociale tenait à quelque théorie sur l'application des calculs mathématiques au jeu des passions humaines.) A la vérité c'était une recherche fort embarrassante, et les savants auraient couru risque d'y consumer inutilement leurs veilles tant qu'ils n'auraient pas découvert la clef de ce grimoire, l'ordonnance des passions par séries de groupes contrastés ; mais en avouant que le problème était fort épineux, j'observe qu'on aurait dû au moins le proposer, il aurait conduit aux discussions sur les vues de Dieu, qu'on n'a jamais scrutées raisonnablement. Il n'y a eu partout, au lieu de religion éclairée, que superstition, fanatisme ou demi-religion ; jamais aucune piété raisonnée, aucune confiance raisonnée en la plénitude et l'universalité de la Providence. Pour peu que la foi et l'espérance en Dieu eussent régné chez une nation, elle aurait pensé que Dieu ne peut pas être prévoyant à demi ; qu'il a dû aviser à nos plus pressants besoins, entre autres à celui d'un code social unitaire et applicable à toutes les nations. Tout soupçon de l'existence du code divin aurait conduit à s'exercer sur les voies de recherche et, par conséquent, à étudier par analyse et synthèse l'attraction, seul interprète commun entre Dieu et l'univers.

A défaut d'esprit religieux, chaque siècle a donné dans l'égoïsme et a voulu faire des lois pour une contrée exclusivement. Il était clair que de pareils codes ne pouvaient pas s'accorder avec les vues de Dieu, qui ne fait distinction ni de civilisés, ni de barbares, ni de sauvages, et dont le code social doit être applicable à tous les peuples et applicable par attraction, sans aucune contrainte, puisque Dieu ne régit les univers que par attraction.

[Page 507, présente livraison, 40^e ligne : *il trouverait les eaux de la mer,* ajouter comme note le passage suivant, page V-25, sous 58 du cahier 33:]

J'ai classé au tableau du mouvement social 2 sortes de phénomènes connus et 2 d'inconnus. Un tableau complet en devrait contenir beaucoup d'autres, et je donnerai une liste additionnelle de quelques-uns que je n'ai pas insérés dans ce tableau pour ne pas le compliquer. La principale lacune qu'on peut y observer est celle des mutations de fluides marins. Nos mers sont infectées par un fluide bitumineux qui n'existait pas dans la création subversive composée. Il fut l'ouvrage de la subversion simple, et fut donné par versement du pôle austral avant le déluge. Ce fluide bitumineux, qui se conserva après le déluge dans les extra-crétions, fut la cause qui les vicia et qui fit éclore à contre-sens les germes de beaucoup de serviteurs utiles dont nos mers se trouveraient meublées sans cet incident. Les éclosions sont de deux espèces, la subversive ou chenille, l'harmonique ou papillon. Tout ce que nous

aurions obtenu de serviteurs combinés ou associés maritimes à dû éclore en moules insociétaires attaquant l'homme, tels que le requin et autres, à la place desquels nous aurions eu de beaux et utiles serviteurs si le fluide bitumineux eût été engendré plus tard et entre les 2 créations post-diluvielles.

Les fluides marins qui, aujourd'hui, sont au nombre de 2, le salin boréal et le bitumineux austral, subiront beaucoup d'absorptions et transformations par la naissance de nouveaux fluides. Je n'en ai pas parlé dans le tableau, non plus que des croisements et décroissements de l'obliquité écliptique. Ces détails auraient compliqué à l'infini l'échelle que j'ai cru devoir réduire à 4 phénomènes.

[Ajoutons encore ici la note suivante sur la Passion, du cahier 33, page K, sous 42, quoiqu'elle soit rayée, — probablement parce qu'elle a été transportée ailleurs.]

((Je pourrais dire que la société dont je vais traiter n'étant plus la Civilisation ni la Barbarie, on ne doit pas y appliquer les coutumes amoureuses de Civilisation, ni s'étonner que ces coutumes varient de la Civilisation à l'Association composée, comme elles varient de la Barbarie à la Civilisation. Argumenter de la sorte ce serait parler raisonnablement. Or, puis-je ignorer que la passion ne veut entendre à aucune raison, et pourrait-on espérer de moi une bonne théorie des passions, si j'avais la sottise de penser que les raisonnements ont quelque influence sur la passion ? il n'en est rien. On verra dans la théorie que je publie sur l'équilibre des passions qu'elles se contrebalancent et se dévorent l'une l'autre ; mais que la raison n'a sur elles aucun pouvoir. Il faut donc, pour faire agréer un traité de l'équilibre passionnel, spéculer sur les vœux des passions et les flatter en tout point, sauf à faire absorber l'une par l'autre. En prenant cette marche il sera facile d'arriver au but et de faire demander la théorie d'association composée par ceux mêmes qui l'entraveraient sur une simple annonce, par prêtres et philosophes.))

[Autre fragment :]

Pénétrons-nous de l'esprit qu'il faut apporter dans cette étude. Le disciple échouera en attraction comme en poésie, s'il n'a la première disposition exigée par un grand maître de l'art,

S'il ne se sent du ciel l'influence secrète.

Eh ! quelle est cette influence du ciel en étude d'attraction ? c'est le penchant aux passions nobles et libérales ; c'est la persuasion que le

genre noble ou plaisir de l'âme, est au-dessus du genre ignoble, ou plaisir des sens, autant que Dieu est au-dessus de la matière, quoiqu'elle intervienne concurremment avec lui dans le mécanisme de l'univers.

Ceux qui seront bien imbus des maximes de la philosophie moderne, ceux qui pensent avec les entrepreneurs de perfectibilité qu'il n'y a point de Dieu, point d'âme, qu'il faut mépriser l'esprit religieux, l'esprit céladonique et tous les liens purement spirituels, qu'il faut n'admirer que le commerce, le mensonge et l'agiotage, ceux-là, dis-je, doivent fermer le livre plutôt que de continuer une étude qui les rappellerait à chaque page au respect de la Divinité, de la liberté et des impulsions libérales qui doivent présider à toutes les relations d'Harmonie.

Quel but devons-nous nous proposer dans l'art social comme dans tout autre ? C'est de mettre en balance les 3 principes dont se compose la nature, le matériel, le spirituel et le distributif ou mathématique.

{ Terminons ces fragments par cette magnifique expression de la foi toute puissante de Fourier on Dieu et en l'Humanité, — page 43, cahier 29, coto 9 : }

Nous allons faire un pas de géant dans la carrière sociale. En passant immédiatement à l'Harmonie, nous échapperons à vingt révolutions qui pourraient ensanglanter le globe pendant vingt siècles encore, jusqu'à ce que la théorie des Destinées eût été découverte. Sachons faire même progrès dans la carrière de la raison, dans la renonciation aux préjugés. Repoussons les idées de médiocrité, les désirs modérés que nous souffle l'impuissante philosophie. Au moment où nous allons jouir du bienfait des lois divines, concevons l'espoir d'un bonheur aussi immense que la sagacité de Dieu qui en a formé le plan. En observant cet univers qu'il a si sagement disposé, ces milliards de mondes qu'il fait graviter en harmonie, reconnaissons qu'un Être si grandiose ne saurait se concilier avec la médiocrité, ET QU'ON LUI FERAIT INJURE SI ON S'ATTENDAIT A DES RICHESSES MÉDIOCRES ET A DES PLAISIRS SIMPLES ET MODÉRÉS DANS UN ORDRE SOCIAL DONT IL SERAIT L'AUTEUR.

16441/p

42550

R É F L E X I O N S

Sur la diminution progressive des eaux ;

Par Antoine-Alexis CADET DE VAUX.



LA diminution des eaux qui fertilisaient notre vallée de Montmorency ne tardera pas à lui faire perdre ses épithètes de *belle*, de *riche*, que lui ont prodiguées les Tressan, les Jean-Jacques ; bientôt on doutera qu'elle ait pu leur inspirer ces descriptions poétiques dont ils ont embelli leurs romans, et auxquelles leur brillante imagination ne pouvait rien ajouter.

Les nombreuses sources de ses côteaux nord, taries maintenant en grande partie, n'alimentent plus les ruisseaux dont elle était coupée ; celles même destinées à la boisson de ses habitans suspendent par intervalles leurs tributs ; les bestiaux vont chercher l'eau qui jadis se trouvait sous leurs pas ; enfin, les puits se dessèchent, et le cerisier, l'ornement de notre vallée, qui sur notre sol ne demande que l'eau pour engrais, ne jouira bientôt plus de cette humidité bienfaisante à laquelle ne peut suppléer l'industrie du propriétaire ; aussi le volume et l'étendue des eaux de l'étang de Montmorency sont-ils considérablement diminués (1) ; il ne subsisterait même plus sans les côteaux sud, couronnés par la forêt de Montmorency et de Saint-Prix qui l'alimentent encore. Qu'on vende ces bois, ils seront bientôt abattus, et l'on n'aura ni bois, ni sources, ni ruisseaux, ni étang, ni poisson, ni moulin ; et en place de tout cela on conquerra quarante hectares d'un sol bien aride (2) !

(1) Son moulin qui, dans cette saison-ci, débitait par jour, il y a dix ans, 1000 kilogrammes de grains, a en moulage, depuis vingt-quatre heures, au moment où j'écris (28 messidor an 6), 60 kilogrammes seulement, qui sont le dernier qu'il moudra d'ici à l'hiver ; ce moulin entre demain en chômage.

(2) Détruisez-les ces forêts, éloignez-les de nos plaines, vous achevez d'arracher à la nature son plus bel ornement ; vous desséchez le climat, vous appauvrissez les

Cependant on avait fait une loi sur le dessèchement des étangs ; on pouvait s'en dispenser et attendre ; ils se dessècheront d'eux-mêmes , si on n'arrête enfin les causes de ces tarissemens ; car cette diminution des eaux est générale là où les bois ont été abattus (1) ; et la fécondité du sol diminue dans les mêmes proportions.

Les vieillards , *laudatores temporis acti* , en comparant l'ancienne fertilité de la France avec l'état présent de ses récoltes , prétendent que les saisons sont interverties. Oui , elles le sont , et c'est l'ouvrage de l'homme. On ne connaissait pas le vent de *mistral* en Languedoc avant l'existence de son canal , qui a occasionné un grand déboisement ; on ne le connaissait pas à Marseille , lorsque les montagnes qui lui servent d'enceinte étaient couvertes de bois.

La nature avait répandu par intervalles de vastes forêts dans les plaines ; elle en avait sur-tout couronné le sommet des montagnes ; l'homme ne cesse d'y porter la hache sacrilège et ne replante pas.

On prétend que la chaleur de la terre diminue ; ce serait encore l'ouvrage de l'homme. Elle doit en effet diminuer là où elle est exposée à un grand déboisement. Une forêt dans laquelle tout est vie et mouvement , produit nécessairement beaucoup de calorique ; un arbre est un corps organique. L'air et les fluides ne circulent pas sans chaleur dans leurs canaux resserrés ; les feuilles , les reptiles , les insectes , enfin les animaux qui habitent les forêts et qui y meurent , ne forment-ils pas sur son sol une véritable

ressources de l'agriculture ; vous énervez le commerce , affaiblissez l'industrie ; vous enlevez à l'homme le moyen de satisfaire à un de ses plus pressans besoins ; et d'un pays fertile , heureux et peuplé , vous en faites une terre aride , dont les sucés épuisés ne nourriront plus que des hommes rares , faibles , et des nations vieilles et malheureuses sur une terre sans fécondité. *Bexon.*

(1) Dans une commune de la vallée , un bois de quinze hectares a été converti en terres labourables , et cette commune a perdu la seule source qui l'abreuvait , source que ce bouquet de bois alimentait. Cet abattis est devenu un attentat à la propriété publique ; elle a le droit d'en exiger la replantation : *replantes , ou sois maudit* , peut dire à ce propriétaire chacun de ses concitoyens , *tu me refuses l'eau.*

couche sourde qui, toujours en fermentation, engendre le calorique et l'y entretient ?

Les eaux contenues dans ces grands réservoirs que l'éternel leur a destinés, les mers, les lacs, les étangs, les fleuves, se réduisent en vapeurs par l'ardeur du soleil et l'action des vents. Si ces vapeurs demeurent suspendues dans les régions plus voisines de la terre, elles donnent naissance aux météores aqueux, aux rosées, aux brouillards, aux pluies douces; si ces météores trouvent des forêts, des bois, de grands végétaux, attirés par l'humidité même de la terre (1), et soutirés du sein de l'atmosphère, ils s'attachent à la surface des feuilles, d'où ils retombent en gouttes pour abreuver le sol, et alimenter les sources d'où naissent successivement les ruisseaux, les étangs, les rivières et les fleuves. C'est une restitution que les arbres font aux mers, en échange des vapeurs élevées de leur sein; c'est ainsi que l'air est purifié par cet océan de vapeurs, et que la terre est fertilisée par cette multiplicité de canaux formés à sa surface.

Mais, si rien n'arrête ces météores, leur tendance à se condenser les fait se porter vers les régions plus élevées et plus froides, où ils forment des nuages, qui, charriés par les vents à de grandes distances, vont enfanter les orages; et tandis que la contrée toute entière est privée du bienfait des météores aqueux, de pluies réglées et fécondantes, un seul point de sa surface est désolé par la foudre, la grêle et les inondations.

L'habitant des vallées couronnées de forêts, redoute peu la grêle et les orages. Sa cabane est à l'abri de la foudre. Les arbres font circuler par leurs racines profondes et par leurs cimes élevées, la matière électrique de la terre à l'atmosphère et de l'atmosphère à la terre; en sorte qu'en même tems qu'ils attirent à eux les nuages, ils sont de puissans conducteurs de la matière du tonnerre.

Bagnères, Plombières, cernés de forêts, avaient des saisons de pluies régulières; on les a abbatues, et l'on n'y connaît plus que torrens, lavanges. Combien donc est coupable celui qui sacrifie à des spéculations d'intérêt, la prospérité de toute une contrée; qui la frappe à jamais de stérilité, pour une coupe de bois!

L'homme qui peut diriger la foudre, peut aussi diriger

(1) Plus la terre est humide et plus il tombe de rosée dessus pendant la nuit; et il tombe plus du double de rosée sur une surface d'eau que sur une égale surface de terre humide.

les plaies. Qu'il plante des arbres (1) : leur cime est à l'eau vaporisée, ce qu'est la pointe de métal à la matière du tonnerre. Toutes deux restituent à la terre ; l'une , les eaux , l'autre , le fluide électrique.

Si on ne remédie pas à la dévastation des forêts , à la dégradation partielle des bois , cette France , si orgueilleuse de sa fécondité et de sa population , deviendra stérile et dépeuplée. Cet anathème étonne ; mais la Phénicie et cent autres provinces de l'Asie et de l'Afrique , que l'histoire nous dit avoir été les greniers de l'Europe barbare et inculte , alors fertiles et peuplées , ne sont-elles pas aujourd'hui d'affreux déserts ? et les cent lieues d'un sol brûlant et aride que parcourt à-présent le voyageur , sans y trouver une goutte d'eau , étaient , il y a mille ans , arrosées de ruisseaux et de rivières , qui y entretenaient la fécondité. Choiseuil-Gouffier a inutilement cherché dans la Troade le fleuve Scamandre. Le lit en était dès longtemps desséché ; mais aussi dès longtemps les forêts du mont Ida , où il prenait naissance , étaient abbatues.

Les météores aqueux , les vents , la végétation , tels sont les moyens que la nature emploie pour salubriser l'air. A Saint-Malo , l'homme parcourt la révolution d'un siècle , parce que cette ville est environnée aux marées d'une grande masse d'eau vaporisée qui y entretient une atmosphère pure , tandis que c'est au sein des déserts que la peste s'engendre , qu'elle conserve son germe , et les seuls climats où elle ne se propage pas , sont ceux où ces trois agens , les météores aqueux , les vents et la végétation , commandent la salubrité.

A-t-on à redouter ces épidémies dont les eaux stagnantes deviennent autant de foyers ; qu'on plante des arbres , l'air infect qui s'élève de ces sols marécageux , bientôt absorbé par la végétation , se métamorphose et se répand en air vital dans l'atmosphère.

Il y a des maux sans remèdes , et de ce nombre est le déboisement d'une montagne ; lorsque son sommet était garni d'arbres , elle protégeait côteaux , vallée et la contrée à une grande distance. Ses ossemens , le rocher était recouvert d'un lit de terre végétale , dont la chute succes-

(1) Mais ce n'est pas seulement le chêne et l'orme ; pour arrêter l'effrayante progression de ce tarissement , il importe de planter le *laricio de Corse* , pin qui s'élève à plus de 200 pieds ; le *mélèze* , qui donne la térébenthine , et dont le bois fait cependant des charpentes ininflammables. C'est des syphons qu'il nous faut pour soutirer les nuages.

sive des feuilles épaississait la couche. Les eaux pluviales entraînaient la surabondance de cette terre qui fertilisait les côteaux.

*Huc summis liquuntur rupibus amnes
Felicem qui trahunt limum.*

Virg. Georg.

En dépouillant une montagne des arbres qui en couvraient le sommet, vous ôtez à ses côteaux leur abri, vous les privez de cet engrais fécondant qu'aucun autre ne peut remplacer ; car vous n'avez rien à substituer à cette terre qui est le débris des végétaux, des reptiles et des insectes, qui est façonnée par les météores, et tout disposée à rentrer dans l'organisation végétale par sa ténuité et sa solubilité. C'est en vain que le penchant des collines redemande ses sources, et la plaine ses ruisseaux, vous les avez condamnées à la stérilité. Nous replanterons, direz-vous : non, vous ne savez pas même conserver, vous ne savez que détruire. D'ailleurs, à quoi s'attacherait cette semence que vous y déposeriez ? Comment asseoir ce jeune plant que vous y transporteriez ? Où serait son abri contre les vents ? Sa racine pourrait-elle espérer la moindre humidité ? Quand la forêt couronnait le sommet de la montagne, un arbre que le tems détruisait, laissait à sa place dix rejettons dont il avait été le curateur.

Osez tenter cependant, rien n'est impossible à l'homme. Si cent arbres viennent à prendre racines dans les fentes du rocher, ils protégeront l'enfance de mille autres, et vous aurez bien mérité de la patrie. Que le sol que vous aurez ainsi régénéré, soit déchargé d'impôts pendant un demi-siècle, et la République y gagnera du bois dont elle va manquer, et de l'eau dont elle manque déjà.

Que les riches de nos jours portent là une partie de leur or ; qu'ils emploient à replanter, l'argent que leur a valu la coupe de cent milliers d'hectares en bois qu'ils ont abattus. Mais non, ils ne replanteront pas ; la patrie leur est étrangère ; d'ailleurs, pour semer ainsi et ne point recueillir, il faut aimer sa postérité, et l'homme immoral n'en a point ; il ne sait pas étendre son affection au-delà des générations présentes.

Il n'y a de grands amas d'eau, que là où il y a de grandes forêts ; témoins les Alpes, les Pyrénées, l'Amérique septentrionale ; et il n'y a de fertilité, que là où le sol jouit du bienfait de l'humidité. La Normandie ne perd rien de son ancienne fécondité, parce que chaque habita-

tion rurale est assise au milieu d'une petite forêt qui en ferme l'enceinte.

On s'occupe, dans ce moment, de lois pour multiplier les canaux; mais point de canaux sans rivières, point de rivières sans ruisseaux, point de ruisseaux sans sources, point de sources sans montagnes couronnées de forêts. Les arbres sont aussi des canaux, la sève y coule par ruisseaux (1). Ce sont les arbres qui font circuler l'eau de l'atmosphère à la terre; c'est goutte à goutte que la nature reprend les flots d'eau vaporisée dont, dans sa prodigalité, elle a inondé l'atmosphère. Imitons-la, et sachons qu'un arbre de dix ans soutire le matin du météore aqueux, vingt à trente livres d'eau qu'il distille sur la terre, sans compter la quantité infiniment plus considérable qu'il en absorbe par la force de succion de ses branches et de ses feuilles. Ainsi, le dépérissement des bois et ce tarissement d'eau croissant, le commerce sera privé de canaux, et l'agriculture d'engrais, le cultivateur ne pouvant plus élever de troupeaux s'il manque de prairies; car c'est ainsi que la nature a lié tous les anneaux de sa chaîne.

S'il est impossible de remédier au mal, au moins peut-on en arrêter les progrès. Législateurs, vous êtes les représentants du peuple, mais le physicien est le représentant de la nature, et c'est à ce titre qu'il provoque l'organisation forestière. Il est tems de s'en occuper: que le propriétaire de tant d'hectares soit tenu d'avoir tant d'arbres fruitiers ou forestiers; qu'on plante les grandes routes, il n'y a pas un buisson sur celle de la Beauce; aussi n'y a-t-il pas de pays plus dépourvu d'eau; qu'on replante les routes qu'on a abattues; la belle avenue de Versailles l'est depuis six ans, on l'oublie; celle de Franciadé se dégarnit annuellement, et ne se répare pas. Mais pourquoi citer,

(1) En douze heures, par un jour sec et chaud, un chou perd de sept à huit hectogrammes (25 onces), par la transpiration.

Un soleil de 120 centimètres (3 pieds et demi) perd plus de 9 hectogrammes (30 onces).

Un hectare en houblon transpire 2400 pintes d'eau.

Stat. des vég. de Haller.

A Argenteuil, une portion d'un cep de verjus, retranché il y a un an de son antique souche, a donné un demi-muid de sève: on sait ce qu'en fournit la vigne, le bouleau, le palmier.

puis-que toutes les routes de la République sont dans un état de délaissement ?

Nous venons d'abattre ces arbres qui bordaient nos voies ; qui , placés autour des cimetières , servaient à en purifier l'air ; qui ombrageaient les porches de nos temples , et où l'enfance se dérobaît à l'ardeur du soleil : qu'un décret vengeur de l'anarchie destructive , ordonne à l'instant cette replantation (1). L'Américain plante un arbre à la naissance de ses enfans ; nous abattons une forêt pour doter les nôtres.

Mais ce ne sont pas seulement les forêts qu'on laisse dégrader ; les arbres fruitiers , dont l'intérêt sollicite plus particulièrement la culture , sont abbatus , et ne sont pas replantés , faute d'une bonne organisation sur la garde rurale. Quel est , en effet , le propriétaire qui puisse hasarder un verger hors l'étroite enceinte de sa propriété ?

Une prompte organisation forestière peut donc seule assurer à la France le bois dont elle manque , et remédier au tarissement de ses eaux. La prospérité de l'agriculture , celle de l'industrie et du commerce tiennent à cette prompte organisation , puisque c'est la régénération des bois qui rendra aux côtes leur fertilité , aux vallées leur fraîcheur , aux campagnes leur fécondité , aux usines leurs ruisseaux , au commerce ses canaux et ses rivières qui cessent d'être navigables.

Et dubitant homines serere atque impendere curam.

VIRG. Georg.

Mais les instans pressent : il faut le laps d'un siècle pour régénérer ce qu'un jour détruit ; car combien le tems n'est-il pas lent à reproduire ce que la hache est si prompte à abbatre !

La guerre , la famine , la peste sont de moindres fléaux que ne l'est cette dégradation lente des bois et ce tarissement successif des eaux ; car les plus grandes crises ne sont pas les plus désastreuses. Tous ces fléaux dévasta-

(1) Il faut des fêtes au peuple , et c'est avec raison qu'on veut en substituer ; mais pour que ces fêtes puissent l'intéresser , qu'on célèbre la récolte des foins , celle des grains , la jeunesse dansera autour des meules et des tas de gerbes ; déjà la vendange , les persorailles sont consacrées à la joie ; que les semailles du printemps , celles de l'automne , la replantation des arbres , la réparation des chemins vicinaux , l'échenillage , l'échardonnage soient également des jours de fêtes ; qu'on en institue sur-tout

teurs sont momentanés, le tems les répare; mais ici le tems mine. Oui, la France disparaîtra (1) ainsi qu'ont disparu tant de républiques et d'empires florissans, si elle n'est pas replantée, comme l'Asie mineure le fut par Cyrus-le-Grand (2).

Les lois sur l'organisation forestière, citoyens législateurs, ne seront bonnes qu'autant que vous aurez bien étudié les lois de la nature; elle ne rapporte pas ses décrets, il faut que les vôtres coïncident avec ses décrets immuables.

une pour la préparation des grains. Le Chinois ne confie pas à la terre une semence, qu'il n'ait favorisé le développement de son germe par une immersion dans un engrais liquide; et en France la carie enlève annuellement le dixième des récoltes en froment, parce qu'on ne chaulc pas ou qu'on chaulc mal. Voilà des fêtes que le peuple des campagnes célébrera; il négligeait la célébration de ses mystères, mais il quittait ses travaux pour suivre les processions des rogations, des quatre-tems, qui avaient pour objet la prospérité de ses récoltes. Ce n'est que quand il aura recouvré sa morale, qu'il célébrera la fête de la Vieillesse, à laquelle il insulte aujourd'hui.

(1) La caducité des natures arrive avec l'épuisement et le desséchement de la terre. *Bexon.*

(2) Celui qui est ainsi devenu le réparateur de la nature dégradée, mérite le nom de *grand*, que la postérité lui a donné.

L'empire de la Chine nourrirait-il plus de 300 millions d'hommes, sans cette abondance des bois et des eaux qui y entretiennent la fécondité? mais en Chine on plante plus qu'on n'abat. On doit attendre d'un gouvernement républicain cette sorte de régénération dont des despotes nous offrent des exemples imposans. D'ailleurs, les individus ne replanteront pas; il n'y a que les gouvernemens qui puissent et doivent régénérer les forêts, parce qu'ils sont impérissables, et que le bonheur des races futures devient pour eux une substitution sacrée.